

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Récits tirés du
théâtre de**

G. Chandon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G. CHANDON

RÉCITS
TIRÉS DU THÉÂTRE DE
CORNEILLE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

RÉCITS TIRÉS DU THÉÂTRE DE CORNEILLE

Par
G. Chandon

Illustrations
De René Péron

Éditeur : NATHAN

AVANT-PROPOS

Faire une adaptation en prose du théâtre de Corneille, à l'usage de la jeunesse, pourrait indigner un peu les respectueux des grands Classiques. Mais qu'ils songent que la langue poétique est chose difficilement compréhensible pour l'enfant, sauf exceptions.

Les règles de la poésie classique, les fréquentes inversions auxquelles elles obligent, enlèvent évidemment de la clarté à l'expression de la pensée, et c'est pourquoi la poésie fait un peu, pour l'oreille enfantine, figure de langue étrangère.

Le succès qui a salué la récente adaptation des œuvres de Shakespeare nous a incité à présenter notre Corneille de la même façon que le grand dramaturge anglais. L'adolescent, dans ses classes de « Langues vivantes », se rendra compte de l'utilité qu'il y a pour lui à avoir lu – et compris – le « Roi Lear », « Othello »... De même, futur bachelier, il appréciera ce fait d'être familiarisé depuis longtemps avec les héros de Corneille.

Les caractères, les situations seront mis au point en lui, depuis sa dixième ou sa douzième année. Les courts romans aux belles images palpiteront à travers l'alignement des alexandrins et ils lui prouveront que, naguère, il s'est instruit en s'amusant.

NOTICE

C'est à Rouen, en 1606, qu'est né Pierre Corneille. Son père, maître des eaux et forêts, avait été anobli par Louis XIII, et la famille de sa mère était « de robe ».

Destiné au barreau, il fit ses études chez les Jésuites, et c'est à l'occasion d'une des fêtes et représentations données par ceux-ci pour les distributions de prix, qu'il se rendit compte de sa vocation d'auteur dramatique.

Le succès qu'obtint « Mélite ou les fausses lettres » le décida à se rendre à Paris et à s'engager dans la troupe poétique qui travaillait sous les ordres du Cardinal de Richelieu. Il avait vingt ans.

Ses premières pièces, représentées à l'hôtel de Bourgogne, prouvèrent sa supériorité sur les autres auteurs et en 1646 la représentation du « Cid » établit son génie, malgré l'envie et les âpres critiques.

En dix ans, Corneille, à sa maturité, donna ses plus belles pièces. On ne l'appelait que « le grand Corneille », et bien qu'il ne se montrât pas à la Cour, par dédain des platitudes, il y était fort admiré.

Il vivait presque toujours à Rouen, dans une intimité touchante avec son frère cadet Thomas. Ils avaient épousé les deux sœurs. Leurs chambres étaient situées l'une au-dessus de l'autre, et, de temps en temps, Pierre soulevait une trappe qui était pratiquée dans le plancher :

— Thomas, criait-il, donne-moi une rime ! Et Thomas, qui était poète aussi et doué d'une très grande facilité, la lui donnait aussitôt.

Malgré sa gloire, Corneille était pauvre à la fin de sa vie. On raconte qu'il n'avait qu'une seule paire de souliers, et qu'il était obligé d'attendre pieds nus dans l'échoppe du savetier que celui-ci les eût raccommodés. Aussi, Louis XIV dut-il plus d'une fois aider le poète vieilli.

Beaucoup de contemporains de Corneille parlent de lui comme d'un homme d'apparence très simple, avec de beaux traits et des yeux pleins de feu, mais « fort commun et toujours négligé ».

— La première fois que je le vis, raconte l'un d'eux, je le pris pour

un marchand de Rouen. Sa conversation était si pesante qu'elle devenait à charge dès qu'elle durait un peu. On ne l'aurait pas cru capable de faire si bien parler ses héros...

Quand ses amis s'insurgeaient contre cette trop grande simplicité de manières, le fier, sincère et bon Corneille répondait en souriant doucement :

— Je n'en suis pas moins pour cela Pierre Corneille.

Corneille est mort à Paris ; le 1^{er} octobre 1685, âgé de 78 ans et 3 mois.

Le Cid



— UE me dis-tu là, Elvire ? Je ne puis croire à un pareil bonheur. Quoi, mon père me verrait épouser Rodrigue avec plaisir ? Mais non, tu te trompes.

— Je suis sûre, au contraire, de la joie que don Gomès, votre père, aura à mettre votre main dans celle que vous souhaitez si fort. Il vient de me le dire il y a une heure à peine, avant de partir au conseil du Roi... Vous savez que Sa Majesté veut choisir aujourd'hui le gouverneur du prince son fils.

— Oui, et c'est mon père qui recevra cet honneur.

— Il n'y a pas de doute, doña Chimène. Don Gomès, comte de Gormas, a si vaillamment combattu pour son roi et pour son pays, qu'il a droit plus qu'aucun autre à la faveur de cette belle tâche : former l'âme d'un futur roi. Aussi, votre père se montrait-il heureux et fier. Et j'étais ravie de le voir, dans son contentement, si bien disposé pour le jeune Rodrigue ; il préfère vous accorder à lui plutôt qu'à don Sanche, car, dit-il, le fils du valeureux don Diègue, de celui qui fut un des soutiens du roi de Castille et dont chacun vénère les cheveux blancs, doit être digne de son père.

Tandis que sa vieille gouvernante parlait, doña Chimène, appuyée à son bras, regardait mélancoliquement le spectacle qu'elle avait sous les yeux.

Elle se trouvait dans une des galeries du palais royal, et, à ses pieds, par une large fenêtre ouverte, s'élevait Séville ; ses terrasses et ses dômes s'élevaient parmi la verdure des orangers au frais parfum. En bas, dans le port animé, des vaisseaux semblaient, avec leur voilure réduite, de grands oiseaux blancs au repos. Le fleuve, après quelques détours dans la riche plaine andalouse, allait se perdre en un large

éventail moiré dans les flots bleus.

Il semblait que cette vue si riante eût dû apporter dans l'âme de la jeune fille une impression de paix et de bonheur, et les nouvelles que lui contait Elvire étaient de nature aussi à réjouir son cœur.

Cependant le charmant visage de doña Chimène restait empreint d'une sorte d'inquiétude et ses doigts blancs tortillaient avec impatience les longues boucles de ses cheveux blonds.

Elle dirigeait sans cesse les yeux vers cette porte du palais qui conduisait à la chambre du Conseil. De là, bientôt, dans une heure au plus, dans quelques minutes peut-être, allaient sortir son père et celui de Rodrigue, et don Diègue allait demander pour son fils la main de Chimène. Don Gomès se déclarait heureux de faire ce mariage. La jeune fille serait unie à celui qu'elle aimait...

Mais son cœur battait sourdement, avec une sorte d'angoisse.

Pendant un moment encore, Chimène se promena dans la galerie avec sa gouvernante. Une légère brise faisait flotter le voile de dentelle argentée qui couvrait ses cheveux. La traîne de sa robe de velours aux larges manches, bordée de menu-vair, caressait les dalles.

Enfin, elle s'éloigna à regret de ce lieu où son sort allait se décider entre son père et don Diègue, et, suivie d'Elvire, elle se rendit chez l'infante de Castille, doña Urrique, fille du roi don Fernand.

Tous les jours, elle allait ainsi présenter ses respects à la princesse qui l'avait en grande amitié. C'était à elle qu'elle devait la joie de ce mariage qui allait se conclure, et l'infante pressait de toutes ses forces l'union des deux jeunes gens.

Peut-être y avait-il au fond du cœur de la princesse, dans sa hâte à voir Rodrigue épouser Chimène, une autre volonté que celle de faire des heureux. Peut-être un sentiment de tendresse que, dans sa fierté de fille de roi, elle n'osait s'avouer, troublait-il le cœur de l'infante pour le jeune chevalier. Mais la nuit seule et Léonor, la fidèle et dévouée nourrice de la princesse, savaient le secret de ce cœur. Et Chimène n'avait pas de plus sûre protectrice et amie que doña Urrique, l'infante de Castille.

Mais pendant que, assise sur un large coussin aux pieds de la princesse, Chimène entretenait celle-ci de la bonne volonté de son père pour Rodrigue, le comte de Gormas sortait en même temps que don Diègue de la salle du conseil.

Qu'il était loin, l'air satisfait avec lequel le comte avait franchi ce seuil deux heures auparavant ! Les sourcils froncés, le cœur gonflé d'amertume, l'œil brillant d'une sombre colère, don Gomès froissait dans ses mains nerveuses le pan du grand manteau qui s'accrochait sur sa cuirasse. Son épée d'acier bruni au pommeau incrusté d'or battait contre son flanc à chaque pas. Enfin, croisant ses bras d'un mouvement plein d'orgueil et dressant avec défi sa tête que ceignait

un ruban d'or, il regarda don Diègue, farouchement.

De son côté, don Diègue leva les yeux vers le comte.

Le grand âge avait courbé son dos, sillonné son front de rides et blanchi sa barbe et ses longs cheveux, mais il n'avait en rien touché à la fierté de son cœur, à cet orgueil espagnol qui donnait à l'honneur et au devoir une signification si haute, si intraitable.

— Eh bien ! fit le comte de Gormas, d'une voix rageuse, vous voilà donc préféré à moi et devenu gouverneur du prince de Castille.

— Oui, répondit don Diègue avec une calme fierté, et cette marque d'honneur prouve que le Roi sait être reconnaissant des services rendus autrefois.

— Mais cela prouve aussi, gronda le comte, qu'il est oublieux des services présents.

— N'en parlons plus, s'empressa de dire don Diègue, cherchant à calmer la farouche humeur de son compagnon. Le Roi a récompensé mon âge autant que mon mérite, mais puisque sa volonté a été telle, nous ne pouvons en discuter. Dites-moi plutôt ce qu'il vous semble d'une alliance entre nous. Vous savez que mon fils Rodrigue aime Chimène. Acceptez qu'un nœud sacré vienne joindre nos deux maisons.

— Eh quoi ! fit le comte avec ironie. Après tant d'honneur qui vous est fait, Rodrigue se contenterait de la fille du comte de Gormas ! Je ne le pense pas !

— Mais... interrompit le vieillard.

— Car vous êtes investi d'une haute dignité, reprit don Gomès dont le rictus de rage s'accrut, et vous allez, Monsieur, enseigner à notre jeune prince comment on régit une province et on exerce la justice, comment on mène une armée et on prend d'assaut une ville, passant des jours entiers à cheval et se mettant au premier rang dans le danger. Seulement, ajouta le comte d'une voix sardonique en regardant avec hauteur la tête blanche et la taille voûtée de don Diègue, n'oubliez pas que, pour instruire, il n'est pas de meilleure leçon que l'exemple.

Don Diègue rougit imperceptiblement et une lueur d'indignation courut dans son regard, à cette ironie, mais il se contint et répondit avec fierté :

— Instruire le prince par l'exemple ? Cela me sera facile. Je n'aurai qu'à lui donner à lire l'histoire de ma vie.

— Oh ! oh ! fit le comte dont la colère allait s'enflant, mieux vaut un exemple vivant qu'une lecture. Et d'ailleurs qu'avez-vous tant fait que je n'aie fait moi-même ! Une seule de mes journées m'a couvert de plus de gloire que toutes vos années ne l'ont fait pour vous. Si je n'étais pas là, que deviendrait le royaume ? Les Maures tremblent au seul bruit de mon nom. Ah ! si c'était avec moi que le prince apprît à

régner, il serait bien vite digne de le faire, et...

— Je sais, coupa don Diègue dont les lèvres tremblaient d'indignation, que vous servez bien le Roi. Je connais votre valeur. Je vous ai eu sous mes ordres.

À ces mots, le comte de Gormas ne se posséda plus.

— Le Roi vous a donné ce que je méritais, s'écria-t-il. C'est votre âge, ce sont vos habiles flatteries qui l'y ont décidé.

— Non pas, fit don Diègue redressé et, toisant le comte, si vous n'avez pas obtenu cet honneur, c'est que vous ne le méritiez pas !

Au comble de la rage, don Gomès leva la main et la laissa retomber sur la joue du vieillard.

Celui-ci poussa un gémissement, un frisson de douleur et de honte parcourut tout son corps ; il mit l'épée à la main :

— Tu me répondras de cette insulte, fit-il d'une voix étranglée. Jamais pareil affront n'a été infligé à un de mes pères.

Le comte haussa les épaules, et, repoussant d'un revers de main cette épée que levait vers lui un bras sans force :

— Adieu, dit-il avec dédain, va-t'en apprendre maintenant au prince à gouverner. Le petit châtiment que tu viens de recevoir sera d'un bel ornement dans la lecture, qu'il fera, de ta vie.

Et, riant bien haut, le comte de Gormas s'éloigna en faisant sonner ses éperons.

Le vieillard était demeuré tremblant et blême, son épée nue à la main. Il la regardait avec douleur et reproche comme s'il lui en voulait à elle qui s'était tant de fois, dans les combats, rougie de sang ennemi, de s'être trouvée là, devant l'affront inouï, sans force entre ses doigts.

— Je suis perdu d'honneur, murmurait-il en chancelant. Une main a frappé ma joue et l'offenseur n'est pas mort ! Je suis indigne, indigne d'instruire un roi !

Mais tout à coup, au milieu de son accablement, le vieillard poussa un cri de joie.

Un jeune homme svelte et fier, aux grands yeux noirs, qui portait sur son justaucorps de soie bleue à manches de satin cramoisi, un riche ceinturon orné d'une dague d'acier de Tolède, s'avançait vers lui d'un air empressé et respectueux.

— Rodrigue, cria don Diègue, approche ! Viens me venger !

— Vous venger ! s'écria Rodrigue en saisissant la main tremblante de son père.

— Oui. On m'a insulté, et toi et toute notre race en ma personne. Cette joue est rouge encore du soufflet qu'elle a reçu.

Rodrigue eut un cri de colère.

— Le nom de l'insolent ! fit-il, tremblant à son tour.

— Son nom ? C'est celui d'un grand capitaine, toujours victorieux dans les batailles, dont le bras est à redouter.

— Son nom ! Son nom ! fit Rodrigue qui haletait.

— C'est le père de Chimène ! dit don Diègue avec force. Et comme Rodrigue reculait, éperdu, il ajouta : Oui, je sais ton amour. Mais l'honneur commande. Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi. Va, mon fils.

Rodrigue semblait transformé en statue. Sans un mot, sans un geste, il reçut des mains de don Diègue l'épée du vieillard, et tandis que celui-ci s'éloignait, lentement, il le regarda disparaître, d'un air impassible.

Mais quand il se trouva seul, sa douleur éclata en plaintes et en sanglots. Incertain, déchiré, il marchait au hasard. Venger son père en tuant celui de Chimène, c'était renoncer pour jamais au bonheur de son jeune amour, à tous ses espoirs. Mais ne pas faire son devoir de fils, mais laisser impuni le sanglant affront et, par là, mériter jusqu'au mépris de la fière Chimène, cela était plus insupportable encore à sa pensée meurtrie...

Un long soupir souleva sa poitrine. Il affermit dans sa main l'épée de don Diègue. L'honneur passait avant l'amour. Il était désormais résolu à la vengeance. Et il courut à la recherche du comte.

Le Destin plaça bientôt celui-ci sur son chemin.

Le Roi avait été instruit de la querelle de ses deux conseillers, et soucieux de leur vie et de leur honneur, il avait en vain fait adresser à don Gomès l'ordre de faire des excuses au vieillard insulté. Mais le comte avait refusé d'obéir. Plein d'orgueil et de jactance, il opposait à la volonté du souverain le besoin de sa propre estime, de son honneur qui, disait-il, lui interdisaient toute excuse.

Ce fut dans cet état d'esprit que le rencontra Rodrigue.

Le jeune homme lui barra le chemin.

— Deux mots, comte, dit-il. Le sang de mon père roule dans mes veines, et il crie vengeance. Viens, nous allons nous battre.

— Jeune présomptueux ! ricana don Gomès, ému cependant au fond de son cœur de la noblesse et du courage qui brillaient dans les yeux de Rodrigue. Jamais tu n'as combattu et tu voudrais te mesurer avec un guerrier invincible ? Je te plains et je ne veux pas avoir à me reprocher ta mort. On m'accuserait d'avoir triomphé d'un enfant.

— Un enfant qui peut venger son père est un homme, fit Rodrigue avec orgueil, et tous les lauriers de tes victoires ne m'effraient pas. Viens, te dis-je. As-tu peur de la mort, toi qui oses insulter ?

— Bien ! dit alors le comte qui cessa de rire. Je t'avais jugé ainsi, jeune homme, fier et courageux, et c'est pourquoi je t'avais choisi entre tous pour être l'époux de ma Chimène. Tu as raison, sortons du palais et allons croiser le fer. Un fils qui n'offre pas sa vie quand l'honneur de son père le commande, est indigne d'exister.

Et le comte de Gormas, pressant le pas, sortit du palais suivi de

Rodrigue.

D'une des fenêtres de l'appartement de l'infante, Léonor avait aperçu la scène. Elle courut vers sa maîtresse, qui s'entretenait encore avec Chimène, et lui conta ce qu'elle venait de voir. La princesse, alarmée, envoya aussitôt un de ses pages à la recherche de Rodrigue, mais le retour du messenger ne laissa plus à Chimène aucun espoir de voir s'arranger la querelle sans coup férir. Le comte et Rodrigue étaient aux mains. La jeune fille, le cœur plein d'une mortelle inquiétude, prit congé de l'infante et rentra chez elle en hâte pour y pleurer son bonheur perdu. Doña Urrique n'osa pas la retenir ; et tout en plaignant l'infortune de sa protégée, malgré elle l'espoir renaissait dans sa pensée, espoir que condamnait la fierté de son âme : Rodrigue ne serait pas l'époux de Chimène.

Cependant, dans la salle du Conseil où le Roi était demeuré, entouré de quelques courtisans, la querelle du comte de Gormas et de don Diègue était le sujet de toutes les conversations. Don Fernand ressentait vivement l'insulte faite au gouverneur qu'il avait choisi pour son fils, mais avant tout il comprenait que don Diègue ne laisserait pas cet affront impuni et qu'il confierait au jeune Rodrigue le soin de le venger. Or, l'heure était grave pour le royaume : les Maures, dont tant de fois le vaillant comte de Gormas avait repoussé les assauts, approchaient de Séville ; leur flotte venait d'apparaître à l'embouchure du fleuve.

Le Roi avait fait doubler la garde sur les remparts et sur le port. Cependant, malgré ces précautions, il restait inquiet, et il songeait que, pour une futile cause de vanité et d'ambition insatisfaites, l'État risquait d'être privé d'un de ses bons défenseurs. Aussi, pour éviter un duel certain et meurtrier, avait-il dépêché au comte un de ses officiers, espérant que celui-ci arriverait à temps.

Mais une grande rumeur qui se faisait entendre dans les couloirs du palais apprit bientôt au souverain que sa tentative d'apaisement entre ses deux sujets avait été inutile : Rodrigue venait de tuer son adversaire, et Chimène, éplorée, accourait demander justice.

En même temps que la jeune fille, don Diègue pénétra dans la salle du Conseil et se jeta, comme Chimène, aux pieds du Roi.

— J'apporte ma défense, fit-il, car je suis seul coupable s'il y a crime. Rodrigue n'a fait qu'agir selon mon ordre.

Chimène, à genoux, les mains jointes, leva vers le Roi son pâle et beau visage baigné de larmes :

— Justice, justice, Sire, fit-elle. Mon père est mort. Ce vaillant qui était le soutien de votre royaume est tombé sous les coups d'un jeune audacieux. Sire, il est impossible que vous ne vengiez pas ce sang qui tant de fois a coulé pour vous.

Les sanglots empêchèrent Chimène de poursuivre. Le Roi, tout ému,

lui tendit les mains.

— Relève-toi, ma fille, lui dit-il. Le trépas de ton père m'afflige et je ne le laisserai pas impuni. Cependant, sèche tes yeux ; à partir d'aujourd'hui, ton roi te servira de père.

— Ah ! fit Chimène qui tordait ses mains avec douleur, je ne puis me consoler avant d'avoir vu le meurtrier puni de son crime et immolé à son tour. Le sang appelle du sang. Sire, justice ! Rodrigue a tué mon père !

— Il a vengé le sien ! s'écria don Diègue d'une voix brisée. Sire, l'insulte faite à mes cheveux blancs m'avait enlevé l'honneur. Rodrigue, en fils digne de moi, me l'a rendu. Souvenez-vous de ma vie constamment offerte pour la vôtre, pour le bien de l'État. Vous ne pouvez punir, comme un vil meurtrier, mon fils si plein d'honneur et de courage, et qui, malgré sa jeunesse, n'a pas craint d'affronter un des meilleurs hommes d'épée qui aient pu être. Si, comme le dit Chimène, le sang veut du sang, prenez le mien, Sire. Je suis vieux, tandis que Rodrigue a devant lui tant d'années pour vous bien servir. Son courage présent vous répond de l'avenir. Sire, immolez-moi à votre justice !

— Relevez-vous tous deux, dit le Roi. Cette affaire est si grave que j'y veux réfléchir. Rentre chez toi, ma fille. Don Sanche, ramenez-la. Don Diègue, mon palais sera votre prison, tant que je n'aurai pas jugé la cause. Et vous, Alonse, ajouta le souverain s'adressant à l'un de ses officiers, faites chercher partout Rodrigue.

Le Roi se leva de son trône et sortit de la salle. Chimène rabaissa son voile sur son visage et suivit don Sanche. Sur le passage de la jeune fille, des groupes se formaient. Son malheur la faisait plaindre de tous. Chacun savait sa tendresse pour Rodrigue et sentait quels devaient être les tourments de ce cœur, partagé entre son devoir filial qui lui faisait demander au Roi la mort du meurtrier de son père, et son amour pour ce même meurtrier.

— Madame, dit don Sanche à la jeune fille, lorsqu'il l'eut conduite jusqu'à la porte de sa demeure, la justice du roi est parfois lente, permettez-moi de vous offrir mon épée. Je provoquerai Rodrigue en duel, et, sur lui, je vengerai la mort du comte. Vous savez de quelle respectueuse tendresse mon cœur est rempli pour vous. Souffrez que je me fasse en cette circonstance votre chevalier et que je punisse le crime.

Chimène regarda don Sanche avec une sorte d'horreur. Cette justice qu'elle demandait au Roi, son cœur, tout bas, souhaitait de ne pas l'obtenir. Rodrigue avait tué son père ; elle aurait dû le haïr sans doute, mais elle l'aimait, mais elle voulait le savoir vivant. Et voilà qu'on lui proposait de le tuer ! Elle détourna la tête pour que don Sanche ne pût voir la haine qu'il lui inspirait en cette minute, et elle

lui dit en balbutiant :

— J'offenserais le Roi qui m'a promis justice si je ne l'attendais pas de lui... mais s'il se refuse à sévir, alors... je vous prierai de... prendre ma défense, de... venger mon père...

— Ce sera une grande joie pour moi, dit don Sanche.

Et s'inclinant avec respect, il s'éloigna.

Elvire, la gouvernante de Chimène, était accourue en voyant paraître la jeune fille. Elle l'entoura maternellement de ses bras, et, sur son sein, Chimène pleura la mort du comte.

Peu à peu, elle se calma : l'image sanglante, sans s'effacer à ses yeux, cessait de lui voiler le visage de son cher Rodrigue ; et devant celle qui l'avait élevée, pour qui elle n'avait jamais eu aucun secret, elle se laissa aller à la seule pensée de son amour.

— Oh ! dit-elle, devoir paraître le haïr, lui que j'adore ! Devoir demander sa mort, quand je ne vivrai pas un jour, pas une heure après lui ! Quelle chose affreuse ! Je mourrai, Elvire, je mourrai s'il meurt, et je « dois » souhaiter qu'il meure !

— Mais pourquoi vous croire obligée à une si dure contrainte ? fit Elvire qui berçait contre elle la jeune fille accablée. Vous avez assez fait en demandant justice une fois au roi Fernand et votre devoir filial est rempli. Il n'est personne, dans tout le royaume de Castille, qui ne comprenne et n'admette que votre cœur ne peut se contraindre davantage. Rodrigue vous aime, vous l'aimez, vous ne pouvez le traiter plus longtemps en ennemi.

— Il le faut, hélas ! soupira Chimène. Mais quel est ce bruit ? Qui vient là ? Quoi, Rodrigue, c'est toi, toi dans cette maison que tu as mise en deuil, toi devant l'orpheline qui pleure !

— Chimène, s'écria Rodrigue en se jetant à genoux devant la jeune fille, je viens t'apporter ma vie. Prends cette épée et plonge-la dans mon cœur. Ainsi tu seras vengée !

Chimène poussa un cri d'horreur et se laissa tomber à demi inanimée dans les bras d'Elvire.

— Chimène, cria Rodrigue qui défaillait aussi, tu sais pourquoi j'ai tué. Ton père avait fait au mien une insulte irréparable. Seul, le sang pouvait la laver. Oh ! j'ai hésité, je l'avoue. La pensée de te perdre en te forçant à me haïr m'a déchiré le cœur, et j'ai pu songer à me tuer moi-même pour échapper au dilemme horrible. Mais ton mépris m'aurait suivi au tombeau. Ton mépris, Chimène, le mépris d'un cœur comme le tien ! J'ai préféré ta haine, et j'ai fait mon devoir pour rester digne de ton estime. Tu peux te venger et me tuer, mais au moins tu sais que Rodrigue n'est pas un lâche sans honneur, tu sais que tu pourras encore en chérir le souvenir.

— Ah ! fit Chimène d'une voix mourante, tu as fait ton devoir, je le sais, tu as vengé ton père et sacrifié notre amour à l'honneur. Je ne

puis te blâmer. Mais tu m'as montré l'exemple, et c'est pour rester digne de toi, digne d'un cœur aussi courageux que le tien, qu'il me faut te poursuivre de ma colère. Oh ! si mon père était mort dans quelque autre combat, ta vue m'aiderait à supporter ma peine. Mais c'est ta main qui l'a tué !



Prends cette épée et tue à ton tour.

— Oui, oui, fit Rodrigue se courbant aux genoux de Chimène, l'honneur m'a commandé de venger mon père sur le tien, il te commande de venger ton père sur moi. Prends cette épée, te dis-je, et tue à ton tour. Ce sera pour moi une joie de mourir de ta main !

— Tais-toi, cria Chimène avec désespoir, je ne puis. Tu as combattu mon père, mais il se défendait, il a lutté contre toi pour conserver sa vie. Tandis que tu veux que je t'assassine. Tais-toi !

— Pourtant, fit Rodrigue, je ne puis vivre avec ta haine.

— Ah ! je ne te hais pas ! dit faiblement la jeune fille. Et elle éclata en sanglots.

Rodrigue, à genoux toujours, mêlait ses larmes à celles qui coulaient pour lui des doux yeux de Chimène.

— Que faire, que devenir ? disait-il.

— Défends-toi, je t'en supplie ! Mon devoir me commande de souhaiter ta mort, de la demander au Roi, de te susciter des ennemis, mais il ne faut pas que tu meures, Rodrigue, cher Rodrigue. On te cherche, cache-toi ou lutte.

— Qu'importe ! fit le jeune homme avec un calme désespoir, qu'importe ce qui peut arriver maintenant.

Rodrigue et Chimène se contemplèrent un long instant avec douleur et amour ; puis la jeune fille, saisissant le bras de sa gouvernante, se dirigea vers son appartement. Sur le seuil de la porte, elle s'arrêta, se retourna et dit à Rodrigue d'une voix douce et triste :

— Pars ! Qu'on ne te surprenne pas ici, que nul ne puisse soupçonner que tu y es venu. Ma réputation en serait atteinte et notre honneur à tous deux. Va-t'en, mais sache que si le devoir m'ordonne de désirer ta mort, je ne te survivrai pas.

Rodrigue poussa un douloureux soupir et s'éloigna à son tour. Il allait au hasard, tête basse, tout entier à des pensées lugubres, quand une main se posa sur son épaule : son père était devant lui.

— Ah ! dit celui-ci en l'embrassant, je te cherchais avec angoisse. Le Roi a mis ses gardes à ta poursuite.

— Je le sais, dit Rodrigue avec indifférence, mais j'ai perdu Chimène et je ne tiens plus à rien.

— Est-ce ainsi que tu t'abandonnes au Destin ? fit don Diègue en redressant fièrement la tête. Ton avenir est dans tes mains, ta gloire, la sauvegarde de l'État et même l'amour de Chimène. Écoute. Tu sais combien notre maison est aimée. Au bruit de ton duel avec le comte, tous nos partisans se sont émus. Ils se sont rassemblés chez moi, au nombre de cinq cents, m'offrant, pour te défendre contre la rigueur de la justice, leur propre vie. Mets-toi à leur tête ; l'ennemi est près de Séville en grandes forces ; va combattre les Maures ; reviens vainqueur. Force par tes exploits le pardon de ton Roi et l'amour de Chimène. Va, et montre à tous que le royaume a trouvé en toi un

défenseur plus vaillant encore que ne l'était le comte de Gormas !

Rodrigue sentit son ardeur renaître à ces paroles de son père ; il baisa la main qui pressait la sienne. Son regard brillait d'une joie sombre. Il ramena son manteau sur son visage et s'enfonça dans la nuit. Don Diègue écouta le bruit de ses pas décroître, puis il leva vers le ciel étoilé un regard plein de prières. Et, retrouvant son calme, il reprit le chemin du palais.

Une heure plus tard, à l'imprécise clarté qui tombait des astres, Rodrigue, à la tête des cinq cents partisans de don Diègue, descendait vers le port de Séville. Sur son passage, se pressait un peuple apeuré : la nouvelle de l'approche des Maures avait atterré tous les cœurs. On savait l'armée royale affaiblie par les campagnes précédentes ; ses principaux chefs étaient morts ou d'un grand âge, et ceux qui restaient n'avaient pas beaucoup de prestige ni auprès des troupes, ni auprès du peuple.

À voir donc les partisans de Rodrigue marcher en bon ordre sous la conduite d'un jeune homme dont on savait la récente victoire sur le comte de Gormas, il y eut dans les groupes une émulation de courage : les hommes en âge de porter les armes s'équipèrent en hâte, et quand Rodrigue arriva au port, il était suivi d'une troupe de trois mille hommes résolus.

Les gardes des remparts et du port, en voyant cette armée, interrogèrent son chef.

— J'ai reçu, répondit Rodrigue avec assurance, ordre d'agir comme vous allez me le voir faire, et vous avez vous-mêmes ordre d'obéir à mon commandement.

Le ton de Rodrigue était si convaincant que personne n'osa mettre en doute sa parole. On lui obéit donc sur-le-champ.

Il fit cacher, dans les vaisseaux et les barques amarrés au port, une moitié de sa troupe. L'autre moitié et lui-même se couchèrent sur le sol, aussi bien dissimulés que possible, et dans le plus grand silence.

Des heures avaient passé quand un fort clapotis sur l'eau du Guadalquivir apprit à Rodrigue et aux siens que les ennemis s'avançaient.

Voyant, à ce qu'ils croyaient, le port sans soldats, les Maures accostèrent et débarquèrent. Mais alors, sur l'ordre de Rodrigue, les Castellans se levèrent en poussant des cris retentissants et coururent sus à l'ennemi. Pressé de tous côtés, sur la terre et sur l'eau, celui-ci reflua en désordre vers ses navires non sans laisser le rivage jonché de ses blessés et de ses cadavres.

Les deux rois maures, entraînés par leur ardeur, avaient voulu combattre, mais la fuite de leurs soldats, en les privant d'aide, les mit promptement au pouvoir de Rodrigue. Blessés, affaiblis, abandonnés par leurs propres troupes dont les navires fuyaient, loin déjà, sur le

fleuve, ils durent s'avouer vaincus, et, remettant leur épée aux mains de Rodrigue, ils appelèrent celui-ci « Seïd », ou « Cid », ce qui veut dire « Seigneur ».

Ce fut pour le jeune Castillan un glorieux instant que celui où dans la ville en fête, bourdonnante des cloches de toutes les églises, il se présenta devant le trône de don Fernand. Les dépouilles des troupes ennemies, les rois captifs, attestaient la vaillance du jeune chef. Don Fernand, aux applaudissements de toute l'assemblée, descendit de son trône et embrassa Rodrigue.

— Digne héritier d'une race valeureuse qui a toujours été l'appui de la Castille, lui dit-il, je salue et j'honore en toi le sauveur de ma couronne et de l'État. Je ne saurais m'acquitter assez. Pour l'Espagne entière, pour la postérité, tu es à jamais le glorieux « Cid », vainqueur de rois. Ton nom sera l'ambition, la gloire des bons, l'épouvante des méchants.

Rodrigue, confus de ces louanges, assura le Roi qu'il n'avait fait que son devoir de sujet, mais les acclamations et les bravos couvrirent sa voix. Ce fut à qui s'approcherait du jeune chef pour lui faire hommage. Don Diègue contemplait son fils avec joie et orgueil.

Cependant, le bruit des exploits de Rodrigue était parvenu jusqu'à Chimène, jusqu'à la chambre où la jeune fille en deuil veillait les restes de son père. Quand elle sut l'éclatante victoire de celui qu'elle aimait, elle pensa défaillir de bonheur : son Rodrigue était un héros ! un peuple entier lui devait sa liberté et sa vie !

Mais un regard jeté sur le catafalque où reposait le comte de Gormas remit dans l'esprit de Chimène la pensée de son devoir et de la vengeance de son père. Elle se dit que plus que jamais elle devait demander au Roi la tête du meurtrier et elle se rendit au palais, fière et grave dans ses vêtements de deuil.

Son aspect austère détonait parmi la joie générale, et l'infante, chez qui elle se rendit d'abord, s'efforça de la détourner de son désir de justice.

— Hier, lui dit-elle, ta plainte était juste et Rodrigue, aux yeux de tous, n'était qu'un audacieux et un coupable. Mais aujourd'hui, il est notre sauveur ; le Roi lui doit sa couronne, demander sa mort c'est demander la ruine de l'État. Tu dois renoncer à ta poursuite pour le bien de toute la Castille.

Mais Chimène, bien que son cœur lui tînt un langage plus éloquent encore, ne se laissa pas persuader. Elle se fraya passage jusqu'au Roi, et là, se prosternant, lui demanda de nouveau ardemment la mort et le châtiment de Rodrigue.

Don Fernand voulut éprouver le cœur de Chimène et voir jusqu'où allait vraiment sa haine pour son fiancé de la veille. Il lui dit d'une voix brusque que Rodrigue, blessé dans les combats qu'il avait

soutenus toute la nuit, venait d'expirer et qu'ainsi la mort du comte de Gormas se trouvait vengée par le sort.

Chimène n'eut pas plus tôt entendu ce mensonge que ses genoux se déroberent sous elle et elle s'évanouit.

— Eh bien ! lui dit le Roi quand elle revint à elle, est-il donc vrai que tu haïsses Rodrigue à ce point de vouloir qu'il meure, alors qu'il est si digne de vivre ? Allons, ma fille, cesse de torturer ton propre cœur. Et n'outrepasse pas ton devoir de vengeance, je dois trop à Rodrigue.

Chimène tourna autour d'elle un regard éperdu. Que n'aurait-elle pas donné pour proclamer devant tous qu'elle aimait le jeune Cid ? Mais un sursaut de fierté, un scrupule d'honneur, retint ses paroles sur ses lèvres, et elle répondit d'une voix presque dure :

— Sire, tout vainqueur qu'il est, Rodrigue n'a pas cessé à mes yeux d'être le meurtrier de mon père. Je veux sa mort pour prix de celle qui m'a faite orpheline. Et puisque votre justice ne me l'accorde pas, je demande que selon les antiques lois du pays de Castille, un chevalier vienne soutenir mes droits, les armes à la main. Qu'un de vos hérauts aille publier une demande. C'est le « jugement de Dieu ». Si Rodrigue est puni, j'épouserai son vainqueur, je m'y engage.

— Le « jugement de Dieu », fit le Roi avec répugnance, cette coutume barbare que j'ai blâmée toujours et qui fut cause de la perte de tant de braves chevaliers ! Je ne veux pas de cette injuste façon de se faire justice.

— Sire, dit don Diègue en s'approchant, mon fils doit obéir à cette loi de nos ancêtres. Il soutiendra l'honnêteté de sa cause, comme il le doit.

— Je l'en dispense, reprit le Roi, quoi qu'il ait pu commettre ; les Maures, en fuyant, ont emporté son crime.

Don Diègue fronça les sourcils et secoua sa tête aux boucles blanches.

— Non pas, Sire, fit-il, vous transgressez les lois pour un homme ! Une telle faveur ternirait trop la gloire de Rodrigue, et les envieux diraient qu'il a eu peur du jugement divin. Qu'il descende en champ clos et nous verrons quel est le téméraire ou le vaillant qui osera s'attaquer à lui, après ce qu'il a fait cette nuit pour le Roi et l'État.

Don Sanche s'approcha du trône, s'inclina, puis se redressant avec fierté :

— Je serai ce vaillant ou ce téméraire, dit-il, et je suis prêt à combattre Rodrigue.

— Bien, fit le Roi avec ennui, le combat aura lieu demain.

— Demain ? dit don Diègue, et pourquoi pas à l'instant ?

— Mais, objecta le Roi, Rodrigue sort d'une bataille, je crains sa lassitude.

Don Diègue se redressa d'un mouvement plein d'orgueil.

— On est toujours tout prêt quand on a du courage, fit-il.

— Je vous admire, don Diègue, dit le Roi avec déférence, et votre fils a su où prendre sa valeur. Puisque vous le voulez, le combat aura lieu dans une heure ; mais parce que je blâme ce barbare usage, je n'y assisterai point, ni ma cour. Alonse, vous serez seul juge du duel. Quand il sera fini, amenez-moi le vainqueur ; quel qu'il soit, je le jure, il épousera Chimène.

Et sans vouloir écouter les supplications de la jeune fille, le souverain congédia tous les assistants.

Chimène revint en chancelant jusque chez elle. Dans l'ardeur de sa vengeance, elle avait demandé ce combat sans penser à l'issue qu'il pouvait avoir et maintenant que lui apparaissait cette issue – son union avec le vainqueur – une épouvante emplissait son âme.

Elle franchit le seuil de sa maison sans regarder autour d'elle, et soudain, elle poussa un cri : Rodrigue était là, à deux pas d'elle. Avant qu'elle eût eu le temps de l'éloigner d'un geste, il s'agenouilla et dit d'une voix lente :

— Chimène, je viens vous dire un dernier adieu, car je serai mort dans une heure.

— Toi ! s'écria la jeune fille qui se courba et le saisit aux épaules. Mourir ? et pourquoi ? Don Sanche est-il si redoutable à qui sut vaincre les Maures ?

— Non, fit Rodrigue, mais j'ai résolu de ne pas me défendre. Je présenterai ma poitrine nue aux armes qui combattent pour vous.

— Ah ! s'écria Chimène transportée de douleur, voilà donc tout ce que l'honneur t'inspire ! Tu n'as trouvé de courage que pour tuer mon père, ce vaillant guerrier, et tu te laisseras vaincre par un don Sanche ! Cet honneur que tu as préféré à mon amour, veux-tu donc l'anéantir si laidement ?

— Chimène, fit Rodrigue avec douceur et fermeté, après la mort du comte et les combats de cette nuit, rien ne peut ternir ma gloire ni faire douter de mon courage. On dira seulement que j'adorais Chimène et que si j'ai préféré mon honneur à Chimène, j'ai préféré Chimène à ma vie. Car tu veux ma mort, car nul autre que moi ne pourrait te la donner... Et je te la donne.

— Encore ! s'écria Chimène en pleurant. Tu veux mourir ! Non, non, cher Rodrigue, oh ! par pitié pour l'amour de nos cœurs, défends-toi contre don Sanche ! Songe, puisque je te suis plus chère que ta vie, que si tu es vaincu, je suis à ton rival. Rodrigue, sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix !

À ces mots qui prouvaient la tendresse de la jeune fille, Rodrigue poussa un cri de joie. Il voulut saisir les mains de Chimène, mais déjà celle-ci avait fui, honteuse de l'aveu arraché à sa fierté.

— Ah ! s'écria alors Rodrigue plein d'enthousiasme et de triomphe, je suis aimé encore ! Que les plus vaillants guerriers viennent croiser le fer avec moi ! Je vaincrai l'Espagne tout entière !

Et bondissant, l'œil en feu, Rodrigue courut au lieu du combat.

Le palais était en rumeur. Chacun commentait avec passion le duel du Cid, et les vœux se faisaient tout haut pour le sauveur de la cité. Chez l'infante, où Chimène pleine d'angoisse était venue se réfugier, on attendait avec impatience l'issue du combat. Non pas que l'on doutât de la vaillance du Cid ni de sa supériorité sur son adversaire. Mais l'on craignait qu'en se voyant ainsi sans trêve l'objet de la haine et de la poursuite de Chimène, le jeune héros n'en fût venu à souhaiter la mort.

Aussi, quand don Sanche, pâle et l'épée nue à la main, parut devant Chimène, fut-il accueilli par un cri général. La jeune fille, les yeux démesurément ouverts, semblait, de la main, repousser une apparition infernale.

— Madame, dit don Sanche en s'inclinant devant elle, je vous apporte cette épée...

— Exécrable assassin ! cria Chimène d'une voix rauque, oses-tu bien te présenter à moi ? Tu as tué mon amour, toute ma vie. Traître ! car tu l'as pris en traître, sans cela jamais tu ne l'aurais vaincu ! Ah ! tu as cru me venger, mais tu m'as tuée ! Car je l'aimais, m'entends-tu, je l'aimais malgré tout, malgré le sang répandu, malgré le devoir. Misérable perfide !

Vainement, don Sanche, interdit, voulut se faire entendre ; Chimène, hors d'elle, à demi folle de colère et de douleur, criait son amour pour Rodrigue. Quand le Roi, suivi de sa cour, parut, elle se jeta à ses pieds.

— Épargnez-moi, Sire, dit-elle, l'horreur d'appartenir à cet assassin de mon Rodrigue. Qu'il prenne tous mes biens, mais permettez-moi d'aller m'enfermer dans un cloître pour y pleurer à jamais mon amour mort.

— Ma fille, dit le Roi en relevant Chimène, tu fais erreur, ton Rodrigue n'est pas mort ainsi que tu l'as cru. Don Sanche, vaincu et désarmé dès les premiers coups, a reçu du vainqueur l'ordre de venir te faire hommage de son épée. Tu appartiens à Rodrigue, ma parole de roi s'y est engagée. Le voici ! donne-moi ta main que je la mette dans la sienne. Vos deux cœurs héroïques sont dignes l'un de l'autre.

Rodrigue s'approchait en effet, mais Chimène, retrouvant sa fierté avec la certitude de savoir vivant celui qu'elle aimait, l'arrêta d'un geste ; elle se tourna, suppliante, vers le Roi.

— Hélas ! fit-elle, Sire, ne m'obligez pas à devenir la femme du meurtrier de mon père. Songez à tout ce sang...

Un sanglot lui coupa la parole.

— Voulez-vous donc ma mort ? demanda doucement Rodrigue.

Chimène cacha son visage sur l'épaule de l'infante.

— Non, non, balbutia-t-elle.

Le roi Fernand s'approcha des deux jeunes gens.

— Allons, leur dit-il en leur prenant la main, le temps guérit et apaise toutes choses. Chimène, je te donne un an pour essuyer tes larmes, et toi, glorieux Cid, va combattre encore, mérite une telle compagne par de nouveaux exploits. Tu possèdes déjà ce cœur ; pour vaincre le scrupule qui l'oblige à t'éloigner, laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi !

Et pendant que Rodrigue, lame pleine d'espoir, cherchait des yeux le regard de Chimène qui ne se détournait plus, pendant que les assistants applaudissaient aux sages paroles du souverain, les cloches de Séville continuaient sur la cité leur chanson d'allégresse et d'amour.



Horace



ICI se passait il y a bien longtemps, 667 ans avant Jésus-Christ et 85 ans après la fondation de Rome.

Le soleil déjà haut répandait sa clarté sur la ville, qu'entouraient, comme une ceinture, ses sept collines. Deux femmes s'entretenaient dans l'atrium de la maison du vieil Horace, un des plus nobles et des plus fameux Romains.

L'une de ces femmes, belle et pensive, était assise sur une stalle de marbre, les mains jointes douloureusement, les yeux fixés vers le point de l'horizon où s'élevait Albe, la ville de son enfance. C'était Sabine, l'épouse chérie d'Horace.

Depuis deux ans déjà, elle était unie à ce guerrier, et le jour même de son mariage avaient eu lieu les fiançailles de son frère Curiace avec la sœur d'Horace, la blonde Camille. Ç'avait été dans la maison en fête de belles heures de joie, et tous avaient vu dans ces alliances comme un nouveau gage de paix entre les deux villes rivales : Albe et Rome.

Un Romain marié à une Albaine, un Albain fiancé à une Romaine, quelle fusion de deux sangs différents ! Et presque sous chaque toit de Rome et d'Albe de semblables unions se faisaient.

Comment être ennemis après cela ?

Cependant, durant ces deux années, Romains et Albains avaient souvent tiré le glaive, les uns contre les autres, et le dictateur d'Albe, Metius Suffetius, avait déclaré guerre à mort au roi de Rome, Tullus Hostilius.

— Hélas ! disait à Sabine sa suivante Julie, que va-t-il sortir du choc suprême des armées ? Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles. Si les Romains sont battus, notre fière cité devra s'incliner devant Albe.

— Ah ! Julie, répondit Sabine en soupirant, je tremble à la fois pour mon mari et pour mes trois frères, placés l'un en face des autres, en ennemis. Que souhaiter ? Quelle incertitude !

— Il vous faut vous souvenir qu'ayant épousé un Romain vous êtes Romaine, dit vivement Julie. Vous ne devez penser qu'à votre nouvelle patrie. Mais pourquoi cette incertitude soudaine, alors que depuis ces deux années je vous vois si maîtresse de vous-même, si différente en cela de notre Camille, qui ne pouvait cacher son désespoir.

— Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats, reprit Sabine, j'ai pu être courageuse. À présent, tant de sang va couler ! Je ne puis y penser sans épouvante. Je ne suis point pour Albe et ne suis plus pour Rome... Mais voici Camille... Venez, ma sœur. Je vous laisse avec Julie, car je me sens triste et je veux être seule.

Et en disant ces mots, elle s'éloigna, la tête basse.

— Sabine me croit donc moins triste qu'elle ? fit Camille en soupirant.

— Elle est plus à plaindre que vous. On peut changer de fiancé, mais non d'époux... Pourquoi vous obstiner à chérir un ennemi de Rome ? Le noble Valère, un des plus courageux de nos chefs, montre assez à quel point il serait heureux d'être votre mari... Consentez...

— Taisez-vous, Julie, fit Camille avec indignation. J'aime Curiace, et mon père l'a permis. Jamais je ne lui reprendrai mon cœur. Oh ! fatale guerre ! misérables ambitions de deux villes, coupable jalousie de rois ! Hier, j'ai eu un moment de joie : j'étais allée consulter l'oracle, et voici ce qu'il m'a dit :

Albe et Rome, demain, prendront une autre face.

Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix ;

Et tu seras unie avec ton Curiace

Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais !

Oh ! Julie, n'était-ce point là une promesse de paix donnée par les Dieux ?... Mais cette nuit j'ai fait des rêves horribles, de sang et de meurtres.

Camille porta la main à ses yeux.

— Jamais, reprit-elle, je ne donnerai le nom d'époux à un homme qui serait ou le vainqueur ou l'esclave de Rome.

Mais tout à coup, un cri s'échappa des lèvres de la jeune fille :

— Curiace !

Le jeune Albain était devant elle, ému et tremblant de bonheur. Camille défaillait ; il la soutint.

— Comment es-tu ici ? fit-elle en balbutiant. As-tu fui et te caches-tu dans la maison de mon père ? Je ne saurais te blâmer, car c'est ta

tendresse pour moi qui t'a fait désertier le devoir, mais...

— Camille, s'écria Curiace, me croyez-vous lâche ? Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville, et j'aime mon honneur en adorant Camille. Si la guerre durait, je serais dans l'armée. Mais c'est la paix.

— La paix ! fit la jeune fille éperdue de joie.

— Oui. Au moment de livrer la dernière bataille, Metius Suffetius est sorti de nos rangs et allant droit à Tullus : « Que faisons-nous, Romains, dit-il, et quel démon nous en fait venir aux mains ? Le vainqueur sortira de la lutte presque aussi épuisé que le vaincu, et nos ennemis communs en profiteront. Ne versons pas tant de sang pour une rivalité d'ambitions. Choisissons dans chaque camp trois champions qui nous représentent. Ils lutteront jusqu'à la mort, et leur victoire ou leur défaite décideront de celle des deux cités. » Les chefs se sont assemblés, car l'offre de Metius a reçu l'acceptation de tous. Les Romains discutent au Sénat les noms des champions qu'ils vont choisir, et les généraux albains se sont réunis sous leur tente. En attendant, c'est la trêve. Et votre père que je viens de voir, Camille, m'a reçu non comme un ennemi, mais comme un futur gendre ; il m'a promis que demain il mettra votre main dans la mienne !

Camille, enivrée de bonheur, laissa tomber sa tête sur l'épaule de son fiancé, tandis que Julie se prosternait devant les « Lares », les dieux familiers protecteurs de la paix des foyers, pour les remercier de cette joie venue si soudainement après tant de malheurs.

Mais un grand bruit se faisait dans la maison : un envoyé du Sénat venait d'apporter à Horace la nouvelle que Rome le choisissait, lui et ses deux frères, comme champions de sa défense. Curiace fut le premier à féliciter le jeune Romain :

— Le choix de Rome, fit-il en lui pressant la main avec amitié, montre en quelle estime on vous tient, et je m'en réjouis, puisque tant de liens m'unissent et vont m'unir à vous, mais je tremble pour Albe et je prévois son malheur. Votre courage et vos exploits passés sont tels que ma ville connaîtra la défaite. Que souhaiter ? Votre triomphe ? Mais c'est Albe vaincue ! ou sa victoire au prix d'une si chère vie ? Des deux côtés, j'ai des pleurs à répandre !

— Quoi ! — s'écria Horace en levant la tête avec orgueil, et ses yeux noirs lancèrent des éclairs. — Vous me pleureriez mourant pour mon pays ? La gloire qui suit une telle mort ne permet point de larmes !

— On perd tout quand on perd un ami si fidèle, dit doucement Curiace en hochant la tête, et si la gloire est pour vous, dans une si belle mort, la perte est pour ceux qui vous aiment... Mais, s'interrompt le jeune homme, voici Flavian, un des officiers de Metius Suffetius, qui s'arrête devant la maison et semble chercher quelque chose. Holà ! Flavian, que désires-tu ?

La voix de Curiace s'était empreinte d'une angoisse sourde. Flavian

leva la tête et aperçut les jeunes gens.

— Curiace, cria-t-il, le choix des champions d'Albe est fait. Vous et vos deux frères combattront pour notre cité...

— Qui ? s'écria Curiace avec horreur.

— Vous et vos deux frères... Mais est-ce ainsi que vous accueillez l'honneur qu'Albe fait à votre famille ?

Un regard de Curiace jeté sur Horace, debout auprès de lui, renseigna le soldat.

— Ah ! fit-il, je comprends tout.

Curiace était resté muet et livide, comme éperdu ; il se ressaisit et serrant ses deux poings sur la rampe de pierre :

— Va dire à Metius, cria-t-il, que l'amitié, l'alliance et l'amour ne pourront empêcher que les trois Curiace ne servent leur pays contre les trois Horace !

Et tandis que le soldat albain s'éloignait d'un pas rapide, le jeune homme se tourna tristement vers le Romain.

— Rien n'est plus affreux ! dit-il d'une voix tremblante.

Horace avait pâli à l'annonce de la nouvelle, mais ses traits énergiques n'avaient rien laissé paraître de ce qu'il pouvait ressentir. Il se redressa davantage aux paroles de Curiace et dit presque avec dureté :

— Mourir pour le pays est un sort si digne d'envie que chacun doit souhaiter une si belle mort. Et le Destin, en nous demandant de nous combattre malgré l'amitié qui nous lie, nous hausse au-dessus de tout autre courage et nous rend immortels.

— C'est vrai, dit Curiace douloureusement, nos noms ne périront plus. Mais bien que j'aie au devoir sans frayeur, fier d'avoir été estimé d'Albe comme vous l'êtes de Rome, je tremble d'avoir à lutter contre les frères de celle que j'aime.

— Taisez-vous ! cria Horace avec force. Le devoir seul doit parler. Rome a choisi mon bras, je n'examine rien. Et je vous combattrai avec la même ardeur que si vous ne m'étiez pas ami. Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

Curiace, qui tenait la tête penchée sur sa poitrine, la releva et dit avec douceur :

— Je vous connais encore et c'est ce qui me tue.

À ce moment, et tandis qu'Horace s'éloignait à la recherche de Sabine, une main frémissante se posa sur l'épaule de Curiace : Camille, la poitrine gonflée de sanglots, s'accrocha au jeune homme.

— Iras-tu, Curiace ? fit-elle dans un murmure. Vas-tu sacrifier notre bonheur à ta patrie ? Tu as fait tout ton devoir dans les combats précédents. Je t'en prie !

— Hélas ! Camille, mon cher amour, fit le jeune Albain qui contenait sa douleur avec peine, je vous plains, je me plains, mais il

faut y aller !

Camille tordit ses mains.

— Non ! s'écria-t-elle, c'est me trahir, c'est m'abandonner ! Et pourquoi ? Tu as bien assez de gloire ! Laisse un autre triompher à ta place. Veux-tu me revenir, meurtrier de mes frères ?

— Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis, Camille ! murmura Curiace.

— Tais-toi ! tais-toi ! cria la jeune fille qui sentait son cœur se briser. Tu dis que tu m'aimes ? Mensonge. Puisque tu pars, c'est que tu veux m'assassiner !

— Ne pleurez pas ainsi, fit Curiace tremblant. Par pitié, regardez-moi, au contraire, avec colère. Dites-vous que je suis peut-être indigne de votre tendresse, que j'ai pu vous trahir, manquer à mes serments... Par pitié !...

— Je t'aimerais ingrat, je t'aimerais parjure ! s'écria Camille en sanglotant et en s'accrochant à lui. Ne t'en va pas ! Pourquoi suis-je Romaine ? ou que n'es-tu Romain ?

— Dieux ! s'écria alors Curiace en voyant entrer Horace et Sabine, pourquoi amener ici ma sœur ? Les larmes de Camille suffisaient déjà pour ébranler mon courage.

— Tranquillisez-vous, mon frère, dit Sabine d'une voix brisée, je ne viens pas amollir la fermeté de votre cœur. Je viens seulement vous dire adieu, vous embrasser...

Le jeune Albain baisa tendrement le front de sa sœur. Il se méprenait sur le calme de son maintien et sur la résolution qui brillait dans ses yeux. Sabine prit d'une main la main de son mari, de l'autre, celle de son frère :

— Je veux vous faire une prière à tous deux, fit-elle. N'allez pas combattre sans vrai motif de haine. Tuez-moi, et ainsi l'un de vous aura au moins ma mort à venger. Qu'attendez-vous ? Frappez ici ! Que mon cœur soit la première victime du combat fratricide auquel on vous oblige. Allez ! ou bien je me mettrai entre vous à l'heure où vos glaives se heurteront.

— Ô ma sœur ! fit Curiace d'une voix tremblante.

— Ô ma femme ! s'écria Horace en écartant de lui Sabine et en la contemplant avec douleur. Ne m'attendris pas ! Ne me rends pas lâche par toute la tendresse que je te porte. Que t'ai-je fait pour que tu aies si peu le souci de mon honneur ?

Et pour la première fois depuis l'annonce de son futur combat avec Curiace, le jeune Romain laissa paraître de l'émotion sur son visage. Camille regardait, haletante, tour à tour, son frère et son fiancé.

— Courage ! dit-elle tout bas à Sabine, leurs cœurs cèdent à la pitié.

Mais Sabine secoua la tête : un pas avait retenti, et, sur le seuil, un grand vieillard drapé dans sa toge, la figure sévère encadrée dans des

cheveux tout blancs, s'arrêta, en fronçant le sourcil.

— Qu'y a-t-il, mes enfants ? dit-il aux jeunes gens d'une voix grave et triste. Écoutez-vous les sentiments avant le devoir ? Et perdez-vous votre temps à écouter la voix tendre et les plaintes des femmes ? Fuyez-les au contraire, comme un piège fatal aux guerriers.

— Ne craignez rien, mon père, dit Sabine avec amertume. Ils sont dignes de vous, et tels que vous les pouvez souhaiter comme fils et comme gendre. Nos larmes et nos prières ont été vaines. Venez, ma sœur, nous ne pouvons plus rien que mourir de douleur !

— Mon père, fit Horace qui avait repris tout son calme, je vous en prie, veillez à ce qu'elles ne sortent ni l'une ni l'autre de la maison et à ce qu'elles ne puissent venir troubler notre combat. On pourrait voir, dans leur intervention, un artifice de notre part. Et quel déshonneur ce serait pour nous !

— Je veillerai, dit le vieil Horace. Mais partez à présent, vos frères vous attendent, et l'honneur de servir vos patries vous réclame.

Curiace se tourna vers le vieillard et tendit sa main avec respect, en un salut :

— Quel adieu vous dirai-je ? fit-il tristement.

Le vieil Horace détourna ses yeux baignés de larmes :

— Allez, dit-il dans un sanglot. Mais aussitôt, se reprenant, il leva ses mains au ciel et s'écria avec force :

— Faites votre devoir, et laissez faire aux Dieux !

Horace et Curiace sortirent de la maison à grands pas et coururent au champ de bataille. Les deux armées assemblées avaient laissé entre elles un large espace où devaient lutter les champions. Les femmes romaines se pressaient sur les remparts de la ville pour assister au combat. Et Julie était là, l'une des premières, pleine d'angoisse, songeant à la mortelle attente de Camille et de Sabine.

Le vieil Horace avait en effet enfermé sa fille et sa belle-fille dans le gynécée ; et lui-même, sombre et tremblant, errait à travers les salles de sa maison, sans oser approcher des remparts, dans la crainte d'apercevoir le spectacle dont la pensée crucifiait son cœur de père.

Sabine, déchirée d'incertitude et de douleur, s'efforçait en vain de hausser son âme jusqu'au surhumain courage d'Horace et de Curiace. Parfois, dans l'exaltation d'un instant, elle oubliait qu'allaient couler des sangs qui lui étaient si précieux et, par une fermeté d'esprit digne des deux héros aux prises, elle en arrivait à ne plus éprouver que de l'orgueil. Mais bientôt cette pensée s'évanouissait et il ne demeurait plus en elle que la douleur de perdre en cette minute ses frères ou son époux.

Ce fut au milieu de cette angoissante lutte de son âme, que Julie accourut vers elle, tout essoufflée et avec un tel visage que Sabine s'écria, palpitante :

— Quelle nouvelle ? Parlez ! parlez, Julie !

— Reprenez courage ! dit Julie d'une voix haletante. Les deux armées, en voyant s'affronter des champions que l'on sait unis par tant de liens, ont murmuré. L'indignation, la pitié, l'horreur d'une lutte si barbare se sont emparées des âmes. On a séparé les combattants...

— Ô Dieux ! s'écria Sabine avec reconnaissance, vous m'avez donc entendue !

— Ne vous bercez pas d'une trop grande espérance cependant, reprit vivement Julie, car les Horace et les Curiace ne songent qu'à la gloire et semblent avoir étouffé tout autre sentiment. Alors qu'on les presse de renoncer à cette lutte qui les oppose les uns aux autres si cruellement, ils ne veulent pas être frustrés de l'honneur du choix qu'on a fait d'eux et ils combattraient plutôt, pour le garder, contre les deux armées. Enfin, le Roi, embarrassé d'une si étrange opiniâtreté, a voulu consulter les oracles. Et aussitôt, aux paroles de Tullus, les armées qui s'agitaient et murmuraient, les champions qu'emportait leur bouillant courage, ont repris leur calme ; tous attendent en un respectueux silence la décision des augures...

— Ma sœur, s'écria Sabine en courant au-devant de Camille qui entraînait à ce moment, savez-vous la nouvelle ?

— Oui, j'étais avec mon père quand on la lui a apprise. Mais je n'attends rien de bon de ce délai, et le seul allègement que nous en recevrons c'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

Et la jeune fille baissa la tête avec accablement.

— J'ose encore espérer, fit Sabine.

— Moi, je n'espère rien, reprit Camille. Les oracles qui, ce matin, ont réglé le choix des champions, ne sauraient se déjuger si tôt... Ne hochez pas ainsi la tête, Julie, les illusions ne nous sont pas permises. Mais courez de nouveau aux remparts pour pouvoir nous rapporter ce qu'aura dit l'oracle. Hélas ! – ajouta la jeune fille – cela même n'est plus nécessaire, voici mon père. Mes frères et les vôtres, Sabine, sont aux prises ! Cela est écrit sur son front.

— Oui, ma fille, dit le vieil Horace qui s'approchait lentement. Le combat a lieu, les Dieux l'ont ordonné.

— Ah ! s'écria Sabine, plus déchirée d'avoir espéré un moment, j'attendais plus de pitié des Immortels. Tout nous abandonne à notre désespoir. Souffrez, mon père, les larmes que nous répandons. Nous n'avons pas de honte de pleurer, nous autres femmes, devant de semblables malheurs.

— Mes filles, dit le vieil Horace d'une voix émue en attirant sur son cœur Sabine et Camille qui sanglotaient, loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre, j'ai peine à ne point vous imiter. Je ne vous le cache pas, j'ai joint mes vœux aux vôtres et j'aurais voulu qu'Albe choisît d'autres champions afin de vous épargner cette cruelle

incertitude. Mais puisqu'il en est ainsi, résignez-vous, je vous le demande, et songez toutes deux que vous êtes Romaines. Un si glorieux titre est un digne trésor, car le jour n'est pas loin où notre Rome dominera l'univers ! Mais voici Julie, pâle et défaite, qu'y a-t-il ?...

— Oh ! fit Julie qui accourait toute tremblante, je viens vous apporter de funestes nouvelles : Rome est sujette d'Albe ! De vos trois fils, deux sont morts ; l'époux de Sabine est seul vivant.

Sabine et Camille eurent un même cri et leurs regards se rencontrèrent dans une lueur de joie délirante : ceux qu'elles aimaient étaient debout. Mais le vieil Horace, d'un geste, éteignit cette flamme dans leurs yeux. Il était devenu livide et la colère, jointe à la douleur, le faisait balbutier :

— Rome est sujette d'Albe ! gronda-t-il, et mon fils n'est pas mort ! Il n'a pas combattu jusqu'à son dernier soupir ! Non, non, c'est impossible. Je connais mieux ce que vaut mon sang. Il sait mieux son devoir.

— Hélas ! fit Julie, tous l'ont pu voir comme moi. Tant que ses frères sont restés vivants, il s'est battu avec courage, mais lorsqu'il s'est vu seul contre trois adversaires et prêt d'être cerné par eux, il a fui.

— Et nos soldats ont pu donner asile à ce traître dans leurs rangs ! s'écria le vieillard en levant ses bras au ciel d'un geste d'horreur.

— Je n'ai pas voulu voir la fin de cette défaite, soupira Julie.

— Ô mes frères ! fit Camille en pleurant et en appuyant sa tête sur l'épaule de Sabine.

— Taisez-vous ! cria le vieil Horace, ne les pleurez pas tous. Il en est deux dont j'envie le sort, car ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu. Mais – et le vieillard se laissa tomber sur un siège en sanglotant – pleurez l'autre, pleurez notre déshonneur et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace !

Alors Julie :

— Que vouliez-vous qu'il fit contre trois !

Le vieil Horace leva lentement la tête ; le feu de ses yeux semblait, avoir séché ses larmes, et, d'une voix rude et terrible :

— Qu'il mourût ! fit-il.

Les trois femmes reculèrent, apeurées de l'expression implacable de ce regard et de ce ton.

— Oui, reprit le vieil Horace dont les doigts tremblants se crispaient sur une arme invisible. Il doit son sang à la Patrie. Puisqu'il ne l'a pas donné, c'est moi qui le lui prendrai !

Sabine poussa un cri déchirant, et tombant aux genoux du vieillard, elle s'accrocha à lui.

— Rien ne m'arrêtera, cria le vieil Horace transporté de fureur et de

désespoir, non, rien ! Laissez-moi, Sabine, vous ne pouvez comprendre ! Votre cœur n'est pas atteint comme le mien. Votre pays triomphe, vos frères sont vainqueurs, tandis que nous sommes trahis. Mais vous allez bientôt avoir à pleurer le traître, car je jure que, de mes propres mains, avant la fin de ce jour, je laverai dans son sang la honte des Romains !

À ce moment retentit un pas rapide. Tous se regardèrent. Sabine et Camille se pendirent aux bras du vieillard dont la poitrine se soulevait par saccades et dont le regard luisait farouchement.

Mais en reconnaissant quel était celui qui venait si vite, chacun ressentit comme un apaisement. C'était Valère, un des chefs romains. Sa cuirasse étincelait ; il étendit la main et s'inclina respectueusement.

— Je suis envoyé par le Roi, fit-il, pour vous dire quelle part il prend à votre deuil, et pour vous témoigner...

— C'est inutile ! fit brusquement le vieil Horace l'interrompant de la voix et du geste, je n'ai nul besoin d'être consolé. Mes deux fils sont morts avec honneur. Il me suffit.

— Mais, dit Valère surpris de cet accueil et de ce ton, le fils qui vous reste...

— Que n'est-il mort aussi ! cria le vieillard avec indignation.

— Quoi, reprit Valère, vous n'êtes pas fier de lui ?

— Fier de lui, moi !

— Que vous faut-il donc ? Quel crime a-t-il commis à vos yeux ?

— Et sa fuite ? n'est-ce point un crime ? fit le vieillard douloureusement.

— Elle est glorieuse.

— Depuis quand une fuite peut-elle donner de la gloire ? reprit le vieil Horace avec une âpre ironie.

— Mais celle-ci a fait triompher Rome ! s'écria Valère.

Et tandis que le vieillard l'écoutait, n'osant croire à ces paroles, les yeux béants :

— Oui, reprit le jeune chef, cette fuite nous vaut l'empire, car elle fut une suprême adresse destinée à abuser les ennemis. Nous avons la victoire.

— Rome triomphe donc ? s'écria le vieil Horace éperdu de joie.

— Oui. Votre fils était sans blessures, ses adversaires étaient blessés, mais leur nombre le faisait trop faible pour eux tous. Il a feint de fuir ; les Curiace se sont laissé prendre à sa ruse et l'ont poursuivi avec ardeur. Mais leurs blessures plus ou moins graves les rendaient plus ou moins rapides dans leur course, et bientôt ils ont été séparés les uns des autres. Horace s'est retourné ; il est revenu sur ses pas ; il a attendu le premier de ses adversaires et la lutte a repris. Elle s'est terminée promptement. Curiace, le fiancé de votre fille – ajouta Valère en se tournant à demi vers Camille – était blessé, je vous l'ai dit. Son

courage a été grand, mais inutile. Et l'armée albaine qui sentait, comme nous tous, que la victoire changeait de face a eu beau crier au second des Curiace de se hâter pour secourir son frère, celui-ci s'est essoufflé en vain. Quand il l'a rejoint, Horace avait tué son adversaire.

— Ah ! fit Camille en portant les mains à son cœur ; et pâle, inanimée, elle tomba entre les bras de Julie.

Valère eut pour elle un regard de pitié, mais le vieil Horace lui fit signe de continuer son récit : il écoutait de toute son âme.

— Le second adversaire, reprit le jeune Romain, était tout hors d'haleine, son courage ne put le sauver, et il tomba bientôt auprès de son frère. Oh ! Quelles clameurs dans les deux armées ! Ici de l'angoisse et là de la joie. Votre fils alors, au moment de porter le coup mortel au dernier Albain, leva son glaive vers le ciel et cria d'une voix éclatante : « Les mânes de mes frères viennent d'être vengées, c'est à toi, Rome, à ta gloire que j'immole cette troisième vie ! » Et il sembla, en effet, tant l'Albain était blessé et plus mort que vivant, qu'il s'offrait au coup en victime résignée.

— Ô mon fils, s'écria le vieil Horace, les bras tendus dans un geste de triomphe, Rome te doit la vie, tu es bien mon sang ! Pardon, pardon d'avoir pu douter de toi, de ton courage et de ta vertu ! Oh ! t'embrasser, te dire mon bonheur !

— Le Roi va venir lui-même vous apporter les remerciements de l'État. Il veut reconnaître, par cette marque d'honneur, ce que Rome vous doit, à vous et à vos fils. Pour Horace, il sera bientôt de retour auprès de vous. Les cérémonies de son triomphe et les sacrifices aux Dieux sont remis à demain.

Et Valère, saluant respectueusement le vieillard et Camille, s'en alla rejoindre le Roi.

Le vieil Horace se tourna alors vers sa fille.

Les mains jointes, les yeux fixés au sol, celle-ci semblait insensible à tout ce qui l'entourait. Elle était une vivante statue de la douleur. Des larmes glissaient sur ses joues comme d'une source intarissable, mais pas un trait de son visage ne remuait. On sentait sous ce calme effrayant monter une mortelle fureur.

Son père l'examina un instant, et, mettant la main sur son épaule :

— Ma fille, lui dit-il, votre frère va venir. Accueillez-le sans larmes et sans faiblesse. Vous êtes Romaine, vous êtes sœur d'Horace, souvenez-vous-en. Vous perdez votre fiancé ? Mais Rome a des guerriers pleins de courage, et votre choix parmi eux sera facile. Je vous laisse, il me faut apprendre à Sabine la mort de ses frères. Le coup est rude pour elle, mais je compte, pour l'aider à accepter sa douleur, sur son grand courage et sur son amour pour un si glorieux époux. Camille, songez, avant votre chagrin, au triomphe de Rome.

Restée seule, la jeune fille donna libre cours à ses larmes. Elle

marchait à grands pas, hagarde, les cheveux dénoués, se meurtrissant de ses poings crispés. Des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres : plaintes sur son sort et celui de son cher Curiace, amère ironie, malédictions sur la sanglante victoire acquise au prix de cette mort, sombres projets. Tout cela roulait dans son esprit, farouchement, sans ordre, emporté dans le tourbillon des sanglots.

Des pas retentirent à ce moment dans la galerie. Horace, suivi d'un soldat romain qui portait les glaives des trois Albains vaincus, entra dans la maison, le front haut, le regard triomphant.

Tout de suite, l'attitude accablée de Camille, qui, en voyant son frère s'était caché le visage de ses mains, lui mit au cœur un sentiment de dépit ; et, s'avançant vers la jeune fille :

— Ma sœur, lui dit-il en étendant son bras musculeux, voici cette main qui a fait Rome libre et puissante, qui a vengé nos frères. Honorez-la, comme vous le devez. Cessez ces pleurs, indignes d'un si beau jour.

Camille, sans découvrir son visage, balbutia d'une voix sourde :

— Je ne puis que pleurer ! Car si mes frères sont vengés, celui que j'aime ne l'est pas.

— Quoi ! fit Horace se redressant d'un mouvement plein de colère. Tu plains mon ennemi, l'ennemi de Rome ! Tu parles de vengeance quand tu devrais m'applaudir de cette mort ! Oublies-tu ce que tu dois au triomphe de ton frère ? Sèche tes yeux, te dis-je, je le veux, je te l'ordonne. Chasse de ton cœur ces coupables faiblesses. Tu ne dois songer qu'à ma victoire. Qu'il ne sorte plus de ta bouche une seule plainte. Sois heureuse de mon bonheur.

— Barbare ! s'écria Camille se dressant d'un bond avec un regard brillant et terrible, si tu veux tarir mes larmes, rends-moi mon Curiace ! Il était tout mon bonheur, toute ma vie. Je ne suis plus ta sœur, je ne suis plus Romaine, car j'aurais honte de posséder un cœur comme le tien. Tigre altéré de sang, tu veux donc que je baise cette main qui l'a tué ? Jamais. Moi, applaudir à ta victoire ! Ah ! ah ! mais tu ne sais donc point qu'au contraire, où que tu ailles, tu me trouveras sans cesse sous tes pas, pour te crier ma haine. Oh ! que le malheur t'accompagne ! Qu'il plane sur toi comme un sombre oiseau, qu'il te torture le cœur si durement que tu en viennes à envier ma douleur et que tu en souilles cette gloire dont tu es si orgueilleux !

— Tais-toi, misérable ! cria Horace, transporté de fureur. Crois-tu que je puisse endurer de telles insultes et pardonner à ma sœur, à mon sang, une conduite si infâme ? Je veux que non seulement tu oublies cette mort, mais que tu t'en réjouisses, que tu ne songes plus qu'aux intérêts de Rome !

— Rome ! fit Camille dans un rugissement – et, s'avançant sur son frère le poing tendu, dans un geste de malédiction sauvage – Rome !

pour qui tu as tué Curiace et que je hais ! Oh ! qu'elle périsse, la ville de ton amour ! Que les peuples s'arment contre elle, de tous les points de l'univers ! Qu'elle se déchire elle-même et se baigne dans son propre sang ! Foudre, descends du ciel et fais de l'odieuse Rome un monceau de ruines et de cendres !...

— Tais-toi ! hurla Horace, cherchant à arrêter sur les lèvres de sa sœur le sanglant anathème.

— Oh ! fit Camille délirante, Dieux, entendez mes vœux ! Versez votre feu en déluge sur la cité maudite, et des lauriers de ce barbare faites une impalpable poussière ! Je veux, je veux dans Rome détruite, voir le dernier Romain à son dernier soupir. Et c'est moi, moi qui aurai tout tué.

— Sacrilège ! cria Horace en brandissant son glaive et en l'enfonçant dans la poitrine de Camille.



« Sacrilège! » crie Horace.

Celle-ci eut un faible cri, elle chancela et, par un suprême effort, tenta de s'enfuir. Sabine et le vieil Horace, accourus au bruit, la reçurent dans leurs bras, expirante. Sabine, alors, abandonna au vieillard son funèbre fardeau ; elle traversa le cercle des serviteurs en larmes, et se prosternant aux pieds d'Horace, s'accrochant à ses genoux, elle lui dit d'une voix déchirante :

— Cher époux, Camille se meurt, et je vis, moi qui suis plus coupable qu'elle et qui mérite davantage ta colère. Elle ne pleurerait qu'un de tes adversaires, tandis que je les pleure tous les trois. Châtie-moi comme elle, je t'en conjure !

Et de ses mains tremblantes, Sabine écartait sa blanche tunique pour découvrir son cœur.

Horace se calmait par degrés. La voix triste et douce de sa femme retentissait dans son âme farouche avec des échos qui l'attendrissaient et voilaient son regard. Il releva l'affligée et la serrant contre lui :

— Sabine, lui dit-il d'un accent ému, ne pleure pas ainsi, je t'en conjure, et ne mets pas en moi une pitié coupable et lâche. Notre union nous a fait un seul cœur, ne le rabaissons pas à des sentiments indignes de notre race. Hausse ton courage au niveau du mien.

— Hélas ! fit la jeune femme en pleurant amèrement, je ne puis regarder nos malheurs avec calme. Oui, mon mari est triomphant, Rome est toute-puissante, mais je suis aussi la sœur des vaincus, des morts, et la patrie de mon enfance vivra sans gloire. Horace, cher Horace, pourquoi ne veux-tu pas terminer mon tourment ? Par pitié, si ce n'est par colère, tue-moi, pour que j'aille là-bas, vers tous ceux que nous avons perdus. Si c'est ta main qui me frappe, la mort me sera douce.

Horace, d'un mouvement brusque, s'arracha des bras de sa femme. Un attendrissement inconnu s'emparait de lui et il retenait avec peine ses larmes.

— Ah ! soupira-t-il, il me faut te fuir, Sabine, si je veux conserver le calme et la force de mon cœur. Ne me suis pas, je te le défends.

Et tandis que la jeune femme interdite, la poitrine soulevée de sanglots, le regardait s'éloigner, Horace courut à son père.

Il le trouva devant le lit funèbre où Camille reposait dans une éternelle paix. Le vieillard, en voyant s'approcher Horace, alla vers lui et lui prit la main.

— Le sort nous a refusé une joie pure, dit-il. Il a voulu que la fierté de nos âmes fût, en ce moment de triomphe surhumain, obligée de s'incliner devant les mystérieuses puissances. Tout est fragile, et les bonheurs les plus chèrement acquis, ceux qu'ont déjà payé bien des larmes, en demandent plus et plus encore.

— Mon père, fit Horace baisant avec respect la main du vieillard, je viens à vous comme devant mon premier juge. Ai-je commis un crime

en châtiant l'anathème ? Prononcez. Je suis prêt à mourir pour apaiser les mânes de Camille.

— Non, dit le vieil Horace en regardant son fils avec orgueil. Tu n'as pas failli, si dure à supporter que me soit la déplorable issue de ta promptitude. Camille a été coupable. C'est toi, c'est moi que je plains plus qu'elle, car le jugement d'autrui va peser sur nous et les envieux voudront en obscurcir ta gloire. Mais moi, père et chef de ma race, je t'applaudis d'avoir su garder une âme vraiment romaine, sans faiblesse, sans ambitieux calcul.

Au moment où le vieil Horace prononçait ces mots, sa maison s'emplit de bruits de pas et de voix.

Le roi Tullus Hostilius apparaissait, suivi des licteurs et des nobles romains. Il avait appris le meurtre que venait de commettre Horace. Et Valère, qui avait nourri l'espoir d'épouser Camille, avait représenté avec chaleur au Roi l'énormité du crime du jeune triomphateur.

— Justice, Sire ! avait-il dit. Permettez-vous, parce que Horace vient de sauver l'État, qu'il ose ainsi se mettre au-dessus des lois mêmes, se faisant juge avant elles et sans recours. La faute de Camille avait tant d'excuses, dans la douleur de ce cœur aimant et bouleversé par de tels chocs ! Sire, prenez garde, l'indulgence envers le fraticide serait d'un funeste exemple.

En entendant Valère demander au Roi le châtiment d'Horace, tous les assistants, quoique douloureusement émus par le sort de Camille, ne purent s'empêcher de protester.

— Qu'as-tu à dire ? demanda alors Tullus à Horace, apaisant de la main tous les murmures. Je suis venu ici pour rendre la justice comme c'est mon devoir sur la terre. Ton accusateur a parlé, défends-toi.

— Roi, répondit Horace avec calme et fierté, j'ai puni la lâcheté de ma sœur. C'est mon amour pour Rome qui a guidé mon bras, c'est mon attachement à la chose publique et à vous. Est-ce donc cela que vous voudriez châtier en moi ?

Tullus Hostilius et tous ceux qui l'entouraient regardèrent avec admiration le visage énergique et sans peur d'Horace. Le jeune Romain reprit avec le même calme :

— Mais si mon acte apparaît aux regards du Roi comme un crime, je ne discute pas et j'accepte mon destin, et si ma propre mort peut empêcher ma gloire d'être souillée par cette faute, ah ! je fais plus que d'accepter, je réclame la mort.

— Sire, s'écria alors Sabine fendant la foule et se jetant aux pieds du Roi, ne l'écoutez pas. S'il faut du sang pour venger le sang de Camille, pour apaiser ses mânes, prenez ma triste vie, mais non pas celle d'Horace. Vous voulez punir mon époux ! Que vous le châtiez davantage en me condamnant à mourir à sa place ! Il vit bien plus en moi qu'il ne vit en lui-même, et ma mort...

— Taisez-vous, Sabine, fit à son tour le vieil Horace en posant une main tremblante sur la tête penchée de la jeune femme, tandis que de l'autre il montrait son fils à tous avec orgueil. Supplier quand il s'agit d'un héros tel que lui ? Impossible abaissement. On demande justice d'un acte qui s'est passé dans ma maison ? C'est moi qui suis le juge, moi le père de ce frère et de cette sœur, moi qui dis « il n'y a pas eu crime, mais châtiment ». Mon fils, ma fille, allez-vous vous mettre contre moi avec Valère, contre mon sang ?

» Ah ! Sire, dans le grand honneur que vous faites à ma maison en franchissant son seuil, écouterez-vous ceux qui veulent me priver du seul enfant qui me reste ? Quoi, j'aurais donné tous mes fils à la patrie, et celui qui demeure, celui qui serait le glorieux continuateur de ma race, vous le livreriez au bourreau ! Romains, vous pourrez donc vous résoudre à voir ce brave guerrier, votre sauveur, les fers aux mains, attaché au poteau du supplice, expirant sous les coups ? Mais les Albains eux-mêmes ne pourraient supporter un tel spectacle !... Va, lecteur, poursuit le vieillard avec force, lie ces mains victorieuses qui viennent d'acquérir l'empire au peuple romain, jette un voile de honte sur cette tête. Mais de quel côté, en quel lieu de la ville, oseras-tu faire couler le sang du héros ? Les murailles de Rome retentissent encore de l'écho de son nom. Sera-ce hors des murs, dans le champ rougi du sang des Curiace ? dans la plaine où s'élève leur tombeau ? Où que tu ailles, où que tu cherches, tu trouveras partout le souvenir de la gloire d'Horace dressé comme une barrière devant l'infamie du supplice !

— Mon père, dit alors le roi Tullus en s'approchant du vieillard, vous avez raison, il ne s'agit pas ici de clémence, de justice : la gloire d'Horace le met au-dessus de son crime, et nous, mortels, ne pouvons le juger. Que vos âmes, donc, s'apaisent. Vis, Horace, l'État a besoin de ton bras. Sabine, console-toi en songeant avec fierté que ce cœur intrépide t'appartient. Vous, mon père, égayez votre vieillesse des cris joyeux des enfants de votre fils, et que les restes de Camille aillent s'unir dans le silence du tombeau à ceux de son fiancé. Puisque le Destin a enlevé le même jour ces cœurs aimants à la vie, comment pourrions-nous mieux apaiser, que par une telle union, les mânes de Camille ? J'ai dit.

Le Roi fit un geste, ceux qui l'entouraient s'écartèrent, et précédé des lecteurs il sortit de la maison des Horace aux acclamations du peuple qui applaudissait à la sentence de son souverain. Le vieil Horace et ses enfants accompagnèrent le Roi au-delà de leur seuil.

Le jour finissait, dorant les collines d'un nimbe de triomphe. Dans les cœurs romains, au-dessus de la ville bruyante, planait une grande joie. Tandis que, immobile et glacée dans sa couche de marbre, Camille voyait se réaliser les mystérieuses promesses de l'augure :

Albe et Rome aujourd'hui prennent une autre face.
Tes vœux sont exaucés ; elles goûtent la paix.
Et tu vas être unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais !



Cinna



DANS une des salles du palais d'Octave-César-Auguste, empereur de Rome, Émilie est seule et pensive.

Son visage au fier profil qu'encadrent des boucles brunes ramenées en chignon sur la nuque, porte dans ses traits encore enfantins une expression de tristesse et de résolution.

Parfois la jeune fille s'approche de la porte de cet appartement qui est le sien, comme pour entendre, au-delà du seuil, tous les bruits du palais. Ou bien, elle va se blottir dans l'embrasement d'une fenêtre, et regarde mélancoliquement s'ébattre sur les pelouses les grands lévriers de l'empereur que poursuivent, avec des gestes maladroits et grotesques, les « fous » du monarque, pauvres êtres contrefaits et nains, au bonnet orné de grelots.

Émilie n'a pas un regard pour les objets précieux et les fleurs rares qui l'environnent, dons de l'empereur Auguste qui choie la jeune fille et la comble d'autant de bontés que si elle était son enfant.

Mais chaque bienfait d'Auguste n'éveille dans le cœur d'Émilie qu'un sentiment de colère et de haine. Tous ces présents peuvent-ils payer la vie d'un père ? peuvent-ils enlever de la mémoire d'Émilie le souvenir du noble Toranius, proscrit, assassiné par ordre de l'empereur ?

Pas un jour ne s'est écoulé sans que, devant les yeux de la jeune fille, ne se dresse l'image sanglante qui met chaque fois dans son cœur un redoublement d'amertume et d'horreur pour celui qui ordonna le crime.

Alors les yeux d'Émilie brillent de colère, sa respiration se fait haletante, sa main se crispe sur un invisible poignard : elle souhaiterait avoir la force d'un homme pour venger en même temps, dans le sang de l'empereur, l'assassinat de Toranius et cette tyrannie

qui pèse sur Rome, si éprise de liberté.

Mais bientôt le regard étincelant et cruel s'adoucit ; autour de la bouche d'Émilie flotte un sourire, ses doigts se joignent sur son cœur. Et au lieu de l'image de mort, les traits d'un jeune homme aux yeux bruns et fiers, au ferme et pur visage, apparaissent dans sa mémoire.

Et Émilie soupire longuement, car si elle a fait vœu de venger la mort de son père, elle aime de tout son cœur Cinna, petit-fils de Pompée et confident favori de l'empereur Auguste. Elle l'aime, et, pour l'amour d'elle, elle a décidé Cinna à tuer son bienfaiteur.

Une conspiration s'est ourdie contre la vie de l'empereur. Ses chefs sont Cinna et son ami Maxime, les plus chers conseillers d'Auguste. Mais si le but des deux conspirateurs est le même, la cause qui les a lancés dans le complot est différente : Maxime rêve de rendre à Rome la liberté en y proclamant la république, Cinna ne songe qu'à obéir à Émilie. Et c'est lui qui, taisant à ses amis la vraie raison pour laquelle il conspire, apparaît comme le plus ardent défenseur des libertés de Rome.

Tandis qu'Émilie songe, s'abandonnant tour à tour à ses rêves de meurtre ou de tendresse, sa nourrice Fulvie s'est approchée d'elle.

— Cinna sera ici dans quelques minutes, lui dit-elle à voix basse. Je l'ai vu sortir de la galerie qui précède la salle du conseil. Sans doute venait-il de s'entretenir avec Maxime. Ah ! Émilie, je crains bien que tout ceci ait une funeste issue.

— Le crois-tu vraiment ? fait la jeune fille en levant la tête avec vivacité.

— Oui. Tous les complots ont échoué jusqu'ici contre la vie d'Auguste, soit par des trahisons, soit par des plans mal combinés. Vous vous repentirez peut-être d'avoir ainsi exposé la vie de votre cher Cinna.

Émilie, à ces mots, expression de tant de ses craintes secrètes, est parcourue d'un frisson, mais elle tend sa volonté pour redevenir maîtresse d'elle-même.

— Peut-être, répond-elle avec calme. Mais mon père sera vengé, et cela importe d'abord.

— Mais si Cinna et ses partisans échouent dans leur tentative ?

— Alors je ne survivrai pas à celui que j'aime, je le jure, reprend Émilie plus doucement... Mais qui vient là ?... Ah ! c'est vous, Cinna ! Eh bien ! que se passe-t-il ?

— Tout s'annonce bien, fait Cinna en prenant place sur un siège auprès de la jeune fille. Nos amis sont pleins d'ardeur et jurent de venger tous nos morts et la liberté détruite. J'ai reçu leur serment. Chacun d'eux a à pleurer un parent massacré lors des sanglantes proscriptions des triumvirs, et c'est à qui frappera Auguste le premier. Nous avons fixé enfin l'instant de la mort du tyran. Demain, au

Capitole, il fait un sacrifice. C'est moi qui dois lui tendre l'encens et la coupe des libations. Je lui plongerai mon poignard dans le cœur. Pendant ce temps, Maxime et la moitié des nôtres garderont la porte. Demain, chère Émilie, on nous traitera de parricides ou de héros, la faveur ou la haine du peuple sera avec nous.

— Je tremble, dit Émilie, de sentir l'instant si proche. N'avez-vous pas de trahison à redouter ?

— Non, fait Cinna, nous ne pouvons avoir contre nous que le destin, maître des événements et des hommes ; nos volontés sont toujours aussi fortes...

Un pas interrompt le jeune homme : Évandre, son affranchi, qui appartient comme lui au complot, s'approche avec rapidité. Émilie s'est dressée, toute pâle.

— Qu'y a-t-il ? demande-t-elle avec effroi, poursuivie de la pensée que tout est découvert.

— L'empereur vous demande, Seigneur, fait Évandre à Cinna, et il demande Maxime en même temps que vous.

Cette annonce fait pâlir les jeunes gens.

Auguste appelle auprès de lui les deux chefs du complot ! Quelle preuve certaine qu'il sait, qu'il va punir !

Émilie a saisi la main de Cinna ; elle tremble. Déjà elle imagine l'homme qu'elle aime aux mains du bourreau.

— Sauve-toi, fait-elle avec prière. N'apporte pas ta tête à l'empereur. Que je n'aie pas Cinna à pleurer, en même temps que mon père, sans espoir de les venger !

— Calmez-vous, Émilie, fait le jeune homme d'un air calme pour rendre la tranquillité à ce cœur inquiet. Il n'est pas certain que le complot soit découvert et l'empereur nous demande souvent, Maxime et moi. Prenez courage. Je pars afin de ne pas me rendre suspect par un plus long retard.

— Ah ! Cinna, soupire Émilie toute tremblante. Que j'ai peur de vous avoir perdu !... Mais dites-vous que si en effet l'empereur sait tout, je ne survivrai pas à votre mort. Oui, cher Cinna, je te suivrai, je te le jure.

— De grâce ! murmure Cinna troublé jusqu'au fond du cœur, vivez au contraire...

— Non. Va maintenant. Sois prudent, et songe que je t'aime.



« Sauve-toi » fait-elle avec prière.

Et pendant qu'incertaine, angoissée, la jeune fille regarde disparaître Cinna et son affranchi, ceux-ci gagnent, en se hâtant, l'appartement de l'empereur.

Maxime est déjà auprès d'Auguste, et Cinna lit sur son visage l'inquiétude de son âme. Mais l'empereur ne sait rien du complot, et sa conduite les rassure vite.

Il renvoie en effet ses courtisans et ses gardes et il reste seul avec les deux conjurés.

Le moment serait propice pour le poignarder, là, sur son trône, sans autre défense que sa dignité impériale. Cependant, la pensée sanglante ne vient ni à Cinna, ni à Maxime. Leur courage, qui ne les ferait pas trembler devant une légion, se tait auprès de ce monarque pensif qui leur parle en ami.

— Je vous ai fait mander, leur dit-il, pour me donner un conseil. Dois-je garder l'empire ?

À cette question, les deux confidents s'étonnent. Quoi, cette couronne qui a obligé Octave à tant de crimes, tant de guerres et de proscriptions, lui semble sans attraits !

— Oui, continue l'empereur, le pouvoir me pèse. Je l'ai souhaité, mais je ne savais pas quel fiel reposait au fond de cette coupe. Les destinées de ceux qui m'ont précédé dans l'empire rendent mon âme plus incertaine encore : Sylla, qui fut cruel et barbare, est mort paisiblement entouré d'affection. Mais il avait renoncé au pouvoir suprême ; César, qui, lui, garda le diadème, mourut sous les coups des assassins, en plein Sénat. Et il était bon. Ces exemples si récents tourmentent ma pensée et c'est pourquoi je viens vous demander comme à mes plus chers, mes plus sincères amis : dois-je garder cet empire que j'ai acquis au prix de tant de peines, dois-je permettre à Rome de redevenir une république ?

Cinna, frissonnant, détourne les yeux. Si Auguste n'est plus un tyran, sous quel prétexte le poursuivre avec haine ? Et cependant Émilie, son amour, sont le prix de la mort de l'empereur. Ce n'est pas la liberté de Rome que veut la jeune fille, c'est la vengeance de Toranius, c'est cela seul qui arme Cinna.

Maxime regarde avec surprise son compagnon. Rome reprendrait sans crime sa liberté ! Une immense joie emplit le cœur du jeune chef. Il va parler, encourager Auguste dans son généreux désir d'abandonner le pouvoir, mais Cinna le devance, Cinna supplie l'empereur de conserver sa couronne.

Il parle avec chaleur, il sait trouver les arguments qui flattent l'orgueil d'Auguste. Il lui montre la puissance romaine agrandie et fortifiée depuis sa prise de possession de l'empire.

— Renoncer au pouvoir, dit-il, c'est condamner la mémoire du glorieux César, c'est avouer qu'il fut un tyran et que son assassinat est

justice, c'est avouer que tout le sang que vous avez répandu pour le venger et prendre le pouvoir après lui, fut un crime. Un conquérant n'est pas, par force, un tyran et le pays qu'il asservit peut être heureux sous ses lois. Nul mieux que vous ni plus justement n'occupe un trône. En descendre, ne serait-ce pas proclamer que vous l'avez mal acquis ?

— Non, s'écrie Maxime, l'empereur, je le dis aussi comme vous, Cinna, est le meilleur de nos monarques, le plus digne de conserver un trône et de commander aux Romains. Mais s'il y renonce, ce n'est pas faiblesse, ce n'est pas aveu d'infamie, c'est grandeur d'âme et générosité. Avoir le pouvoir sans limites et, de son plein gré, le rendre au peuple dont on l'a reçu, quelle sublime gloire ! Surtout quand ce peuple est romain, quand depuis cinq cents ans il s'est senti libre, quand chacun de ses enfants a puisé dans le lait de sa nourrice l'amour de la république...

— Rome doit sa naissance à un roi, interrompt vivement Cinna, et la prospérité qu'elle vient d'acquérir sous l'empire est une preuve que la monarchie lui est bonne. Oubliez-vous ce que les premiers consuls de la république romaine lui ont coûté de guerres et quelles terribles et sanglantes luttes a provoqué l'exil des derniers rois, les Tarquins ?

— Ainsi, s'écrie Maxime, cet illustre Pompée dont vous êtes le petit-fils a donc eu grand tort de lutter pour la liberté de Rome ?

— Sire, fait Cinna se tournant vers Auguste sans répondre à Maxime, vous m'avez demandé conseil, je vous dirai ceci. Sylla, en quittant le pouvoir, a ouvert le champ aux rivales ambitions de César et de mon aïeul. Et si César avait laissé l'empire entre vos mains, son assassin n'eût pu soulever contre vous Antoine et Lépide, les luttes civiles n'auraient pas ensanglanté Rome. Savez-vous dans quels maux vous plongerez l'empire en le quittant ? Sous votre pouvoir il commence à renaître. Ne partez pas avant de lui avoir donné un successeur digne de vous.

— Amis, fait Auguste, merci, votre avis m'éclaire. Vous avez parlé tous deux sans feinte et la différence même de vos opinions vous fait plus chers à mon cœur puisqu'elle me montre votre sincérité. Oui, Cinna, je garderai l'empire selon ton conseil. Non pour le plaisir du pouvoir, mais parce qu'en effet je ne sais à quelle anarchie en viendrait Rome. Et pour cette pensée je sacrifie le repos que j'ambitionnais. Mais je veux vous récompenser de votre attachement à ma personne : Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile. Et à vous, Cinna, je donne la main d'Émilie que j'aime comme ma fille. Faites-vous aimer d'elle. Vous y parviendrez, je n'en doute pas. Vos vertus vous rendent digne de ce trésor. Je me réjouis de vous la donner. Allez maintenant, mes fidèles, nul plus que vous n'a la confiance d'Auguste.

Les deux conjurés s'inclinent devant l'empereur et sortent ensemble. Dès qu'ils se voient à l'abri des oreilles indiscrètes, Maxime demande à

Cinna l'explication de son attitude devant l'empereur. Ne cherche-t-il pas comme lui, avant tout, la liberté de Rome ? Pourquoi alors l'avoir refusée quand le tyran offrait de renoncer à son usurpation ?

— Il faut d'abord venger tous nos citoyens morts et exilés, répond Cinna avec quelque embarras, et montrer au peuple ce qu'il en coûte d'oser prétendre à être son tyran. Quoi, on pourrait verser le sang et bouleverser un empire sans être puni ! Croyez-moi, si Rome, après tous les crimes commis par Sylla, ne l'avait pas laissé vivre aussi paisiblement, César aurait moins osé.

Mais Maxime n'accepte pas cette façon de voir chez un homme vraiment épris de la liberté de sa patrie. Elle pouvait ne pas être ensanglantée, pourquoi Cinna tient-il au meurtre d'Auguste ?

Et pressé de questions, Cinna avoue à son ami que c'est pour l'amour d'Émilie, et parce qu'elle lui a ordonné de venger son père, qu'il veut continuer à voir dans Auguste un tyran haïssable.

Maxime reçoit la confidence sans changer de visage, mais son cœur est douloureusement atteint, car lui aussi aime Émilie, et apprendre qu'elle s'est promise à un autre, que cet autre a toute sa tendresse, est un coup qu'il ne peut supporter.

Il quitte Cinna, et, pour réfléchir, il marche à travers les allées du jardin, la tête basse, l'esprit plein de pensées tumultueuses. Il reste longtemps sur une terrasse à regarder les flots verts du fleuve, à écouter leurs grondements qui se marient à toute l'agitation de son être.

C'est dans cet état de tristesse et d'incertitude qu'Euphorbe le rejoint.

Euphorbe est un ancien esclave que Maxime a affranchi et il porte dans son âme, malgré sa liberté nouvelle, tous les défauts que donne l'esclavage. Il est menteur et sans scrupules, lâche, traître, ne voyant dans toute action que l'immédiat profit. Son pouvoir est grand sur l'esprit de Maxime.

Il écoute attentivement le récit que lui fait son maître. Il connaît le secret de son cœur. Il le presse de renoncer au complot où il s'est engagé.

— Car, lui dit-il, vous servez ainsi les desseins de Cinna et non les intérêts de Rome. Qui vous dit que ce Cinna qui masque son ambition d'amour sous le voile du désir de libérer la patrie, n'ira pas, dès qu'il se verra vainqueur, se proclamer empereur à la place d'Auguste et tyranniser Rome plus encore qu'elle ne l'est ? Qui vous dit qu'il ne fonde pas ses projets sur notre perte ?

— Que faire ? dit Maxime ébranlé.

— Dénoncez le complot. Auguste vous tiendra compte de votre repentir. Vous lui demanderez comme prix de votre franchise la main d'Émilie. Et ainsi vous serez vengé d'un homme pervers...

— D'un ami, Euphorbe. Puis-je trahir un ami ?
— Ce n'est pas un ami, Seigneur, c'est un égoïste et un ambitieux.
— Mais dévoiler le complot, c'est livrer tous les cœurs généreux qui y ont pris part.

— Laissez-moi faire, nul ne sera puni que celui qui le mérite.

— Non, non, Euphorbe, une telle trahison ne peut pas habiter mon cœur. C'est impossible. D'ailleurs, Émilie ne me pardonnerait pas d'avoir été l'instrument de la perte de Cinna. Et Auguste aurait beau me donner sa main, c'est son cœur que je désire avoir.

— Vous demandez trop de choses, Seigneur, fait Euphorbe en souriant. Le temps sait adoucir bien des regrets et changer bien des cœurs. Débarrassez-vous de Cinna. Le reste vous sera facile.

— Tais-toi. Le voilà. Va m'attendre chez moi. Je veux imaginer un stratagème, mais qui ne m'engage pas dans une voie aussi noire que celle que tu me proposes... Eh bien ! Cinna, qu'avez-vous ? Vous me semblez pensif.

— Oui, mon ami, fait Cinna en s'approchant. Mon cœur est troublé. J'hésite et ne sais à quoi me résoudre... Tuer Auguste me fait horreur.

— Se peut-il ?

— Oui. Il s'est montré envers nous tout à l'heure d'une telle confiance, sa pensée de renoncer au pouvoir était si haute, si généreuse, qu'un remords, que je n'avais encore jamais ressenti, a pénétré mon âme.

— Trembleriez-vous à la veille de la libération ?

— Oui, je tremble à mesure que s'approche le moment où mon bras doit frapper celui qui, pour moi, n'a eu que des bontés et qui, en ce jour même, vient m'accorder ce que j'ambitionne au monde : la main d'Émilie.

Maxime fronce le sourcil. Les remords de Cinna l'irritent comme une faiblesse.

— Vous répugnez à la mort du tyran, dit-il. Pourquoi donc alors l'avoir empêché de redonner sa liberté à Rome ? Nous aurions pu respirer sans ce crime, c'est vous qui l'avez voulu. Et maintenant, vous frissonnez. Êtes-vous si fort ennemi de la patrie que vous ne la fassiez passer qu'après votre vengeance ou votre amour ?

— Ne m'accablez pas, ami, dit Cinna en soupirant. J'aime Rome, mais je ne hais pas l'empereur. Ma vengeance ? c'est celle d'Émilie. Si son cœur pouvait s'ouvrir à la pitié, à la reconnaissance des bienfaits d'Auguste, et s'il pouvait cesser de vouloir implacablement cette mort, que je serais heureux ! Je frapperai, mon serment m'en fait un devoir, mais...

Maxime a un léger haussement d'épaules. L'impatience crispe ses lèvres.

— À tout à l'heure, dit-il, raffermissez votre esprit. Nous reparlerons

de ces choses avant demain.

Cinna, tout à ses pensées, ne s'aperçoit ni du départ de Maxime, ni de la venue d'Émilie qui s'approche avec Fulvie, et il sursaute quand la jeune fille lui prend la main d'un air animé et heureux.

— Ah ! Cinna, dit-elle, je viens de chez l'impératrice Livie, et je me suis rendu compte qu'Auguste ne soupçonne rien du complot. Je craignais une trahison d'un des conspirateurs, mais le silence a été bien gardé... Vous ne dites rien ? N'êtes-vous pas content de voir approcher le moment de la justice ?

— Est-ce la justice ? soupire Cinna.

— Que dites-vous ?

— Je vais vous fâcher, Émilie, et cependant je ne peux me taire. Vous savez à quel point je vous aime, mais la bonté d'Auguste...

— Ah ! je comprends ton silence ! fait la jeune fille frémissante, tu as adopté la cause de l'empereur et tu t'imagines que parce qu'il t'a accordé ma main — je l'ai su par Livie — tu m'obtiendras sans avoir la peine de servir ma vengeance. Comme tu te trompes ! Auguste peut bouleverser la terre, proscrire, supplicier, mais il ne peut rien sur le cœur d'Émilie. Enfin, puisque tu es du parti du tyran, je n'ai plus rien à te dire que ceci : c'est moi seule qui vengerai mon père. J'en trouverai la force, et quand tu me verras expirer, tout mon sang te crierait : « Lâche, c'est toi qui as voulu ma mort ! »

— Arrêtez, Émilie, s'écrie Cinna le cœur déchiré à cette pensée affreuse, je vois que, pour vous, je dois être assassin et poignarder celui dont j'admire et j'aime la générosité. L'empereur est un tyran moins absolu, moins implacable que vous, car il est sans pouvoir sur une âme et sur une conscience. Vous le voulez, je tuerai. Mais cette arme teinte d'un sang pour lequel je voudrais donner le mien mille fois, je la tournerai contre moi, après le crime, et j'immolerai Cinna aux mânes de l'empereur !

Et le jeune homme, tremblant et blême, s'enfuit sans jeter un regard sur Émilie.

— Fulvie, Fulvie, s'écrie la jeune fille éperdue, suis-le... détourne-le de son projet horrible...

— Dois-je lui dire que vous faites grâce à Auguste ? demande Fulvie avec instance.

— Ah ! je ne sais... je ne sais... Mais qu'il ne se tue pas.

Fulvie part en courant à la recherche de Cinna, elle le rejoint, lui conseille de revenir auprès d'Émilie et l'assure qu'il la trouvera mieux disposée à l'entendre en faveur d'Auguste. Cinna respire. Il lui semble que cette atmosphère obscure et étouffante où il marchait depuis le commencement du complot s'est éclaircie, comme si un coin de ciel bleu apparaissait soudain entre des nuages de tempête. Et il s'apprête à revenir près de la jeune fille avec Fulvie quand Polyclète, un des

affranchis favoris d'Auguste, s'approche de lui et l'invite à se rendre sur-le-champ auprès de l'empereur.

Cinna a une légère hésitation, mais il obéit et suit Polyclète tandis que Fulvie s'en retourne auprès d'Émilie pour lui apprendre ce nouvel entretien avec l'empereur. Dans les couloirs et les galeries, les courtisans parlent avec animation. Des bruits étranges circulent ; il est question d'arrestations et de mort, et Auguste, dit-on, s'est enfermé chez lui, chagrin et troublé.

Une heure auparavant en effet, Euphorbe, l'affranchi de Maxime, s'est présenté devant l'empereur et lui a dévoilé le complot ourdi contre sa vie, ajoutant que le repentir de Maxime avait été tel qu'il s'était précipité dans le Tibre. Mais, a ajouté l'affranchi, Cinna, lui, est demeuré ancré dans sa résolution criminelle et surexcite l'esprit de tous les autres conjurés.

Auguste, à cette nouvelle, est demeuré interdit. Sa confiance, son amitié, ses bienfaits, tout cela avait été vain envers les cœurs perfides de ceux que, dans son aveuglement, il appelait ses amis.

Il congédie Euphorbe et tous ceux qui l'entourent pour demeurer seul avec ses pensées.

Comme il se sent solitaire et misérable, cet empereur puissant ! Quoi, les sourires, les mots d'affection et de respect, les actes en apparence dévoués, rien n'est vrai ! Un roi ne peut donc pas avoir d'amis, et dans chaque homme qui l'approchera, doit-il désormais se dire : « là est un assassin » ?

— Ciel ! fait-il en pressant son front dans ses mains, à qui me fier ? Oh ! c'est le poids de cette couronne qui fait qu'il n'est pour moi pas un ami. Mais que dis-je ? N'ai-je pas moi-même agi envers d'autres comme on agit envers moi ? Tant de sang, tant de larmes, mon tuteur égorgé, des villes saccagées, des proscriptions en masse ! voilà le chemin de ma vie, celui qui m'a mené jusqu'au trône ! Et je me plains !... Mais quoi ! suis-je l'avocat de Cinna et mon juge sans pitié ? Je m'accuse pour excuser l'ingrat Cinna, cet assassin que je vais punir... La mort pour lui, l'exil pour ses complices, leurs biens confisqués... Encore ! Toujours des supplices ! Octave, pourquoi vis-tu, si tant de gens sont intéressés à ta perte ? Sans cesse je sers de but aux poignards de tous les jeunes nobles de Rome. Ma vie n'a plus de prix s'il faut frapper tant de citoyens pour ne pas périr !

À ce moment Livie, l'impératrice, se présente devant Auguste. Elle sait par Euphorbe le récit du complot et elle accourt près de son époux afin de lui apporter le secours de sa tendresse dans cette heure d'amertume et de solitude.

— Seigneur, lui dit-elle, voulez-vous recevoir le conseil d'une femme ? Imitiez les médecins qui, lorsque les remèdes ordinaires ne réussissent pas, en essayent d'absolument contraires. Vous n'êtes

arrivé à rien par la sévérité. Voyons l'avantage que vous pourriez tirer de la clémence. Pardonnez à Cinna, pardonnez à tous les conspirateurs et peut-être que tant de grandeur d'âme subjuguera ceux que n'arrête pas la crainte des châtimens ; peut-être que ce pardon servira votre renommée.

— Non, Livie, je veux faire plus, je veux m'incliner devant la volonté de Rome. Dix attentats déjà ont menacé ma vie. Je veux renoncer au trône. Je suis comme Sylla, lassé de puissance et d'honneur, je vivrai en simple citoyen... Ou plutôt, je ne défendrai plus ma vie. J'abandonne mon sang à qui voudra le répandre...

— N'écoutez pas, Seigneur, fait Livie suppliante, ces funestes conseils de votre fatigue. Les Dieux vous ont donné le trône que méritent vos vertus. Une seule manquait à votre cœur, à votre règne : la clémence. Usez-en, Sire. Vous vous êtes fait craindre, vous vous ferez aimer.

Et laissant Auguste à ses réflexions, l'impératrice se retire.

Pendant ce temps, à l'autre extrémité du palais, dans l'appartement d'Émilie, Fulvie fait à sa maîtresse le récit de ce qu'elle a entendu raconter dans les couloirs. Et elle redit l'arrestation d'Euphorbe et d'Évandre, la mort de Maxime dans le Tibre, quand, sur le seuil de la pièce, venu à pas si légers qu'on ne l'a pas entendu arriver, paraît ce même Maxime.

Émilie et sa nourrice reculent d'étonnement.

— Ne soyez pas surprise, fait Maxime à la jeune fille. C'est pour me sauver qu'Euphorbe a inventé cette fable de ma mort...

— Et Cinna ? interrompt Émilie avec angoisse.

— Cinna ? Il est arrêté et je viens en hâte vous apprendre qu'Auguste sait que vous êtes l'instigatrice du complot. Vous allez être emprisonnée.

Maxime s'attendait à voir trembler Émilie, mais la fière jeune fille ne pâlit même pas.

— Fuyons ! reprend Maxime. Un vaisseau nous attend tout près. Conservons votre vie, la mienne, afin de pouvoir un jour revenir venger Cinna.

— Cinna est de ceux qu'il faut suivre, dit Émilie avec fermeté. Vouloir vivre quand il meurt ? Quelle lâcheté infâme !

— Quoi ! dit Maxime, vous vous avouez vaincue si facilement ! Vous renoncez à votre vengeance sacrée ? Je suis l'ami de Cinna, un autre lui-même. Écoutez mes conseils comme vous écoutiez les siens et accordez-moi un peu de cette amitié que vous aviez pour lui. Je saurai vous chérir...

— Cessez ce discours, Maxime, dit Émilie les sourcils froncés. Vous me connaissez mal, pour me parler de fuite quand Cinna est en péril, et il flotte autour de vous, je le sens, comme un voile de trahison, qui

devient plus précis à mesure que je vous regarde. Fuyez seul. Pour moi je vais rejoindre Cinna et livrer ma vie à Auguste.

Et repoussant avec force la main que Maxime tend vers elle, Émilie sort en courant.

Le chef romain la regarde disparaître avec désespoir. Il a échoué dans ce mensonge suprême. Ainsi, il a trahi en vain son ami et sa cause. Par sa faute, le sang va couler, et son nom restera terni comme celui d'un traître doublement traître, à son souverain, à ses amis. La colère s'empare de son cœur ; Euphorbe l'a perdu par ses fourbes conseils ; il le tuera.

Et le voilà qui court vers l'appartement d'Auguste. Il veut tout dire à l'empereur et s'offrir comme première victime à sa vengeance. Mais on ne le laisse pas pénétrer jusqu'au souverain. Celui-ci s'entretient avec Cinna et nul n'a le droit d'approcher de la salle où ils se trouvent.

Auguste est assis sur son trône, le front ceint de lauriers, drapé dans sa toge de pourpre. Il a montré un siège à Cinna qui s'est assis avec timidité.

— J'exige avant tout, dit l'empereur, que tu m'écoutes sans m'interrompre, que tu me laisses achever ce que j'ai à te dire, sans te récrier. Tu parleras ensuite. Cinna, je t'ai trouvé dans le camp de mes adversaires ; tu étais mon ennemi, non pas seulement par ton propre choix, mais par ta naissance même. Et pourtant, je t'ai comblé de faveurs. Ton patrimoine t'a été rendu ; je t'ai fait si riche que ceux qui me furent toujours fidèles te portent envie. Tu me dois de la reconnaissance, et tu as résolu de m'assassiner.

— Moi, Seigneur, moi ! s'écrie Cinna tout tremblant.

— Nous étions convenus que tu ne m'interromprais pas, reprend l'empereur. Oui, je le répète, tu veux m'assassiner demain au Capitole, pendant le sacrifice. C'est toi qui, au lieu de me présenter l'encens, m'enfonceras ton poignard dans le cœur. La moitié de tes complices doit garder la porte, les autres te prêteront main-forte au besoin. Dois-je dire des noms ? Procule, Glabrien, Virginian, Lénas, Albin, Maxime, mon confident avec toi, et avec toi le chef de cette bande d'assassins. Pour le reste, il ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Ah ! tu te tais maintenant, tu es atterré et muet de confusion. Mais quel peut être ton but en me tuant, moi ton protecteur, moi sans qui tu serais si peu de chose ? Tu as envie de remplacer l'empereur ? Soit. Mais penses-tu avoir bon marché de Paulus, de Fabius Maximus, des familles Cocia et Servilia, de tant d'illustres familles romaines qui jalouseront ton avènement ? Ton succès est impossible. Même en ne considérant que ton seul intérêt, dans ton crime, je ne trouve rien qui t'assure une gloire quelconque après m'avoir tué. Parle, parle, il est temps.

— Seigneur, fait Cinna courbant la tête et balbutiant, je n'ai rien à dire. Vous savez tout. Le motif de ma conduite ? Venger la mort de

Pompée et de ses deux fils. J'ai trouvé que le meurtre de César ne payait pas ce sang, et...

Livie paraît à ce moment sur le seuil ; Émilie est derrière elle. Toutes deux sont violemment émuës.

— Seigneur, fait Livie en désignant la jeune fille, voici celle qui fomenta le complot.

— Quoi ! s'écrie Auguste avec douleur. Toi, Émilie, que j'ai regardée comme ma fille et pour qui j'ai montré tant de tendresse ! Ô Dieux, est-ce donc dans ma propre maison que vous prenez mes assassins ! Mais pourquoi ?

— N'avez-vous pas tué mon père ? dit la jeune fille d'une voix ferme, et ne vous traitait-il pas comme son fils ? J'ai voulu le venger. Sachant la tendresse que Cinna ressentait pour moi, j'ai promis que ma main lui appartiendrait le jour de votre mort...

— Non, non, s'écrie Cinna qui veut de toutes ses forces innocenter Émilie, Seigneur, ne la croyez pas. C'est moi au contraire qui, pour gagner son amour, ai fait miroiter à ses yeux la pensée de la vengeance...

— Tais-toi, reprend Émilie ardemment – car elle aussi veut épargner à ce qu'elle aime l'horreur du supplice. – Je suis le seul auteur du complot, et tu n'es qu'un de mes complices.

— Ah ! dit Cinna, vous me déshonorez, en m'abaissant ainsi à ce rôle honteux.

— Eh bien ! fait Émilie en prenant la main du jeune homme et regardant l'empereur avec fierté, tu as raison, tout est commun à ceux qui s'aiment, peine et joie, honte ou gloire. Chacun de nous, Seigneur, librement, a voulu votre mort. Ne nous séparez pas dans les supplices, puisque vous vouliez nous unir.

Auguste demeure silencieux, le cœur en proie à mille sentiments divers. Livie le regarde de toute son âme et ses yeux lui répètent sans cesse son conseil de pardon. Cinna et Émilie, la main dans la main, attendent avec courage la venue des bourreaux.

Un pas retentit : Maxime a franchi la haie des gardes. À sa vue, l'empereur a une exclamation de joie.

— Approche ! lui dit-il. Les Dieux ne sont donc pas à tout jamais contre moi puisqu'ils t'ont sauvé des eaux rapides, ô toi, seul ami fidèle qui par ton repentir m'as conservé la vie.

— Seigneur, fait Maxime en se jetant à genoux, je ne mérite pas ces paroles. De tous vos ennemis, je suis le plus perfide. Ce n'est pas le repentir qui m'a fait trahir mes amis, c'est ma jalouse fureur. Je n'ai pas voulu que Cinna fût heureux avec Émilie. J'ai feint de me noyer pour échapper à vos gardes. J'ai menti, toujours menti. Mais Émilie a lu dans mon cœur et son mépris, en détruisant tous mes projets, m'a donné l'horreur de moi-même. Ma propre main va me châtier à vos

yeux. Je ne vous demande qu'une grâce : la mort d'Euphorbe. Le misérable, par ses fourberies, m'a empoisonné l'esprit et le cœur.

— Dieux ! dit Auguste levant les yeux avec douleur, n'est-il plus personne autour de moi dont vous vouliez faire mes ennemis ?

Et l'empereur soupire. Il appuie sur sa main son front lourd de pensées.

Mais une ombre sereine, appelée de tous les vœux de Livie, semble relever doucement le front d'Auguste. Ses regards tout à l'heure chargés de colère et de chagrin s'emplissent d'une calme clarté et sa main s'étend d'un geste de paix vers les coupables.

— Je suis maître de moi comme de l'univers, dit-il. Cinna, je t'ai donné la vie quand tu étais mon ennemi, naguère, je te la donne encore alors que tu es devenu mon assassin. À partir d'aujourd'hui, que l'amitié s'établisse entre nous ; attachons-nous à prouver que nous sommes sincères, moi dans ma générosité, toi dans ta reconnaissance. Je te donne le consulat et la main d'Émilie. Maxime, reprends ta place auprès de moi. Je fais grâce à Euphorbe. Et que tous les conjurés sachent qu'Auguste a tout appris mais veut tout oublier.

Émilie, Cinna, Maxime, se jettent aux genoux de l'empereur. Ils pleurent sur leurs pensées criminelles ; éperdus de reconnaissance et d'admiration, ils jurent d'être toute leur vie des sujets fidèles et aimants. Toute idée de vengeance et de haine a disparu de leur cœur.

Une grande paix plane sur Rome, et, autour du front de l'empereur, plein de sereine majesté, Livie, inspirée par les Dieux, voit flotter, en nimbe de gloire, les promesses d'amour de tout un peuple et l'admiration des siècles pour celui qui sut pardonner.



Polyeucte



'ÉTAIT en l'année 250. Decius régnait dans Rome, et les légions victorieuses campaient jusqu'à la mer Noire. Des gouverneurs romains faisaient respecter dans toutes les colonies les lois de l'empire et sévissaient avec rigueur contre les moindres tentatives de trouble.

Félix, issu d'une ancienne et noble famille romaine, avait été nommé au gouvernement de l'Arménie. C'était un homme assez habile et qui avait su, par souplesse plutôt que par talent, se faire bien voir des grands de l'empire. Ne pas déplaire aux puissants était sa constante préoccupation, ainsi que le soin de sa fortune. Une seule chose, toutefois, balançait cette pensée intéressée dans son cœur, c'était sa tendresse pour sa fille, Pauline. Mais il faut ajouter que cette tendresse n'aurait pas été assez forte pour le faire renoncer à un profit sérieux.

Et il venait de prouver cette inégalité de ses sentiments un peu avant son départ pour l'Arménie.

En effet, le visage et les vertus adorables de Pauline avaient inspiré un profond amour à un chevalier romain, un des plus braves officiers de Decius. Ce chevalier se nommait Sévère. Il avait l'estime générale pour la bravoure et la générosité de son caractère, et toutes les jeunes filles romaines rêvaient de ce beau guerrier. Pauline avait fait comme ses compagnes, et bientôt le respectueux attachement qu'elle sentait pour elle dans l'âme de Sévère lui avait mis au cœur, en retour, une vive tendresse.

Mais Sévère avait peu de fortune. Aussi quand il hasarda sa demande auprès du père de Pauline, reçut-il un refus très sec. Félix ne voulait pas pour gendre de cet officier d'un certain renom sans doute, mais sans guère d'autre bien que son courage. Et pour décourager tout à fait Sévère dans ses espérances, il demanda et obtint le

gouvernement d'Arménie. Il se flattait de trouver dans cette riche colonie un parti brillant pour sa fille.

Et en effet, à peine arrivée à Mélitène, la belle Pauline se vit recherchée par Polyeucte, un des chefs de la noblesse arménienne et dont la fortune était considérable. Celui-ci demanda la jeune fille en mariage. Félix vit surtout dans cette union la possibilité d'asseoir plus solidement sa propre situation en Arménie, et il accorda sa fille à Polyeucte. Entre temps, la nouvelle de la mort de Sévère était parvenue jusqu'à Mélitène, et Pauline, secrètement, avait gémi sur cette fin de ses premiers rêves. Puis, comme le devoir parlait toujours dans son cœur plus haut que la passion, elle s'était efforcée de ne plus penser qu'à l'époux que venait de lui choisir son père, de ne plus chérir que lui.

Or, Polyeucte était un homme de si haute vertu et d'un cœur si aimable que ce fut chose facile pour Pauline que d'avoir envers lui les sentiments qu'il méritait ; et, en ce jour de janvier où sous le ciel si doux de l'Arménie, sur ses pentes verdies d'oliviers, éclosaient les corolles neigeuses des narcisses, dans une des galeries du palais du gouverneur, Pauline, appuyée au bras de son époux, cherchait à retenir celui-ci auprès d'elle.

— Ne sortez pas, lui disait-elle, non, pas aujourd'hui. J'ai fait un rêve si horrible que j'en suis restée toute troublée. Je vous ai vu mort. Quelle douleur ! Ne sortez pas.

Polyeucte plaisanta la jeune femme sur sa croyance aux songes, « divagations sans fondement de l'esprit », selon lui ; mais Pauline ne souriait pas et restait craintive, tout entière aux sombres images qui avaient hanté sa nuit.

À ce moment, un seigneur arménien, ami de Polyeucte, apparut dans la galerie. Il fronça le sourcil en voyant avec quelle ardeur Pauline suppliait Polyeucte de renoncer à sortir et combien Polyeucte paraissait faiblement se défendre contre cette douce tyrannie. Profitant d'un instant où Pauline s'était éloignée pour donner quelque ordre, il en fit la remarque à son ami.

Néarque était un homme austère qui n'avait d'autre amour que sa croyance en Dieu. Il appartenait à cette religion nouvelle dont les adeptes étaient si fort persécutés. Il avait reçu le baptême des chrétiens, et son premier soin avait été de vouloir convertir ses meilleurs amis. Et comme la grandeur d'âme de Polyeucte le disposait plus qu'aucun autre à vibrer aux principes d'amour et de simplicité de la foi chrétienne, les discours de Néarque l'avaient conduit sans difficulté jusqu'au seuil du baptême.

Or, le baptême de Polyeucte devait avoir lieu ce matin même.

C'est pourquoi Néarque, impatient de voir que son ami, ébranlé par les prières de Pauline, allait remettre au lendemain cette consécration

de sa foi, lui reprocha vivement sa faiblesse.

— Prenez garde, lui dit-il, que le démon ne vous inspire en cette heure, car ce qu'on remet au lendemain n'arrive parfois jamais. Et votre cœur est bien tiède pour son Dieu, s'il se laisse arrêter par les larmes d'une femme. Croyez-moi, partons vite et ne tolérez pas que Pauline vous retienne.

— Dieu défend-il donc tout amour ? demanda Polyeucte.

— Non. Mais c'est lui qui d'abord doit régner dans les âmes, fit Néarque avec chaleur. Que vous êtes donc loin de cette ardeur nécessaire à un chrétien en ces temps où l'on nous persécute ! J'appelle votre baptême de tous mes vœux, car il vous mettra au cœur cette flamme sublime qui fait les martyrs et les saints.

Polyeucte, encouragé ainsi par les paroles pressantes de son ami, sortit avec lui malgré les prières de Pauline.

— Je reviendrai dans une heure, dit-il à sa femme. Une heure ! cela vaut-il la peine que vous pleuriez ?

— Hélas ! dit Pauline à sa suivante Stratonice qui, quoique Arménienne et à son service depuis peu de temps, lui était très attachée, Polyeucte résiste à mes larmes. Il court à sa mort, sa mort que les Dieux ont dévoilée à mes yeux, cette nuit.

— Quel fut donc votre songe ? demanda Stratonice qui espérait voir sa maîtresse oublier sa peine en la racontant.

— J'ai vu dans mon sommeil l'homme que j'ai aimé jadis, ce Sévère qui mourut en sauvant la vie de l'empereur Decius, et dont on ne retrouva même pas le corps. Il était vivant et monté sur un char de triomphe. Il m'a reproché mon union avec Polyeucte. Et tandis que sa colère retentissait dans mon cœur, le bouleversant, une troupe de chrétiens s'est saisie de Polyeucte et l'a jeté aux pieds de son rival. J'ai appelé mon père à son secours, mais, horreur ! mon père lui-même a levé son poignard pour en percer mon époux. Ah ! Stratonice, j'ai peur des chrétiens. Mon père les a persécutés depuis qu'il est ici : j'ai peur qu'ils ne se vengent.

Stratonice essaya de rassurer Pauline en lui montrant que les chrétiens n'étaient pas redoutables et se bornaient à souffrir et mourir avec joie, sans jamais s'attaquer même à leurs persécuteurs.

Mais la jeune femme demeurait triste et tourmentée et la venue de son père, qui arrivait à pas rapides, le regard plein d'angoisse, augmenta encore son trouble.

— Qu'y a-t-il, mon père ? s'écria-t-elle.

— Ah ! ma fille, dit Félix se laissant tomber sur un siège, ton songe me fait peur en ce que la nouvelle que j'apprends à l'instant prouve une partie de sa réalité. Sévère est vivant, et il vient ici.

— Que dites-vous ? s'écria Pauline joignant ses mains sur son cœur palpitant.

— Albin, mon affranchi, vient de le voir. Il se dirige vers Mélitène entouré de courtisans et d'officiers, car le pauvre officier de naguère est devenu le favori de l'empereur. Il avait sauvé la vie de celui-ci dans ce combat où il passa pour mort, et depuis, il n'est richesse et faveur que Decius ne lui prodigue.

— Mais comment lui-même a-t-il échappé dans la bataille ?

— Il était blessé grièvement et les Perses l'ont fait prisonnier. Leur roi l'a fait soigner et guérir, puis a offert à Decius de le rendre contre cent captifs. L'échange a été accepté et Sévère a été reçu à Rome en triomphateur. Puis un second combat qui pouvait être fatal pour Rome a eu lieu. Il en a fait une victoire et décidé de la paix. Si bien que l'empereur lui a donné comme récompense mission d'inspecter l'Arménie. Il vient faire dans Mélitène un sacrifice aux dieux pour célébrer la victoire. Mais je crains que ce ne soit là un prétexte. Sans doute il ne sait pas ton union et veut t'épouser. Ah ! continua Félix en hochant la tête, quelle punition pour moi de n'avoir pas su comprendre jusqu'où pouvait aller la fortune d'un tel homme... Mais, ma fille, c'est sur toi que je compte pour adoucir la colère qu'il ne manquera pas de ressentir contre moi quand il saura que tu es perdue pour lui. Tu avais de l'empire sur son cœur...

— Oui, fit Pauline tristement.

— Je vais le recevoir jusqu'au-devant des murs, pour lui faire honneur. Achève de me le rendre favorable par le souvenir de votre amitié.

— Mon père ! s'écria Pauline en tressaillant, quoi, vous voulez me remettre en sa présence ? Mais n'est-ce pas un danger, lorsque je suis la femme d'un autre ?

— Non, j'ai confiance en toi, ma fille, tu sauras trouver les paroles qui l'apaiseront.

Une heure plus tard, au son des trompettes, Sévère faisait son entrée dans Mélitène. Félix et lui s'étaient salués avec une courtoise cérémonie, mais le jeune général ne savait pas encore que celle qu'il était venu rechercher jusque dans la lointaine Arménie s'y était mariée. Aussi est-ce le cœur plein d'espérance et d'ivresse qu'il entra dans la galerie d'honneur du palais de Félix.

Fabian, un de ses officiers qui était allé de sa part demander une entrevue à Pauline, l'arrêta alors :

— Seigneur, lui dit-il, vous allez voir Pauline et cependant il vaudrait peut-être mieux pour vous ne point la voir.

Sévère le regarda avec surprise et anxiété.

— Elle est mariée, continua Fabian à voix basse, et elle a voulu vous en voir prévenu avant que de la voir. L'étonnement... la douleur... Elle a craint...

— Je ne suis pas à craindre, fit Sévère d'une voix altérée. J'ai pour

elle un respect et un attachement que rien ne détruira. Aucun mot de colère ne sortira de ma bouche... Et quel est son mari ? ajouta le jeune homme en essayant son front baigné d'une sueur glacée.

— Polyeucte, un des premiers seigneurs d'Arménie, l'a épousée voici quinze jours.

— Heureux Polyeucte ! fit Sévère qui se soutenait avec peine, et que mon sort est affreux ! Cette fortune m'aurait pu venir quinze jours plus tôt... et alors... Regrets superflus. Je vais voir Pauline, et puis je m'en irai mourir. Oh ! j'appelle le danger des champs de bataille...

Sévère s'interrompt avec un gémissement : au bout de la galerie, Pauline apparaissait, suivie de Stratonice. Les rayons du soleil doraient les boucles de ses cheveux et sa tunique blanche donnait à sa démarche et à toute sa personne quelque chose de céleste.

Elle s'approcha de Sévère, tremblante mais résolue. Et tout de suite, avec la sincérité coutumière de son âme, elle dit à Sévère et le souvenir profond qu'elle gardait de lui et le nouvel attachement que son devoir d'épouse et les mérites de Polyeucte avaient mis en son âme. Elle évoqua leur tendre et douloureux passé que son devoir de fille obéissante aux volontés d'un père avait fait si court. Et, faisant appel aux sentiments de respect et de soumission que Sévère avait témoignés au moment de leur séparation à Rome, elle le supplia de lui épargner le tourment de le voir et de l'entretenir.

Les larmes coulaient de ses yeux malgré tous ses efforts et son cœur battait à se rompre.

Sévère la contemplait avec amour et douleur. Il ne pouvait se résoudre à s'éloigner. Il ne ressentait pas de colère mais seulement une tristesse infinie. La vertu de Pauline, son attachement à ses devoirs remplissaient son cœur d'admiration, le ravissaient et le désespéraient à la fois.

— Adieu, fit-il enfin. Je m'en voudrais d'augmenter votre peine, peine qui m'est douce cependant puisqu'elle me montre que votre tendresse pour moi est toujours vivante et que vous n'en rougissez pas, m'en sachant digne. Tout nous sépare encore. Mais je vous quitte sans haine, car je vous vois pleurer. Puissent les jours combler de bonheur – de tout celui qui m'est interdit – Polyeucte et Pauline !

— Ah ! Sévère, fit la jeune femme en sanglotant, la vie est longue encore devant vous. Vous y pouvez être heureux.

Sévère secoua la tête en silence. Il évoquait, comme un baume à sa pensée, les périls divers du combat. Sa seule compagne désormais jusqu'à la mort, ce serait la gloire. Il s'inclina profondément, puis, sans regarder derrière lui, le cœur brisé, l'esprit délirant de douleur, il s'éloigna en hâte du palais.

Pauline se laissa aller dans les bras de Stratonice. Malgré les sentiments tumultueux qui avaient rempli son âme durant cette

entrevue, à aucun moment ne s'était effacée pour elle l'image sanglante de son rêve, et toujours Polyeucte assassiné s'était présenté devant elle. Aussi jeta-t-elle un cri de joie en voyant entrer son mari, suivi de Néarque, et qui souriait. Elle se serra contre son cœur.

— Il ne faut plus pleurer, lui dit tendrement Polyeucte. Voyez-vous, je suis vivant.

— La journée n'est pas finie encore, soupira Pauline, et la pensée qu'une partie de mon songe est réalisée, et que Sévère est vivant...

— Je le sais, interrompit Polyeucte, mais il est d'âme trop noble pour que nous puissions rien craindre de lui. J'accourais ici pour lui rendre mes devoirs. Il vous a rendu visite, m'a-t-on dit.

— Il ne reviendra plus, fit Pauline avec gravité, je ne le veux pas. Non que vous puissiez en avoir de la jalousie – ce sentiment ne serait digne d'aucun de nous trois – mais sa vue me peine...

La venue d'un serviteur l'interrompt. Félix mandait son gendre au temple où allait avoir lieu le grand sacrifice offert aux dieux, en remerciement des victoires de Decius.

Polyeucte invita Pauline à l'accompagner, mais elle ne voulait pas se montrer aux yeux de Sévère, sans nécessité, et elle préféra demeurer au palais.

Polyeucte s'éloigna en entraînant Néarque, bien que celui-ci eût essayé de résister.

— Vous allez donc au temple ? s'écria Néarque quand ils furent à l'abri des oreilles indiscretes. Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien, pour aller honorer des idoles ?

— Je ne vais pas les honorer, fit doucement Polyeucte, je vais les renverser de leurs autels.

Néarque, muet de surprise, le contempla avec une sorte de terreur.

— Oui, reprit Polyeucte, j'ai fait ce vœu dans le moment sacré de mon baptême et je bénis Dieu qui me donne si tôt l'occasion de proclamer sa gloire et ma foi.

— Mais, fit Néarque en frissonnant, vous trouverez la mort, les supplices...

— Je le sais, mais au ciel déjà m'est préparée la palme du martyre.

— Vivez saintement sans chercher à mourir, s'écria Néarque en saisissant les mains de son ami, vivez pour protéger les chrétiens dans Méliène.

— Leur plus grand secours sera mon exemple, fit Polyeucte avec sérénité. Mais vous qui saviez trouver tant d'éloquente ardeur pour me convertir, d'où vient, Néarque, que la pensée de servir Dieu avec plus d'éclat vous laisse aussi hésitant ?

Néarque baissa la tête.

— Allons, mon cher Néarque, s'écria Polyeucte avec enthousiasme, allons briser les faux dieux, allons montrer à ce peuple l'abîme de son

erreur.

Ces mots semblèrent rayonner pour Néarque en traits de feu. Son visage s'éclaira, ses yeux se remplirent d'une surhumaine extase. Il saisit le bras de son compagnon, et, saintement joyeux, l'entraînant à son tour :

— Allons ! dit-il...

Quand les deux amis parvinrent au temple, tout le peuple de Mélitène y était assemblé. La noblesse romaine et arménienne occupait les premiers rangs. Sévère, pâle du chagrin de son cœur, se tenait à côté du gouverneur, au pied de la statue de Jupiter. Le grand prêtre était à l'autel, à genoux, les bras étendus vers l'Orient.

La cérémonie commença. La solennité du sacrifice avait redoublé la pompe du culte habituel, et chacun montrait, par son respect et son silence, l'importance de cette fête.

Aussi, lorsque Polyeucte et Néarque se mirent à rire hautement des rites consacrés, des mystères, des dieux, y eut-il chez tous les assistants un moment de stupeur inouïe et telle, que ni Félix, ni ses gardes n'eurent la pensée de s'emparer des blasphémateurs.

Ils redoublèrent leurs sarcasmes et Polyeucte, dressé de toute sa taille, cria à la foule d'une voix éclatante :

— Malheureux insensés, pouvez-vous adorer ces débris de pierre et de bois, ces dieux monstrueux que vous enfermez dans un Olympe borné et à qui vous prêtez tous les défauts et les laideurs de vos âmes ? Il n'est qu'un Dieu sur la terre et dans le ciel : celui que les chrétiens adorent, le Dieu de Polyeucte et de Néarque ! C'est à lui qu'appartient l'univers ! C'est lui qui créa les choses et les cœurs. Il en est le principe éternel, il en est la souveraine fin, et la nature entière ne respire que par lui ! Adorez-le ! Il est votre maître et votre père ! Aucune main, aucune colère ne peuvent l'atteindre, tandis que vos faux dieux vont briser sur le sol leurs foudres impuissants !

En prononçant ces derniers mots, Polyeucte bondit vers la statue de Jupiter et d'une poussée robuste, il l'envoya rouler à terre, tandis que Néarque piétinait les vases de vin et d'encens.

Une clameur épouvantée retentit ; le peuple se ruait sur les portes du temple, s'attendant à voir s'entrouvrir le ciel et crouler les murs. Félix, cloué au sol, de colère et de stupeur, ne prononçait pas un mot, et les deux chrétiens auraient pu cent fois s'échapper. Mais ils n'y songeaient pas : appuyés l'un à l'autre, ils glorifiaient l'Éternel et, d'avance, souriaient au martyre. Enfin, Félix put arracher de sa gorge quelques mots entrecoupés, les soldats entourèrent Polyeucte et son ami qui tendaient leurs mains aux chaînes, avec, au fond des yeux, une immense allégresse. Et le peuple, hurlant toujours, semblait autour des prisonniers les flots désordonnés d'une mer orageuse.

Stratonice avait fui l'une des premières, à demi morte de frayeur.

Elle courut jusqu'au palais du gouverneur, et, quand elle apparut devant Pauline, les yeux hagards et la poitrine haletante, la jeune femme eut un cri de désespoir.

— C'est fini ! dit-elle.

À voix hachée, Stratonice lui contait la scène, les blasphèmes, les colères, la statue du divin Jupiter brisée sur le sol et Polyeucte chargé de liens et souriant.

— Dieux ! fit Pauline, les chrétiens de mon songe ! Et tous, tous, et Sévère et mon père s'unissant contre lui ! Fatale erreur de l'esprit de Polyeucte qui se laisse abuser par les chimères grossières de cette secte, qui peut-être va payer de sa mort sa trop confiante amitié ! Voilà donc où, ce matin, le conduisait Néarque ! Au baptême ! Mais mon père, que dit-il ?

— Le voici !

Félix s'avavançait en effet, tremblant encore d'indignation ; ses mains, dans un mouvement machinal, froissaient sa toge. Pauline se jeta à ses pieds.

— Mon père, cria-t-elle, pitié ! Ne permettez pas qu'il meure !

— Sous ses yeux, j'ai fait exécuter Néarque, répondit Félix d'une voix sombre. J'espère que le supplice de cet ami le rendra à la raison. Je le souhaite.

— Ah ! mon père, fit Pauline en sanglotant, vous savez combien les chrétiens sont fidèles à leur erreur. Jamais un reniement devant les tourments les plus affreux. Vous connaissez l'âme de Polyeucte : elle est incapable d'une lâcheté. S'il est venu au temple, s'il a blasphémé, brisé les dieux, ce n'est pas pour changer de croyance en une seconde. Mon père, je vous demande sa grâce. Intercédez pour lui auprès de Decius !...

— Tais-toi, ma fille, tu ne sais ce que tu me demandes. Decius hait les chrétiens. Ses ordres à leur sujet sont impitoyables. Ce sont des rebelles impies qu'il faut détruire. Et je me nuirais, et je me rendrais suspect aux yeux de l'empereur, si je prenais sur moi de pardonner un semblable crime. Tout ce que j'ai pu faire, je l'ai fait : Néarque a été supplicié. Quel exemple ! Albin, comment est mort l'impie ?

— Avec courage, Seigneur. Jusqu'au dernier moment, il a glorifié son Dieu et blasphémé les nôtres.

— Et Polyeucte ?

À ce nom, Pauline, qui sanglotait, embrassa de nouveau les genoux de son père.

— Polyeucte ? fit le soldat. Hélas ! on a dû l'arracher de l'échafaud et l'empêcher de se précipiter sous le glaive. Sa force tenait du miracle.

— Mon père, dit Pauline d'une voix brisée, vous ne pourrez lui faire sitôt reconnaître son erreur. Dans cette âme exaltée par ces terribles

moments, quelle parole de raison pourrait jeter sa semence ? Je vous en conjure, au nom de ma soumission parfaite envers vous, par tout ce que j'ai souffert pour vous obéir et sacrifier à mon devoir de fille l'attachement que j'avais pour Sévère, laissez-moi l'époux que vous m'avez donné ! Je l'ai payé si cher !

— Que veux-tu que je fasse ? C'est sur lui, c'est sur son cœur opiniâtre qu'il te faut essayer tes supplications et tes larmes. On va l'amener ici, car le peuple est dans un tel tumulte que j'ai craint de lui voir forcer la prison. Moi-même, je vais essayer d'agir sur Polyeucte par la crainte ; toi, Pauline, trouve dans son amour le levier de sa raison. Va !

Et pendant que Pauline s'éloignait, soutenue par Stratonice, Félix, sombre, les yeux au sol, écoutait les pensées contradictoires qui se partageaient son esprit : sa pitié, sa tendresse pour sa fille, sa colère d'avoir été ainsi bafoué aux regards de tous, sa crainte que Sévère, comme envoyé de Rome, ne fit sur son compte un rapport défavorable, un reste d'attachement pour son gendre venaient tour à tour le pousser vers l'indulgence ou la rigueur. Et parfois se faisait jour dans l'orage de cette âme une pensée que Félix cherchait en vain à étouffer : Polyeucte mort, Sévère ne pourrait-il pas épouser Pauline ? Que d'appuis alors, que de faveurs pour le gouverneur de l'Arménie !...

— Tais-toi, pensée lâche et vile, horrible ambition ! se disait Félix en frappant sa poitrine de son poing. Je suis juge. Les dieux et mon devoir envers l'empereur me veulent impartial. Je veux essayer de réduire cet impie par l'effroi de la mort. Et s'il résiste !...

Félix ne se formula pas à lui-même sa pensée sanglante. On amenait le prisonnier.

Pendant une heure il essaya sur Polyeucte l'effet de la crainte et de la pensée du supplice. Vainement. Il n'eut pour réponse qu'un sourire de dédain ou des paroles d'ironie. Polyeucte regarda sans frayeur les instruments de mort teints encore du sang de Néarque, et à l'expression de ses yeux on pouvait comprendre que la mort lui faisait envie, non horreur.

Mais lorsque Félix céda la place à Pauline, quand le prisonnier vit paraître sa femme éplorée et suppliante, alors dans son cœur il adressa à Dieu une ardente prière, s'encourageant à mépriser les joies du monde pour n'atteindre que celles du ciel, à se garder contre les charmes passagers des créatures pour donner son cœur à la seule éternelle perfection.

Et l'esprit prophétique élargissant sa pensée, il voyait le monde chrétien florissant, délivré de ses ennemis et rayonnant à jamais du sang de tous ses martyrs.

Cependant Pauline s'était approchée de son époux. Elle cherchait à

remettre en lui l'amour de la vie ; elle lui parlait de l'ancienneté de sa race, de ses grandes actions, de l'affection du peuple arménien, de tout ce qui auparavant avait pu mettre dans le regard de Polyeucte une lueur de fierté.

— Votre vie, lui disait-elle, ne vous appartient pas à vous seul. Vous la devez à l'empereur, au bien public.

— C'est vrai, fit Polyeucte, mais je la dois bien plus encore au Dieu qui me la donne.

— Eh bien ! s'écria Pauline, adorez-le ce Dieu, si cela vous plaît, mais faites-le tout bas ou attendez pour crier tout haut votre foi que Sévère ait quitté Mélitène.

— Quoi, feindre, quand on a le bonheur d'être chrétien ! Non, non, je dois proclamer cette ivresse et crier à tous : « Adorez le vrai Dieu ! »

— Cruel ! fit Pauline en laissant couler ses larmes, est-ce là tout l'amour que m'ont promis tes serments ? À cette heure où la mort s'approche pour te prendre à ta femme, est-ce là tout ton adieu ? Pas une larme, pas un soupir ? T'ai-je donc tant donné lieu de regretter notre hymen ?

Polyeucte ne put retenir un gémissement. Des pleurs jaillirent de ses yeux ; ses bras se tendirent vers Pauline ; mais, par un suprême effort de volonté, il se contint et répondit doucement :

— Oui, je pleure, mais c'est de ne pouvoir toucher votre cœur des beautés de la foi. Mon Dieu, faites que mon supplice, mon exemple, l'amènent à vous, à son tour. Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

— Quoi, fit Pauline avec indignation, non content de me quitter, tu voudrais me séduire ?

— Je veux vous conduire au ciel.

— Ingrat ! Tu ne m'as jamais aimée.

Polyeucte pâlit ; il allait répondre quand un pas retentit dans la galerie : c'était Sévère à qui le prisonnier avait fait demander une entrevue quelques instants auparavant.

Il s'avança. Pauline l'aperçut et se méprenant sur sa visite, elle lui dit avec colère :

— Vous venez insulter un malheureux ?

— Non, se hâta de dire Polyeucte, j'ai prié Sévère de venir me voir. Je voulais, Pauline, vous confier à lui. Seigneur, ajouta-t-il en se tournant vers le chevalier romain, mon union a fait taire l'amour que vous aviez l'un pour l'autre. Que ma mort vous unisse. Vivez heureux ensemble et mourez chrétiens comme moi, c'est là tout mon souhait. Gardes, menez-moi à la mort, je n'ai plus rien à dire !

Et Polyeucte, précédant ses gardes, se dirigea vers la prison que Félix lui avait assignée dans son palais pour le soustraire à tout mouvement du peuple en sa faveur.

— Sévère, fit Pauline au chevalier qui ne cachait pas son étonnement de l'action de Polyeucte, ni sa joie, je veux que vous sachiez le fond de ma pensée. Mon époux va mourir. Soyez généreux, sauvez-le. Employez pour lui toute la faveur que l'empereur vous accorde. L'effort que je vous demande est grand, mais digne de vous. Il n'est pas possible que dans votre âme si noble ait pu germer cette pensée de profiter de sa mort. S'il en était ainsi, je préférerais le plus affreux supplice à l'infamie d'unir mon sort au sort de celui, qui, pouvant sauver Polyeucte, ne l'aurait pas fait.

Et Pauline s'éloigna sans tourner la tête.

Sévère, demeuré seul, réfléchit longuement. Il sourit avec amertume : son destin était-il donc tel que chaque fois qu'il croyait tenir le bonheur entre ses mains, celui-ci le fuyait ? Ainsi, il devait à présent obtenir la vie de son rival et lui redonner Pauline ? Pas un instant la pensée d'une défaveur possible auprès de Decius dans le fait pour lui de défendre un chrétien ne s'arrêta dans son esprit. Sévère avait la fierté de sa valeur. Decius savait ce que valait le secours de son bras. D'ailleurs, il n'aurait pas de honte à sauver un chrétien. La multitude des dieux romains emplissait sa pensée de doute. Tous ces empereurs divinisés malgré leurs crimes et leurs abus de pouvoir mettaient en lui plus que de la méfiance. Il voyait, comme tous les esprits avertis de Rome, dans ces croyances publiques, un moyen politique employé par le pouvoir pour peser sur le peuple et le contenir. Les chrétiens avec leur dieu unique satisfaisaient davantage sa raison, et la pureté de leurs vies, la douceur de leurs mœurs pendant la paix, leur courage pendant la guerre l'émouvaient singulièrement.

Décidé à défendre Polyeucte de tout son pouvoir, il se rendit auprès de Félix.

Celui-ci fut fort étonné en entendant Sévère lui demander la vie de son rival. La noblesse d'âme du chevalier romain ne pouvait être comprise par cette pensée dominée par l'intérêt et le calcul.

Félix vit, dans cette démarche de Sévère, dans les prières et les menaces que celui-ci employa tour à tour pour le toucher, une suprême adresse et une feinte. Il crut que Sévère, après avoir obtenu la grâce de Polyeucte, irait s'en servir contre lui auprès de l'empereur et lui montrer que bien à tort il donnait sa confiance à des hommes faciles à intimider. Il prêta à ce vaillant homme de guerre les détours et les ruses du vieux courtisan, et il se fit sourd à toute représentation.

Cependant, resté seul avec sa pensée, et avant de faire donner le coup mortel à son gendre, une dernière lueur de pitié vint naître en lui. Il résolut d'essayer encore son propre pouvoir sur le cœur de Polyeucte et la puissance de sa ruse et, pour la dernière fois, il fit amener devant lui le prisonnier.

— Aimes-tu donc si peu la vie, malheureux, lui dit-il, que tu la donnes au bourreau avec cette facilité, ou bien la loi des chrétiens vous ordonne-t-elle d'abandonner les vôtres ? Étrange loi. Je voudrais la connaître.

En entendant ces mots, Polyeucte regarda Félix avec surprise. Jusqu'alors celui-ci n'avait eu pour lui que des menaces. Et maintenant, il lui parlait avec douceur, sans sarcasmes pour sa foi.

— Je ne sais, lui répondit-il, si vraiment vous êtes curieux de connaître la foi chrétienne, mais je serais heureux de penser que ma mort vous fera peut-être réfléchir sur ce que vous appelez une secte impie.

— Ta vie me serait plus utile que ta mort pour m'instruire dans ta foi et me servir de guide, fit vivement Félix, et ainsi je ne répandrais plus le sang chrétien.

— Voulez-vous donc vraiment vous approcher du baptême ? demanda Polyeucte avec un reste de défiance.

— Seule, la présence de Sévère m'en empêche. Si tu avais voulu feindre jusqu'à son départ...

— Un chrétien ne craint et ne dissimule rien.

— Et cependant ton Dieu ne te considérera-t-il pas comme coupable lorsque, en te recevant, il pourra te dire : « Pourquoi avoir renoncé à gagner l'âme de Félix ? »

— La grâce est un don du ciel, dit Polyeucte avec fermeté, et non de la raison. J'obtiendrai plus sûrement votre conversion là-haut, par mes prières, que dans tous mes discours humains.

En trouvant devant sa ruse cette résistance sans faiblesse, Félix ne sut feindre plus longtemps ; il reprit le ton de la menace sans d'ailleurs ébranler Polyeucte davantage.

Ce fut à ce moment que Pauline qui courait, pleine d'angoisse, à travers le palais, s'approcha en hâte, en entendant les voix de son père et de son époux.

— N'obtiendrai-je aucune pitié de vos cœurs ? fit-elle en tordant ses mains.

— Vivez avec Sévère, répondit doucement Polyeucte, ou partagez ma foi. Si vous n'êtes pas chrétienne, je ne vous connais plus... Et maintenant, Félix, c'est assez lutter, accordez-moi la mort.

— Mon père, s'écria douloureusement Pauline en se traînant à genoux aux pieds de Félix, s'il est insensé, vous êtes raisonnable, et vous êtes mon père ! Vous ne pouvez vouloir la mort de votre fille, car je mourrai avec lui et les dieux trouveront injuste un châtement qui entraînerait une mort innocente. Oh ! mon père, quand on sépare deux cœurs unis par un aussi fort lien, on les brise. Ayez pitié, mon père, mon père !...

À cet appel déchirant, le cœur de Félix fut touché. Et serrant contre

lui sa fille prosternée, il se tourna vers Polyeucte :

— Malheureux, lui dit-il avec émotion, es-tu sourd à toutes les voix et peux-tu voir couler tant de larmes sans en être meurtri ? Veux-tu que je te demande à genoux, unissant pour te prier mon amitié à son amour, de renoncer à ta folle erreur ?

— Ruses de l'enfer, s'écria Polyeucte levant les yeux au ciel dans une ardente prière, vous essayez, par tous les moyens, de briser mon cœur, de l'amener à renoncer à son bien idéal. Assez ! la terre ne peut rien m'offrir. Tout y est sans joie et sans durée. Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers. Tous les autres, tous ceux que vous honorez chaque jour – idoles infâmes que vous osez nommer « dieux » – ceux-là doivent disparaître dans le néant. J'ai profané leur temple, j'ai brisé leurs autels, et si je le pouvais, je le ferais encore, même devant l'empereur !

Félix poussa un cri de fureur.

— Adore les dieux ! fit-il menaçant et terrible, adore-les ou meurs !

Polyeucte croisa ses mains sur sa poitrine :

— Je suis chrétien ! dit-il.

— Soldats, cria Félix, menez-le à la mort.



« Je suis chrétien » dit-il.

Pauline poussa une clameur de désespoir. Vainement elle s'accrocha à Polyeucte. Les soldats l'écartèrent et entraînèrent le prisonnier.

— Chère Pauline, dit celui-ci avec une sereine tendresse, adieu. Souvenez-vous de moi. Soyez chrétienne.

Et il marcha fermement entre les soldats. Pauline les suivit, égarée de douleur.

Félix, son ordre donné, eut une expression de soulagement. Depuis plusieurs heures tant de sentiments divers s'étaient partagé son âme que celle-ci se trouvait dans une insupportable incertitude.

— Ah ! se dit-il, cette résolution m'a été dure, mais elle était nécessaire, et pour la vengeance des dieux offensés et pour mon propre intérêt. J'ai fait mon devoir envers l'empereur et l'État. Nul ne peut en juger autrement et me nuire près de Decius. Que ce fut pénible ! Sans ses derniers blasphèmes, je n'aurais pas trouvé le courage de vaincre mon amitié pour Polyeucte. Mais qu'est devenue Pauline ? Elle l'a suivi. Dieux ! elle a eu ce triste spectacle !

Pauline apparaissait en ce moment. Ses vêtements, ses mains portaient de larges taches rouges. Félix détourna la tête avec horreur.

— Père cruel, dit la jeune femme, voici mon cœur. Perce-le des mêmes coups qui frapperont Polyeucte. Car je suis chrétienne, comme mon époux !

Félix eut un gémissement. Ses yeux s'agrandirent d'un étrange effroi.

— Je suis chrétienne, reprit Pauline d'un ton vibrant. Le sang du martyr m'a baptisée. Les divines lumières qui brûlaient l'âme de mon cher Polyeucte sont là, devant moi, illuminant ciel et terre. Je crois ! Pour conserver ton titre et ta faveur auprès de Decius, condamne-moi ! Que je rejoigne ceux qui prient là-haut. Viens, mène-moi au temple, que j'y brise tout ce qui reste de tes dieux détestables. Voici Sévère. Entends-moi répéter devant lui que je suis chrétienne !

Félix avait porté ses mains à son front avec égarement. Il sentait dans son âme descendre comme un grand vol d'oiseaux blancs. Quelque chose d'inconnu et d'ineffable frappait à ce cœur si lourd des appétits de la terre.

Sévère s'était approché de lui, transporté d'indignation.

— Quoi, s'écria-t-il, Polyeucte est mort, malgré mes prières et mes ordres ! Vous m'avez donc cru sans puissance à Rome ou capable de fourberie ? Je voulais le sauver. Et tout ce que j'ai obtenu pour lui, c'est un plus prompt supplice. Mais je vengerai cette mort et votre mépris de mes conseils. Je retourne à Rome, et si, homme ambitieux, un orage éclate sur vous, dites-vous bien que Sévère en est l'auteur !

Le chevalier pensait voir Félix terrassé à cette nouvelle et implorant sa pitié. Mais il se trompait.

Ses paroles avaient comme glissé sur l'âme du vieillard sans y pénétrer, sans y apporter les ravages qu'on aurait attendu de cet esprit

intéressé.

Une expression de douce sérénité se répandait peu à peu sur les traits de Félix. Et, regardant Sévère bien en face avec une calme et douce franchise :

— Vous n'aurez pas de peine, lui dit-il, à m'enlever rang et honneurs. Je dépose à vos pieds ce que j'en ai. Je ne suis plus le gouverneur d'Arménie, l'implacable ennemi des chrétiens. Le martyr dont mes mains ont couronné la gloire a prié pour moi le Dieu éternel. Son sang qui baptisa ma fille coule dans mon cœur comme une rosée brûlante et douce à la fois. Une ardeur mystérieuse m'enlève aux biens de la terre. Donne-moi ta main, Pauline. Allons retrouver les martyrs. Apportez des liens, soldats, je suis chrétien, je demande la mort.

— Ah ! mon père, s'écria Pauline en serrant le vieillard entre ses bras. Vous croyez ? Mon bonheur est parfait : nous serons tous réunis dans l'éternité.

— Mais vivez, vivez d'abord, fit Sévère avec chaleur. Comment condamnerais-je des chrétiens au supplice quand je ne vois pas sans émoi leur vie toute de vertu, leur courage et leur espoir sans lassitude ? Reprenez votre pouvoir, Félix. Servez votre Dieu, servez l'empereur. Je veux m'employer près de lui désormais à éteindre dans sa grande âme cette injuste haine dont il poursuit les chrétiens. Et peut-être viendrai-je moi aussi plus tard m'approcher des mystérieuses lueurs dont s'illuminent vos âmes, de cette aurore qui donnera le jour à toute la terre. Peut-être...

— Oui, vous serez des nôtres, dit Félix. Cette âme si noble se donnera à Dieu. Viens, ma fille, allons ensevelir nos martyrs et, proclamant notre foi, gagner des âmes pour le ciel !



Le menteur



LE bruit des carrosses et les mille cris de la rue parviennent amortis sous les beaux ombrages du jardin des Tuileries. Aussi la promenade est-elle fréquentée, en cette année 1642, par les gens de bon ton, amateurs d'agréments paisibles. Gentilshommes et grandes dames y viennent respirer un peu et goûter l'oubli des fêtes mondaines.

Les provinciaux ne sont pas les derniers à jouir du beau jardin et de sa foule élégante. C'est là qu'ils apprennent le dernier cri de la mode, dans les vêtements et le langage, et rentrés dans leur petite ville natale, ils pourront décrier à leur tour ce qui « doit se faire », rien qu'en disant d'un air détaché :

— Quand je me promenais aux Tuileries...

Dorante arrive de Poitiers où il étudiait auprès des docteurs de cette université. Il est depuis la veille à Paris et bien qu'en lui-même il se sente tout ébloui de tant de riches ajustements et de belles manières, rien dans sa façon de faire ou de se tenir ne sent son provincial.

C'est un jeune gentilhomme de haute mine qui porte avec grâce son long pourpoint de soie amarante. Les dentelles de ses manches et de sa chemise sont précieuses ; les rubans et les aiguillettes de son pourpoint et de ses chausses sont du bon faiseur. Enfin, son chapeau à plumes auréole un charmant visage qu'encadrent de longues boucles brunes.

Dorante regarde mais il est regardé, et grandes dames et bourgeois glissent à la dérobée un coup d'œil à ce jeune et élégant cavalier. Cliton, le valet de Dorante, qui accompagne son maître dans sa promenade, est satisfait de sa mise et de son air.

— Qui croirait jamais, lui dit-il, que vous venez de province ? Il n'y

a rien en vous qui sente l'écolier.

— Je le crains cependant, fait Dorante avec un peu de dépit. Quoi que je fasse, je ne semble pas aussi à mon aise que ces jeunes gens que tu vois là-bas. Regarde de quelle manière élégante ils portent l'épée, et comme ils font sonner leurs talons sur les dalles !

— Et regardez vous-même quels yeux ont eus pour vous ces charmantes dames dont la litière nous dépasse en ce moment.

— Tu n'as pas honte de ton maître, Cliton ?

— Non vraiment, Monsieur.

— Et tu crois que je réussirai à Paris ?

— Dans quelle partie voulez-vous donc réussir ?

— Je veux être connu pour ma galanterie, comme tout homme d'honneur et de bonne noblesse. Je veux être parmi les jeunes gens les plus aimables de Paris. À Poitiers, j'étais en grande réputation auprès des dames. On louait mon esprit et ma politesse. Mais Paris n'est pas Poitiers et comme tu es fin et que tu n'es jamais sorti de la capitale, tu peux me conseiller.

— Eh bien ! pour premier conseil, Monsieur, fait Cliton, je vous engage à être fort libéral. Votre bourse est bien garnie. Vous êtes fils unique et votre père ne voit que par vous. Faites des cadeaux, rien ne plaît tant aux femmes. Mais surtout sachez les faire : la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne... Que regardez-vous ?

— Ces dames qui passaient tout à l'heure dans leur litière et qui s'en viennent à pied de notre côté. Qu'elles sont jolies toutes les deux ! Quelle grâce ! Quelle dignité ! Ce ne sont pas là des femmes du commun ! Que j'aimerais pouvoir les aborder, savoir leur nom !...

— Pour ce dernier point, Monsieur, cela est facile et je puis vous renseigner tout de suite. Je m'en vais demander leurs noms à leur cocher. Rien de plus bavard qu'un cocher. Il est vrai que du haut de son siège il peut embrasser un plus grand horizon que nous. J'y cours.

— Oui, va vite, Cliton, fait Dorante en regardant avec admiration les deux jeunes femmes dont la vue l'a frappé.

L'une est grande et brune avec de beaux yeux gris, l'autre est plus petite et blonde et ses yeux noirs étincellent. Elles se tiennent par le bras avec amitié ; une suivante les accompagne. La brune se nomme Clarice et la blonde Lucrèce. Elles sont amies et leurs pères sont de « noblesse de robe », magistrats tous les deux.

Pendant que Cliton s'approche du cocher pour l'interroger, Dorante profite de ce que la jolie jeune fille brune a fait un faux pas en passant devant lui pour lui offrir galamment la main et engager la conversation.

Clarice remercie Dorante de sa politesse, et bien que son amie et sa suivante l'engagent à continuer leur promenade sans s'arrêter, l'air du jeune cavalier et ses discours l'amuse et la retiennent.

Bientôt Dorante, qui se fait toujours plus galant et empressé, dit à Clarice qu'il l'aime et qu'il souhaite n'être pas regardé par elle avec trop de mépris.

Devant une si brusque déclaration et une passion si soudaine, Clarice se met à rire et s'étonne.

— Quoi, dit-elle, si tôt m'aimer ? C'est bien prompt, et je vous assure que mon cœur ne saurait battre aussi vite. Vous me demandez de ne pas vous mépriser ? Mais je ne puis mépriser des sentiments que j'ignorais il n'y a pas deux minutes.

Dorante répond avec chaleur que son amour date de beaucoup plus longtemps que cela.

— Il y a plus d'un an, assure-t-il avec aplomb, que je vous cherche dans tout votre quartier. Aux bals, aux promenades, je vais partout dans l'espoir de vous rencontrer. Toutes les sérénades qu'on vous a données cet hiver, sous votre fenêtre, venaient de moi, et c'est aujourd'hui seulement que j'ai pu trouver l'occasion de vous aborder et de vous parler comme je le fais.

Dorante a débité ce petit discours avec un air de vérité si imperturbable que Clarice en est dupe et commence à éprouver un certain trouble à se savoir aimée quand elle ne s'en doutait pas. Son amie Lucrèce, elle, en ressent de l'ennui. Elle trouvait à part elle ce jeune gentilhomme charmant et aurait souhaité que tous ses compliments vinssent s'adresser à elle. Quant à Cliton qui est revenu de son ambassade auprès du cocher, il regarde son maître avec ébahissement.

— Oui, continue Dorante, après les quatre années que je viens de passer en Allemagne, à guerroyer – avec grand honneur, j'ose le dire, car je fus de toutes les victoires – je vous ai vue et...

— Monsieur, interrompt tout bas Cliton en tirant son maître par sa manche, que racontez-vous là ? Vous n'avez jamais été en Allemagne et vous êtes arrivé de Poitiers depuis hier seulement...



Monsieur que racontez-vous là?

— Tais-toi, fait à voix basse aussi Dorante qui pense que des exploits et des victoires, même imaginaires, sont très propres à éveiller l'intérêt et la sympathie des femmes.

— Mais je ne croyais pas...

— Depuis que je vous ai rencontrée, donc, poursuit le jeune homme en s'adressant à Clarice avec chaleur, la gloire ne m'a plus souri. J'ai renoncé à tous les biens qu'elle donne pour suivre vos pas.

Cliton ouvre de grands yeux en entendant les propos que son maître tient avec une telle assurance, et il l'interrompt peut-être encore malgré sa défense lorsque la suivante de Clarice s'approche de la jeune fille et lui dit à voix basse :

— J'aperçois Alcippe, votre fiancé, et s'il vous voit parler avec ce jeune homme, il en sera jaloux sans nul doute.

Clarice tourne la tête dans la direction indiquée par Isabelle et distingue en effet au bout de l'allée la silhouette d'Alcippe. Celui-ci désire l'épouser ; il l'a demandée à son père qui a consenti à ce mariage. On n'attend plus pour signer l'accord de l'union que la venue du père d'Alcippe, qui tergiverse depuis deux ans à faire le voyage de Tours à Paris. Sans devoir se considérer comme absolument engagée envers Alcippe, Clarice ne peut agir cependant en toute liberté vis-à-vis de lui.

— Viens, dit-elle à Lucrèce en lui prenant le bras et en lui indiquant par un clin d'œil la cause de son désir de promenade, marchons un peu.

— Quoi ! fait Dorante d'un ton de tendre reproche, vous me fuyez, vous m'enlevez si vite le bonheur de vous voir ?

— Oui, il le faut. Nous nous reverrons une autre fois.

— Mais me permettez-vous au moins de vous aimer ?

Clarice se met à sourire sans répondre et s'éloigne avec Lucrèce et sa suivante.

— Eh bien, Cliton, demande vivement Dorante, comment se nomment-elles, que t'a dit le cocher ?

— Il m'a dit que la plus belle des deux dames était sa maîtresse, qu'elle s'appelait Lucrèce et qu'elle habitait place Royale. Son amie y loge également. M^{me} Lucrèce est fille unique d'un magistrat ; elle a perdu un frère aux guerres d'Italie...

— Ainsi, elle s'appelle Lucrèce ?

— Tout beau, Monsieur. C'est la plus belle qui s'appelle Lucrèce, et, ne vous en déplaît, la plus belle ce n'est pas celle à qui vous avez parlé, c'est l'autre...

— Pas du tout, Cliton, tu ne t'y connais pas en beauté. Celle à qui j'ai parlé c'est Lucrèce. L'autre n'a pas su dire deux mots...

— Et à cause de cela, elle est la plus belle, Monsieur, s'écrie Cliton. Une femme qui se tait, quand il y en a tant qui sont bavardes et

parlent à tort et à travers, quelle merveille ! Sûrement la plus belle, c'est la plus silencieuse.

L'arrivée d'Alcippe qui s'entretient plein d'animation avec un de ses amis nommé Philiste, interrompt Dorante et Cliton. Alcippe est un ami de Dorante, et Philiste aussi. Ce dernier a passé un an à Poitiers, y faisant également ses études. Mais les deux promeneurs n'aperçoivent pas tout de suite Dorante, absorbés qu'ils sont par leur conversation.

Alcippe bout de jalousie. Il vient d'apprendre que la veille au soir, Clarice, qu'il considère comme sa fiancée, a accepté un souper et une promenade sur l'eau. Mais ni lui ni Philiste ne connaissent celui qui a, dit-on, régalié ainsi Clarice.

En entendant les deux jeunes gens parler sérénade et souper sur le fleuve et en voyant leur ignorance de celui qui fut le donneur de cette fête, il vient tout à coup à l'idée de Dorante de s'en déclarer l'auteur.

Dorante se dit que jeter de la poudre aux yeux d'autrui est un moyen sûr de se faire apprécier davantage. Et c'est pourquoi il n'a pas hésité à mentir tout à l'heure à la jeune fille qu'il courtisait, en lui racontant qu'il avait guerroyé en Allemagne. Il s'approche donc des deux causeurs, et, sans savoir que la fête de la veille a été donnée à Clarice, sans savoir qu'il irrite sans cause réelle la jalousie d'Alcippe, il se met à raconter avec force détails la sérénade et le souper magnifiques qu'il a soi-disant offerts la veille à une dame.

Cliton cherche en vain à l'interrompre, surtout quand il l'entend assurer qu'il est à Paris depuis un mois, mais « incognito » et ne sortant que la nuit pour aller retrouver celle qu'il aime.

Alcippe est complètement dupe des racontars de Dorante et entraîne vite son ami car il ne peut plus se dominer. Il a hâte d'aller demander à Clarice pourquoi elle a accordé à Dorante cette promenade qui est un affront à sa réputation.

Philiste tâche de calmer son ami, car les détails inventés par Dorante qui s'est plu à laisser vagabonder son imagination à outrance, ne correspondent pas du tout avec ceux qu'on lui a donnés primitivement. Mais Alcippe est si jaloux qu'il ne veut rien écouter. Il s'éloigne donc avec Philiste, rapidement.

Cliton reproche à son maître les mensonges qu'il vient de faire.

— C'est ainsi qu'on se fait respecter, assure Dorante. Tu m'en veux d'avoir parlé de l'Allemagne à la belle Lucrèce, mais si je lui avais raconté que je venais de Poitiers et que je sortais de l'école, elle aurait haussé les épaules avec dédain. Quant à ces deux-ci avec leur sérénade, j'ai voulu leur clouer dans le bec leurs propres exagérations. Ils se racontaient cette fête sur l'eau avec une stupéfaction réciproque telle que je n'ai pas pu résister au plaisir de leur en remontrer. J'aime beaucoup à faire taire les conteurs de nouvelles par des récits plus extraordinaires que ceux qu'ils m'apportent... Mais viens maintenant,

Cliton, rendons-nous à la place Royale afin d'y voir s'il se peut la belle Lucrèce.

Clarice, à qui Dorante donne le nom de Lucrèce, s'entêtant à la trouver plus belle que son amie, a reçu pendant ce temps, à son retour des Tuileries, la visite de Géronte.

Géronte est le père de Dorante. C'est un homme sage et bon qui a une grande tendresse pour son fils. Il désire vivement le voir marié avant qu'il ne s'engage dans le métier des armes comme c'est son intention. Le vieillard a jeté les yeux sur Clarice car il est l'ami de son père. Il a connu la jeune fille tout enfant et juge qu'elle serait une bonne épouse pour Dorante.

Clarice n'a jamais vu le jeune homme qu'on lui propose et elle est loin de s'imaginer que le galant chevalier rencontré aux Tuileries est ce même Dorante qu'il lui est facile d'épouser. Aussi quand Géronte lui parle de son fils comme d'un mari possible, elle le remercie sans beaucoup d'enthousiasme.

— Avant tout, dit Géronte, il vous faut voir Dorante. Il était à l'école en province mais vous jugerez comme moi, j'en suis sûr, que bien peu de jeunes gens, même à la cour, peuvent lui être comparés. Je passerai tout à l'heure avec lui sur la place. Tenez votre fenêtre ouverte. Ce beau jour de printemps vous y invite d'ailleurs. Je m'arrêterai juste sous la croisée pour vous donner tout le temps de l'examiner, et vous me ferez connaître votre décision. Sachez seulement que la pensée de ce mariage agréée à votre père.

Après le départ de Géronte, Clarice s'assied à sa fenêtre pour réfléchir. Elle ne veut pas s'engager si vite avec Dorante, car la pensée d'Alcippe la retient et aussi, il faut bien le dire, le souvenir de cet inconnu qui, aux Tuileries, lui a fait part de son amour.

Sa suivante Isabelle, la voyant soucieuse, lui suggère de s'assurer des véritables sentiments du jeune homme en lui donnant un rendez-vous sous le nom de Lucrèce.

— S'il y vient, dit-elle, cela vous prouvera que toute cette belle flamme de son cœur est une fable et qu'il est prêt à en conter à toute autre autant qu'à vous.

Après avoir fort hésité à suivre ce conseil, Clarice l'accepte, elle écrit à Lucrèce pour l'avertir de ce qu'elle veut faire et lui demander son aide. Elle la prie notamment de faire passer un billet au jeune homme des Tuileries, au cas où il viendrait à se promener sur la place Royale comme c'est à penser, et de lui donner rendez-vous le soir sous son balcon.

Tandis qu'Isabelle court chez Lucrèce pour la mettre au courant du rôle que son amie attend d'elle, Alcippe tout furieux vient demander à sa fiancée les raisons qui l'ont poussée à accepter la collation et le concert de Dorante, la veille au soir.

Clarice ne comprend rien à la colère ni aux explications d'Alcippe, qui est persuadé que le conte que lui a fait Dorante est vrai. Et la jeune fille a beau lui assurer que jamais elle n'a vu celui dont il parle, Alcippe s'en va furieux en roulant dans sa tête le projet de se battre avec Dorante.

Il s'est à peine éloigné que Géronte s'approche avec son fils et Cliton.

Le vieillard est heureux et fier. Il ne doute pas que Clarice, en apercevant le jeune homme, ne s'en éprenne aussitôt. Appuyé au bras de Dorante, il fait le tour de la place et revient s'arrêter, ainsi qu'il l'a dit, sous la fenêtre de Clarice. Or la maison de Lucrèce est voisine de celle-ci et la fenêtre de la chambre de la jeune fille donne également sur la place, comme celle de Clarice.

Géronte lève furtivement les yeux vers cette dernière fenêtre avant de s'arrêter, mais Clarice n'y est pas encore accoudée.

— N'allons-nous pas plus loin, mon père ? demande Dorante.

— Non, je suis un peu las. Quelle place splendide ! Que ces bâtiments sont donc bien ordonnés ! On ne peut rien voir de comparable au Palais-Cardinal !

— Cela est vrai et Paris me stupéfie.

— J'en suis ravi, mon cher fils, fait Géronte en souriant doucement, et je souhaiterais qu'il te plût tellement que tu pusses oublier ton goût pour les armes. D'ailleurs, je ne te laisserai pas partir te battre que tu ne sois marié et que tu ne m'aies donné un petit-fils.

Dorante ressent une crispation au cœur. Il éprouve un sincère attrait pour la jeune fille qu'il a rencontrée aux Tuileries et qu'il croit être Lucrèce, et la pensée d'un mariage avec une autre lui fait horreur.

— J'ai justement trouvé la femme qu'il te faut, reprend Géronte avec entrain. Elle se nomme Clarice ; elle est belle, vertueuse et douce ; son père est mon ami et ne manque pas de biens. Ce mariage ferait ton bonheur et le mien.

— Je suis vraiment jeune, mon père, pour m'enchaîner, objecte Dorante. Et la gloire des armes...

— C'est elle qui m'inquiète, fait vivement Géronte. Quoi, je te laisserais partir, mourir peut-être, sans que nul être puisse te remplacer auprès de moi ni continuer notre race ! C'est impossible. Songe à ma vieillesse.

Dorante est attendri mais surtout ennuyé, et il ne sait comment refuser ce mariage sans irriter et peiner son père. Enfin, il décide d'échafauder toute une invention, et de se servir en cette circonstance de sa facilité à imaginer des mensonges. Il prend l'air triste et honteux.

— Hélas, dit-il, mon père, ce mariage que vous envisagez est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis marié déjà... dans Poitiers.

— Sans mon consentement ?

— Je l'avoue, mais j'ai été forcé à cette union par la fatalité...
Jugez-en ! À mon arrivée à Poitiers, j'avais fait la connaissance d'une jeune fille, belle à ravir l'âme et dont le cœur est doué de toutes les qualités. Sa famille est excellente. Elle n'avait qu'une chose contre elle, c'est son peu de biens.

— Comment s'appelle-t-elle ? demande Géronte palpitant.

— Orphise, et son père se nomme Armédon.

— Orphise ? Armédon ? Je ne connais pas ces noms. Et tu dis qu'ils sont de bonne noblesse ?

— Oui. Mais que je vous dise la fin de l'histoire : j'avais pris la douce habitude d'aller l'entretenir chaque soir sur son balcon, pendant que son père soupait chez des amis. Or celui-ci rentra un jour plus tôt que de coutume et me trouva chez sa fille. Cela ne se fit pas sans un véritable drame. Les frères d'Orphise s'en mêlèrent. Je dus me battre, et finalement épouser celle que j'aimais. Voilà, mon père, vous savez tout. Que décidez-vous ?

Géronte est très ému.

— Je ne suis pas si méchant que tu penses, fait-il. Puisque la jeune fille est de bonne famille et douée de si belles qualités, puisqu'elle t'aime et que tu l'aimes, je ne souhaite rien de plus et je ne te reproche qu'une chose, c'est de m'avoir caché ton mariage.

— Ah ! fait Dorante très satisfait de la façon dont son père accepte cette histoire, je ne vous en avais pas encore parlé car je craignais que la sachant de fortune modeste...

— Ce n'est pas cela qui m'arrête, mon fils, reprend le vieillard, et puisque tout s'est arrangé ainsi, je vais voir le père de Clarice pour lui dire que je ne puis donner suite au projet d'union que j'avais conçu entre sa fille et toi.

Géronte entre dans la maison de Clarice et Dorante est si absorbé par les efforts qu'il fait pour garder son sérieux qu'il n'entend pas se refermer doucement deux fenêtres non loin de lui. Ce sont celles de Clarice et de Lucrèce. Les deux jeunes filles ont assisté à la fin de l'histoire contée par Dorante, et elles savent maintenant que le galant promeneur des Tuileries est le fils du vieil ami de leurs pères.

— Pourquoi riez-vous, Monsieur ? demande Cliton à Dorante qui ne se contient plus quand il voit son père hors de vue.

— Mon père a-t-il assez bien donné dans le panneau ? demande le jeune homme en riant.

— Quoi ? fait Cliton avec surprise. Votre histoire ?...

— Est fausse d'un bout à l'autre. Je ne connais ni une Orphise ni un Armédon. Et toute cette invention est destinée à empêcher tous les mariages que voudrait me proposer mon père. Mon cœur est et reste à

Lucrèce.

— Ma foi. Monsieur, fait Cliton avec une moue, une autre fois, quand vous inventerez quelque chose, prévenez-moi : j'ai cru absolument que vous étiez marié.

— Bon, je te préviendrai, car à toi je ne mentirai pas. Tu seras de mes secrets l'unique dépositaire. Mais que me veut-on ?

Une femme vient de sortir de la maison de Lucrèce. C'est Sabine, la suivante de la jeune fille. Elle s'approche de Dorante et lui remet un billet.

— Ma maîtresse Lucrèce veut vous entretenir ce soir, à sa fenêtre, lui dit-elle.

Dorante, à ce nom qu'il croit être celui de Clarice, se sent plein de joie et dit à Sabine qu'il ne manquera pas de se rendre à l'invitation.

— Tu vois, fait-il à Cliton quand Sabine s'est éloignée, je ne m'étais pas trompé : la belle jeune fille à qui j'ai parlé aux Tuileries se nomme bien Lucrèce. D'ailleurs je reconnâtrai bien à la voix si c'est elle... Que désire de moi ce valet ? ajoute Dorante en voyant le domestique d'Alcippe s'approcher de lui.

— C'est un billet que mon maître me charge de vous remettre, répond le laquais en saluant.

— Bien, donne. Ah ! ah ! un duel ? Alcippe veut se battre avec moi, sans m'en expliquer la raison ! Je ne reculerai pas, quoique cette soudaine mauvaise humeur m'étonne. Je te suis. Pour toi, Cliton, tâche de te glisser chez Lucrèce et de savoir de quelque valet de plus amples détails sur les siens et sur elle-même. Allons, pour un écolier qui arrive de province, un premier jour de Paris est prodigue d'événements. J'ai déjà sur les bras querelle, amour et mariage. Cela va bien.

Et Dorante, souriant, suit le laquais d'Alcippe qui le mène auprès de son maître.

Celui-ci attend son adversaire dans le Pré-aux-clerks, lieu célèbre par les rencontres à l'épée qui s'y font. Alcippe a déjà enlevé son pourpoint. La colère est sur son visage. Sans demander d'explications, de crainte de paraître soucieux d'échapper au duel, Dorante tombe en garde et le combat commence.

Alcippe est légèrement blessé à la main, mais sa furie n'en est pas calmée et il se remet en garde quand Philiste arrive en courant. Celui-ci s'interpose entre les adversaires et déclare leur duel sans fondement.

Alcippe et Dorante sont charmés de n'avoir pas à porter davantage atteinte à leur amitié.

— Mais enfin, fait Dorante, pour quelle cause vouliez-vous vous battre, Alcippe ?

— Ah ! dit celui-ci, parce que vous avez donné hier soir une

collation et un régal de musique à celle que j'aime.

Dorante est ennuyé d'avoir causé un réel chagrin à un ami par un mensonge en l'air et il donnerait beaucoup pour avouer sa forfanterie, mais l'amour-propre l'en empêche et il se borne à assurer que la fête qu'il offrit la veille avait pour héroïne une jeune dame habitant la province.

Alcippe, ravi, embrasse Dorante, l'assure de son amitié, et chacun s'éloigne : Dorante pour aller au rendez-vous que lui a fixé le billet de Lucrèce ; Alcippe et Philiste pour s'entretenir des nouvelles apportées par ce dernier.

— Quelle est la cause, demande Alcippe, de votre intervention dans notre duel ?

— C'est bien simple. Vous aviez su de votre valet que Clarice et Lucrèce avaient été vues par lui se rendant à un concert donné sur le fleuve ?

— Oui.

— Eh bien, il vient de m'avouer qu'il s'est trompé sur la qualité de celles qu'il a suivies : Il s'agit d'Hippolyte et de Daphné qui, s'étant rendues chez Lucrèce, lui avaient emprunté sa voiture et ses gens. C'est en voyant la livrée de Lucrèce que le laquais s'est mépris et nous a mis sur une fausse piste. De plus, vous savez que Dorante assure avoir donné ce fameux régal...

— Il vient encore de le dire.

— Il a rêvé et il l'a donné en songe, car je sais, de source sûre, qu'il n'a pas bougé de son lit cette nuit-là. Il arrivait de Poitiers.

— Mais pourquoi ce mensonge ?

— Le plaisir de mentir sans doute. De toutes façons, vous n'avez plus à quereller Clarice pour un festin auquel elle n'a pas pris part. Vous vous excuserez demain auprès d'elle.

Tandis qu'Alcippe tout joyeux et guéri de sa jalousie rentre chez lui, Clarice se glisse chez Lucrèce pour y attendre la venue de Dorante. Mais comme elle ne sait pas que celui-ci est persuadé que Lucrèce est son nom, elle croit que, oublieux des protestations d'amour qu'il lui a faites, Dorante a entrepris de faire la cour à une autre. Les divers mensonges du jeune homme ont déjà été percés à jour. Ses prouesses en Allemagne ? tromperie et vantardise, comme la collation sur l'eau dont il s'est fait une telle gloire aux yeux du jaloux Alcippe.

— Enfin, se dit Clarice, comment, alors qu'il est marié – je l'ai entendu de mes propres oreilles avouer la chose à son père – oser prétendre avoir de l'amour pour moi, et, après cet aveu, accourir au premier signe que lui fait Lucrèce. Quel fourbe !

La jeune fille ne veut pas s'avouer qu'elle ressent beaucoup de dépit à cette pensée, et lorsqu'elle rejoint Lucrèce, elle assure à son amie qu'elle ne vient à ce rendez-vous que pour le plaisir de confondre les

mensonges de Dorante qui, dit-elle, a l'audace de leur conter fleurette tour à tour.

Lucrèce approuve les paroles de Clarice, mais soupire tout bas, car Dorante, malgré tous ses mensonges, lui paraît aimable, et le fait pour lui d'accepter avec empressement un rendez-vous qu'elle lui donne, lui fait croire que le jeune homme ressent pour elle une inclination secrète.

Les voilà toutes les deux à la croisée, curieuses de ce que va dire Dorante. Il s'approche, suivi de Cliton, et pendant que la suivante Isabelle fait le guet afin que nul ne vienne à l'improviste troubler cet entretien, le jeune homme assure à Clarice, dont il a reconnu la voix mais qu'il nomme toujours « Lucrèce », que toutes ses pensées et sa tendresse lui appartiennent.

— Vraiment ? fait la jeune fille avec ironie, et d'où vient alors que vous êtes marié ?

— Marié ? s'écrie Dorante qui, dans la sincérité de l'attrait qu'il éprouve, a déjà oublié le mensonge qu'il a fait à son père... Ah ! oui, je me souviens maintenant ; mais c'est une plaisanterie, une adresse destinée à me garantir près de mon père de tout mariage qui m'unirait à une autre femme que vous.

Clarice et Lucrèce, à cette affirmation, se regardent et doutent.

— Vous ne me croyez pas ? fait Dorante d'un ton chagrin.

— Non, dit Clarice, quand un écolier se dit foudre de guerre et épris depuis plus d'un an d'une dame qu'il voit pour la première fois au lendemain de son arrivée à Paris, quand il assure avoir offert une magnifique fête sur l'eau, alors qu'il dormait tranquillement dans son lit, quand il avoue être marié puis s'en dédit, comment le croire ? Mais voyons, je veux essayer une dernière épreuve. Que pensez-vous de Clarice ? Auriez-vous quelque répugnance à l'épouser ?

Dorante, qui ne peut s'imaginer que Clarice soit le nom de la jeune fille, dit avec chaleur qu'il n'aime que Lucrèce et qu'un mariage avec toute autre lui fait horreur.

— Mais, reprend Clarice, trompée par le nom que lui donne Dorante, on m'a dit qu'aujourd'hui vous parliez d'amour à Clarice et lui serriez la main.

— Moi ! fait le jeune homme avec une indignation non feinte. Ce n'est pas vrai. Je n'ai parlé qu'à vous, Lucrèce !

— C'est trop fort ! dit Clarice indignée à son tour et prenant pour une fourberie de Dorante cette erreur qu'il fait des deux noms. Vous êtes le plus détestable menteur qui soit. Adieu. Et je vous avoue que ce rendez-vous ne vous a été donné que par pure plaisanterie, pour nous amuser de vous.

Et tandis que Dorante, ébahi et peiné, veut la retenir, elle ferme la fenêtre avec bruit.

La nuit porte conseil ; le lendemain, de très bonne heure, Dorante est à la porte de Lucrèce avec Cliton. Il veut essayer le pouvoir de l'argent sur la suivante de la jeune fille afin de se la rendre favorable. Il a écrit à Lucrèce une lettre qui l'assure de l'amour qu'elle lui a mis au cœur. Et Dorante compte que cette lettre sincère touchera Lucrèce, ou du moins celle qu'il continue à nommer Lucrèce.

Mais en attendant que les minutes coulent et amènent la sortie de la jeune fille pour l'office matinal, Dorante ne trouve rien de mieux que d'inventer un nouveau mensonge, pour Cliton cette fois.

Celui-ci lui demande, en effet, s'il a entendu parler d'un duel qu'aurait eu Alcippe, et, emporté par le plaisir d'inventer, Dorante s'écrie :

— Un duel ? Mais oui, avec moi. Nous nous étions querellés à Poitiers, il y a six mois. Ce duel fut la fin de notre dispute. De deux coups d'épée, j'ai étendu Alcippe dans son sang et l'ai laissé pour mort.

— Hélas ! fait Cliton affligé, je regrette ce brave jeune homme, mais, mais...

Les yeux de Cliton s'agrandissent : Alcippe s'approche en ce moment de Dorante et lui prend la main avec joie :

— Ah ! lui dit-il, je suis bien heureux. Mon père vient d'arriver de Tours. On n'attendait que sa venue pour signer mon accord avec Clarice. Aujourd'hui, je serai l'époux de celle que j'aime. Je vais jusque chez elle pour l'avertir, mais en passant je tiens à vous dire mon bonheur.

Dorante félicite son ami et l'accompagne jusqu'à la porte de Clarice en lui souhaitant mille prospérités.

— Monsieur, fait Cliton en hochant la tête, quand son maître revient près de lui, les gens que vous tuez se portent assez bien...

— C'est que, dit Dorante qui ne veut pas reconnaître qu'il a menti, je possède le secret d'une poudre extraordinaire qui redonne la vie à ceux qui en étaient presque privés...

— C'est dans les yeux des gens que vous la jetez, cette poudre, fait Cliton mécontent, et je vois que vous n'épargnez même pas dans vos mensonges « l'unique dépositaire de vos secrets ». Mais voici votre père avec une lettre à la main. Préparez-vous à inventer, mon maître, car j'ai idée que vous allez en avoir besoin.

Cliton ne se trompe pas.

— Mon fils, dit Géronte, j'écris à ton beau-père pour lui dire ma joie d'avoir Orphise pour belle-fille. De plus je lui demande de nous l'envoyer. Il faut que tu ailles la chercher. Ce sera pour moi un bonheur que de pouvoir embrasser cette bru si sage et si belle.

Dorante pâlit. Il n'a pas envisagé les complications de son mensonge.

— Tu vas partir aujourd’hui même, reprend le vieillard, afin de la ramener au plus tôt.

Dorante ne trouve de salut que dans un nouveau mensonge.

— C’est impossible, fait-il, car je ne vous ai pas dit, mon père, qu’Orphise va me donner un enfant. Je craindrais pour elle les fatigues du voyage.

Géronte, à cette nouvelle, éprouve un immense bonheur. Il lève ses mains vers le ciel pour le remercier d’un tel bienfait.

— Tous mes désirs sont réalisés ! dit-il avec ivresse. Ah ! je mourrai de joie, je le sens, en apercevant ce cher enfant... Tu as raison, il ne faut pas qu’Orphise se hasarde sur les grands chemins, et je vais changer les termes de ma lettre... Rappelle-moi donc le nom de ton beau-père.

Dorante hésite : ce nom de son invention lui est sorti de la mémoire. Un autre se présente devant lui :

— Pyrandre, dit-il.

— Pyrandre ? fait Géronte étonné et réfléchissant, il me semble que tu m’avais dit un autre nom... Ah ! oui, je m’en souviens, c’était Armédon.

Mais Dorante a retrouvé son aplomb.

— En effet, dit-il, il s’appelle Armédon, mais le nom de Pyrandre lui vient d’une terre qu’il possède, si bien qu’on le nomme tantôt Pyrandre et tantôt Armédon.

Et pendant que Géronte, satisfait de cette réponse, s’éloigne pour recommencer sa lettre, Dorante pousse un soupir de soulagement.

— Monsieur, lui dit Cliton, je crains bien que tôt ou tard, tous ces mensonges ne s’écroulent et ne fassent rire à vos dépens.

— Aussi vais-je me prémunir contre un tel accident, en m’engageant le plus tôt possible avec ma chère Lucrèce, dit Dorante. Je suis sûr que lorsqu’elle aura lu ma lettre, elle ne doutera plus de mon amour.

Juste à ce moment, Sabine, la suivante de Lucrèce, paraît. C’est une fine mouche qui sait recevoir de toutes mains. Dorante lui fait vite accepter et son billet pour sa maîtresse et une bourse bien garnie.

Sabine assure au jeune gentilhomme qu’elle lui est toute dévouée et que sa lettre sera remise. Elle lui fait même entendre à voix basse que Lucrèce n’est pas loin de l’aimer et qu’il lui suffira d’avoir foi en lui et dans ses discours pour se laisser aller au secret sentiment de son cœur.

Et tandis que Dorante, plein d’espoir, se dirige vers le logis de son père, en attendant l’effet de sa lettre sur l’esprit de Lucrèce (il croit toujours qu’il s’agit de Clarice), Sabine va porter la lettre à la jeune fille.

La suivante ne s’est pas trompée, Lucrèce aime Dorante et le cache mal. La lecture de sa lettre lui remplit le cœur de trouble et de ravissement. Mais elle se défend de paraître croire à toute cette

ardeur, par fierté. Car elle ne pense pas que l'amour de Dorante puisse aller, à travers son nom, vers une autre.

Et quand Clarice vient la prendre chez elle pour aller en sa compagnie à l'église, elle a grand'peine à feindre de la méfiance pour les douceurs que Dorante a écrites à « Lucrèce ».

Mais Clarice sourit de cette feinte méfiance : elle sent bien que le cœur de Lucrèce s'intéresse vraiment au fils de Géronte.

— Je te souhaite, lui dit-elle, de pouvoir croire enfin les discours de ce grand fourbe, et de tirer ton bonheur de tout cela. Et je le souhaite sans envie, car mon sort à moi est fixé désormais. J'épouse Alcippe et me déclare contente... Mais, viens vite, les cloches sonnent, nous allons arriver en retard à l'office.

Elles s'éloignent toutes les deux, et Sabine les suit tout en soupesant avec extase la bourse que lui a donnée Dorante.

— Quel beau et brave jeune homme ! songe-t-elle avec un attendrissement intéressé. Ce mariage se fera, je suis trop bien payée pour qu'il n'ait pas lieu !

Tandis que l'office déroule sa pompe, Géronte, l'air furieux, cherche son fils.

La rencontre de Philiste vient de lui faire sentir que les histoires de Dorante peuvent n'être que de pures inventions. En effet, Philiste qui a suivi, à Poitiers, les mêmes leçons que Dorante et qui fut son compagnon d'école, a accueilli le récit de son mariage avec tant d'incrédulité que Géronte, à son tour, s'est mis à douter. De plus, Philiste n'a jamais entendu parler ni d'Orphise, ni d'Armédon ou de Pyrandre que leur « bonne noblesse » devrait rendre connus de tous. Et l'ami d'Alcippe, en racontant à Géronte le faux gala dont Dorante s'est vanté la veille, dessille enfin les yeux du père.

Si bien que, lorsque celui-ci se trouve en présence de son fils, il l'aborde avec une question courroucée.

— Êtes-vous gentilhomme ? lui demande-t-il.

Dorante se rend compte que son mensonge est découvert. Il essaye cependant de tenir tête à l'orage, mais Géronte l'accable de tous les reproches que lui dicte son âme loyale et bientôt le jeune homme baisse la tête, vaincu, obligé d'avouer sa fourberie.

— Mais pourquoi une si misérable invention ? fait Géronte avec douleur. Quoi, ma tendresse et mon indulgence ne t'ont pas touché ?

— Mon père, supplie Dorante, laissez-moi vous dire la vérité.

— Peut-elle jamais sortir de ta bouche ? fait Géronte d'un air de doute plus blessant que ses premiers reproches.

Dorante explique alors à son père qu'il ne lui a fait tous ces mensonges que pour protéger son amour pour Lucrèce ; il le supplie de ne pas lui tenir plus longtemps rigueur d'un artifice excusable par son but et de demander, pour lui, Lucrèce à son père.

Géronte se laisse fléchir. Le père de la jeune fille est de ses amis.

— Mais, dit-il, si cet amour pour Lucrèce est un nouveau mensonge, je ne le tolérerai pas et c'est moi-même qui te châtierai !

— Ouf, dit Cliton quand Géronte referme sur lui la porte du père de Lucrèce, j'ai craint pour vous malgré toutes vos adresses. Il semble toutefois que vous touchiez au port.

— Oui, fait Dorante d'un ton assez sombre. Et je t'avoue, Cliton, que maintenant que mon bonheur s'approche, je ne suis pas sûr que ce bonheur soit vraiment celui qu'il m'aurait fallu. Certes Lucrèce est belle et charmante, mais l'autre, son amie... Je viens de les voir passer tout à l'heure, eh bien ! je m'aperçois qu'elle a plus d'attraits encore.

À ce moment, et comme pour préciser les regrets de Dorante, Clarice et Lucrèce s'arrêtent devant leurs demeures. Et la beauté de Lucrèce domine tellement celle de sa compagne que Dorante détourne la tête en soupirant.

Mais les jeunes filles l'ont aperçu et guettent son salut et les mots qu'il va dire.

Dorante se dirige vers Clarice qu'il prend toujours pour Lucrèce, et malgré les sentiments nouveaux que lui inspire la véritable Lucrèce, il se croit trop engagé par la demande que son père est en train de faire, pour revenir sur ses premiers élans.

— Belle Lucrèce, dit-il à Clarice, que je suis heureux quand je vous vois !

Clarice et Lucrèce se regardent, étonnées, et tandis que Dorante continue à parler avec chaleur à Clarice en l'appelant Lucrèce, elles se mettent toutes deux en colère et traitent le jeune homme de maître fourbe.

Lucrèce, dont la colère est surtout de la douleur, veut s'éloigner, le cœur blessé. Clarice l'appelle par son nom.

Dorante comprend alors sa méprise.

— Ah ! Monsieur, fait Cliton, ne vous avais-je pas dit que c'était la plus belle qui s'appelait Lucrèce, mais vous n'avez pas voulu m'écouter.

— Cependant, fait Dorante tout bas à son valet, d'où vient que lorsqu'elles étaient à leur fenêtre, Clarice ait répondu pour Lucrèce ?

— Elles avaient convenu de cette ruse, dit Cliton. Sabine vient de m'en instruire.

Cliton s'attendait à voir son maître assez interdit, mais au contraire Dorante rayonne. N'éprouvait-il pas pour la compagne de la fausse Lucrèce un attrait qui allait grandissant ? Il s'approche des jeunes filles et les arrête dans leur fuite.

— Ne partez pas si vite, fait-il, et n'appellez pas « fourberies » des ruses destinées à répondre à la vôtre. Je sais, dit-il, en s'adressant cette fois à la véritable Lucrèce, que vous avez laissé Clarice me parler

sous votre nom hier soir. C'était mal, et j'en ai eu de la peine, d'où ma conduite de tout à l'heure.

Lucrèce rougit de joie et de confusion. Dorante vient de faire ce petit conte avec autant d'adresse que de chaleur ; cependant elle doute encore un peu de la sincérité du jeune homme.

— Mais, fait-elle, si vous m'aimez, pourquoi hier, aux Tuileries, n'avez-vous parlé qu'à Clarice ?

— C'est que, reprend vivement Dorante, je ne savais pas encore si nos pères consentiraient à une union entre nous. Et j'ai pris cette feinte pour vous regarder tout à mon aise, en parlant à une autre.

— Cependant, dit Lucrèce avec une petite moue, qui peut me faire croire, après tant de ruses et de comédies, à la sincérité de votre attachement pour moi ?

— La demande que mon père vient de faire au vôtre, dit Dorante en prenant tendrement la main de la jeune fille.

Géronte paraît à ce moment sur le seuil de la demeure de Lucrèce, tandis qu'Alcippe sort vivement de chez Clarice.

— Nos pères sont d'accord, dit-il avec joie. Clarice, je n'attends plus que votre consentement.

— Ma fille, fait de son côté Géronte à Lucrèce, dites le beau oui que nous souhaitons tous et nous serons heureux.

Clarice se tourne vers son fiancé avec un doux sourire :

— Mon père a consenti ? Mon devoir est d'obéir à sa volonté. Voici la main de votre femme.

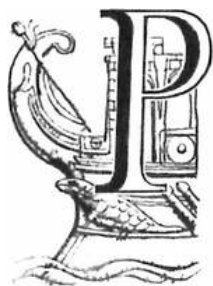
Dorante regarde Lucrèce qui, toute rougissante et tremblante, détourne son visage. Il admire, sans plus songer qu'il n'en a pas fait grand cas d'abord, ces beaux traits au pur contour, l'éclat de ce regard et le sourire de cette bouche purpurine.

Lucrèce, sans parler, met sa main dans la main de Dorante. Son regard loyal vient chercher le regard du « Menteur ». Il semble dire :

— Je ne crains pas tes fourberies à venir. Seuls, mentent ceux qui sont malheureux, ceux qui ont peur. Je t'aimerai tant, je te serai si douce que tu n'auras plus jamais besoin de mentir.



Pompée



TOLÉMÉE, le roi d'Égypte, dit d'une voix haute et grave :

— Voici que le Destin est devant nous avec des chemins mystérieux. La bataille de Pharsale a fait César vainqueur. Pompée, l'illustre Pompée, n'est plus qu'un fugitif qui quête un refuge. Ses vaisseaux sont là, mirant leurs voiles blanches dans l'azur de la Méditerranée ; ils attendent que s'ouvre pour eux notre port. Qu'allons-nous faire ? Pompée a couronné mon père dans Memphis ; l'accueillir serait lui rendre la générosité de son geste de naguère. Mais ne serait-ce pas aussi, et surtout, exposer ce même Memphis à la sanglante colère du vainqueur, et condamner à jamais ma couronne ? Ô mes fidèles conseillers, Photin, Achillas, que votre amour pour l'Égypte maternelle vous inspire. Et toi, Septimius, vieux et sage guerrier, rappelle en ta mémoire avec quelle prudence tu conduisais les cohortes romaines, guide-nous, guide-moi sur l'une des deux routes que nous offre aujourd'hui le Destin : faut-il achever la victoire de César en lui offrant la tête de Pompée ? Faut-il donner l'Égypte à celui qui osa combattre la tyrannie impériale dans Rome, pour qu'il en fasse une base sûre d'où repartir à l'assaut de la gloire de César ?

Les paroles de Ptolémée tombèrent dans un grand silence, martelées par le bruissement lointain et confus de la mer.

Les blanches maisons d'Alexandrie se pressaient autour du port où les trirèmes immobiles semblaient autant de demeures flottantes. Entre les tours et les pylônes, l'ombrage des palmiers mettait des touches vertes, apaisantes, sous la chaleur torride du soleil.

Assis sur son trône aux pieds d'ivoire sculpté, Ptolémée soutenait de sa main sa tête pensive aux longs yeux noirs. Son regard à la fois

incertain et rusé se posait avec une sorte d'angoisse sur ses trois conseillers. Tandis que le « pschent » sacré qui couronnait ce jeune front paraissait l'enfermer sous un poids trop lourd.

Photin, un vieillard aux traits durs, le grand chef du conseil d'Égypte, avait écouté avec attention les paroles du roi. Il secoua la tête et dit d'une voix rude :

— En aidant Pompée, Seigneur, ce n'est pas seulement César que vous offensez, mais Rome tout entière, et sa puissance. Car Pompée, par toutes ses luttes, a affaibli, a saigné aux veines le peuple romain. Ce grand guerrier a été pour son pays une source de calamités. Et vous lui offririez l'Égypte à user à son tour ? Prenez garde, il faut être bien fort pour soutenir la faiblesse sans en être écrasé. Si Pompée victorieux demandait l'entrée du port d'Alexandrie, je vous dirais : « Ouvrez-lui ; et, par des festins et des fêtes, montrez-lui votre joie car il vous fait un don précieux en vous faisant part de son bonheur. » Mais là, il est meurtri, il ne sait plus où poser ses pieds ; où qu'il aille, le sol, soumis aux lois de César, lui est ennemi. En vous apportant sa détresse, il se montre votre adversaire le plus acharné : il veut vous perdre avec lui. Quand les Dieux et les Destins condamnent un homme, il est impie de se dresser contre eux. Donnez sa tête à César.

Photin se tut et Achillas s'avança. Son fin visage contrastait avec le masque rude de Photin.

— Oui, Seigneur, dit-il, je partage à un point près l'avis qui vient de vous être donné. Fermez vos ports à Pompée. Vous ne le sauveriez pas en l'aidant et vous vous perdriez avec lui. La reconnaissance et l'hospitalité sont des vertus humaines et non des obligations royales ; on se doit à l'intérêt de son peuple avant d'écouter les sentiments de son cœur. Mais il suffit de ne pas servir Pompée, il est inutile et blâmable de causer sa mort. César lui-même hésiterait devant une si illustre victime. Vous ne devez pas charger votre nom de ce crime. Pourtant, si vous le décidez, mon bras frappera le premier coup.

— Seigneur, fit alors Septimius, souffrez qu'un homme qui connut et César et Pompée, qui sait leur caractère, vienne vous conseiller à son tour. Quatre solutions se présentent à vous : accueillir Pompée, le chasser, le livrer vivant à César, le tuer. La première décision vous serait si funeste que je ne l'examine point : recevoir l'orgueilleux Pompée serait donner un tyran à l'Égypte. Le chasser ? C'est lui laisser le moyen de continuer contre César ses luttes épuisantes pour tous. Le livrer vivant ? Sera-ce un cadeau à faire à son ennemi ? Il ne voudra pas prendre la responsabilité de sa mort, et il devra donc lui faire grâce pour ne pas être haï de la noblesse de Rome. Pompée vivant, ce sont, pour lui, les luttes à recommencer, et César et Pompée, pour des motifs différents, vous deviendront de terribles ennemis. Vous n'avez donc, Seigneur, qu'une voie à suivre : la mort de Pompée. Le Destin

l'envoi à vos coups. Le vaisseau qui le porte, lui et Cornélie, sa femme, est à l'entrée du port. J'attends vos ordres.

— Partez donc, Achillas et toi, fit Ptolémée que les conseils du Romain avaient décidé. Je remets entre vos mains le destin de l'Égypte et de Rome.

Ptolémée fit un signe : Achillas et Septimius s'inclinèrent et sortirent.

— Photin, dit le roi quand il se trouva seul avec son confident habituel, voici qui va décevoir ma sœur. Elle attendait avec impatience la venue de Pompée. Mon père nous avait légué le royaume à tous deux, et comme, d'après tes conseils, j'ai réduit sa part de pouvoir autant que je l'ai pu, cette orgueilleuse souhaitait que Pompée vînt la couronner comme il avait couronné mon père. Mes ordres viennent anéantir ses desseins ; ce que le bien de l'Égypte m'a ordonné de faire, mes propres intérêts me le commandaient aussi...

Ptolémée s'interrompt. Un pas avait retenti, venant de l'appartement des femmes. La princesse Cléopâtre, sœur du roi, s'avancait.

Elle portait avec dignité le diadème surmonté de la vipère sacrée. Ses yeux allongés luisaient, pleins de fierté, dans son mat et fin visage. Une robe de gaze retenue par une large ceinture d'or la paraît ; des colliers et des bracelets précieux tintaient à chacun de ses mouvements.

Elle s'inclina légèrement devant Ptolémée, et le regarda avec surprise et reproche.

— Eh quoi ! Seigneur, lui dit-elle, vous n'allez pas au-devant de Pompée, de Pompée à qui nous devons ce royaume ? Est-ce là toute votre reconnaissance envers cet illustre guerrier ?

— Dites le vaincu de Pharsale, fit Ptolémée en souriant avec mépris. Quant à la reconnaissance, ce n'est que l'ombre de mon père qui lui en doit.

— Que dites-vous ? dit Cléopâtre avec indignation. Niez-vous les bienfaits de Pompée ?

— C'est le temps seul qui peut faire apprécier les êtres et les choses, remarqua Ptolémée d'un air d'indifférence. Mais je ne vous empêche pas d'aller au-devant de cet hôte. Souvenez-vous seulement que le Destin ordonne de tout comme il lui plaît, et que, même au port, Pompée peut faire naufrage.

— Même au port, Pompée peut faire naufrage ? répéta Cléopâtre avec inquiétude. Et ses yeux se fixèrent sur le regard de Ptolémée et de Photin qui se détournaient.

Elle comprit.

— Oh ! s'écria-t-elle, vous avez osé préparer sa mort ?

— J'ai fait ce que j'ai cru nécessaire pour le bien de l'État.

— Non, non, dit douloureusement Cléopâtre, vous n'avez agi ainsi que parce qu'on vous l'a conseillé. Délivrez – vous, Seigneur, de ces langues empoisonnées...

— Vous regrettez Pompée par intérêt, ma sœur, dit Ptolémée avec dédain. Il aurait mis la couronne sur votre tête...

— Détrompez-vous. Celui qui rétablit notre père sur le trône, ce ne fut pas Pompée, Seigneur, ce fut César. Pompée n'a agi que sur l'ordre de celui-ci. Vous étiez bien jeune alors quand notre père exilé par son peuple nous emmena à Rome tous les deux. J'avais seize ans ; César me vit ; il m'aima. C'est par tendresse pour moi qu'il redonna à notre père le trône d'Égypte. Vous savez maintenant pourquoi le feu roi nous a légué le royaume par moitié. C'était un acte de reconnaissance et de justice envers moi. Oui, j'attendais la venue de Pompée qui vous eût obligé à respecter le testament de notre père, à me redonner ma couronne au lieu de me garder esclave dans ce palais. Mais ce n'est pas par égoïste intérêt que je déplore votre crime, car César peut davantage encore pour moi que Pompée. Et César va venir !

Ptolémée regarda sa sœur avec une sorte de terreur, mais Cléopâtre s'éloignait. Il se tourna vers Photin et lui dit avec agitation :

— Que faut-il faire ? Dois-je contremander mes ordres à Achillas et Septimius ?

Photin secoua la tête.

— Non, dit-il, la tête de Pompée est l'unique recours que vous puissiez avoir désormais auprès de César, pour contrebalancer l'influence de votre sœur. Mais montons sur la tour du palais afin de voir agir vos fidèles officiers.

Cependant, Cléopâtre pleurait la funeste résolution de son frère. Elle avait dépêché vers Pompée son écuyer Achorée pour avertir l'illustre Romain de ce qui se tramait contre lui. Mais elle sentait que cet effort serait inutile, qu'Achorée arriverait trop tard.

En vain sa suivante Charmion tâchait de la distraire de ses lugubres pensées en lui parlant de César, de sa venue prochaine, de la constante tendresse qu'il lui témoignait en lui envoyant, après chaque combat, un courrier porteur de ses nouvelles. Cléopâtre soupirait, guettant le retour de son messager.

Quand elle le vit arriver, pâle et hors d'haleine, elle n'eut pas besoin de l'interroger pour savoir que ses craintes étaient fondées.

D'une voix tremblante, Achorée raconta à la reine l'affreux spectacle qu'il avait vu, du rivage.

— Pompée, dit-il, était déjà descendu dans la barque qu'Achillas avait amenée auprès de son vaisseau. Le grand Romain, en voyant que Ptolémée ne venait pas le recevoir en personne, avait soupçonné la trahison et, en faisant ses adieux à sa femme, lui avait commandé de ramer vers la haute mer, en cas de danger et d'aller se réfugier en

Afrique auprès de leurs fils et de Scipion. Puis il s'était embarqué avec Achillas et Septimius. Seul, son affranchi, Philippe, ne l'avait pas quitté...

— Comment est-il mort ? demanda Cléopâtre en essuyant ses yeux.

— Il touchait le rivage, reprit Achorée, quand Achillas leva son coutelas en l'air pour donner le signal du crime. Alors Septimius et trois ou quatre de ses soldats romains se jetèrent sur Pompée et le percèrent de leurs poignards. Lui, sans un mot, sans un geste de défense, se couvrit le visage d'un pan de sa toge et demeura immobile sous les coups...

— Dieux ! s'écria Cléopâtre, antiques protecteurs de l'Égypte, vous avez épargné ce crime à une main égyptienne. Mais Pompée, qu'est devenu son corps ?

— Septimius a tranché cette noble tête et la faisant mettre au bout d'une pique, l'a donnée à Achillas, comme un trophée. Sur le passage de celui-ci jusqu'au palais, le peuple a gardé un silence épouvanté. Le corps du héros a été jeté à la mer, mais lorsque j'ai quitté le rivage pour venir jusqu'ici vous conter ces tristes nouvelles, Philippe, hagard, défaillant de douleur, cherchait à retirer sa proie à la mer. Septimius, son crime achevé, n'était pas satisfait encore. Monté sur une galère, il poursuit Cornélie dont le vaisseau a pris le large. Oh ! si vous aviez entendu les cris déchirants de cette pauvre femme qui voyait sous ses yeux se commettre un tel forfait sans rien pouvoir pour défendre son époux. Ce spectacle sera devant mes yeux toute ma vie.

— Et César ? fit Cléopâtre en tremblant d'impatience, a-t-on de ses nouvelles ?

— Oui. Sa flotte est en vue, et poussé par un bon vent, il sera bientôt dans le port.

— Grâce soient rendues aux Dieux ! dit Cléopâtre avec un soupir de délivrance. Enfin, je serai reine et les démons qui ont tué Pompée n'oseront pas attenter à ma vie ! Ô César, maître de Rome et du monde, comment ne régnerais-tu pas dans mon cœur !...

— Chut ! fit vivement Charmion, voici le roi et Photin, il ne faut pas qu'ils vous entendent.

En effet Ptolémée accourait vers sa sœur en feignant une grande joie.

— Vous savez la nouvelle ? lui dit-il. César arrive et je vais me rendre au-devant de lui pour lui présenter la tête de son ennemi... Ne me regardez pas avec cette horreur, j'ai agi pour le mieux et j'ose espérer la reconnaissance de César...

— Dites son mépris et sa colère ! s'écria Cléopâtre.

— Vous croyez ? – Et le visage de Ptolémée se couvrit de pâleur. – Mais alors, ma sœur, vous intercéderez pour moi... Votre charme... Et puis le plaisir de régner, car je ne doute pas que César ne demande

vosre main... Vous vous souviendrez que nous sommes du même sang...

— Je me souviendrai surtout que nous sommes du même rang, dit Cléopâtre avec orgueil, et que les rois ne descendent pas à certaines actions. Mais allez, allez recevoir votre maître et lui rendre hommage. J'attendrai le sien chez moi, car si la vaillance et le génie de César le font maître de l'univers, son cœur le rend mon esclave.

Ptolémée s'éloigna, suivi de Photin, et lorsque sa sœur ne put plus le voir, l'expression de son visage changea. La rage remplit ses yeux.

— L'orgueilleuse ! fit-il, elle se voit déjà reine et souveraine maîtresse de l'Égypte. Je me suis dominé à grand-peine. Il me semblait que le meurtre de Pompée appelait encore du sang...

— Seigneur, fit vivement Photin, n'ayez pas ces idées, car la vengeance de César serait terrible, si, en arrivant ici, il n'y trouvait pas vivante celle qu'il aime. Continuez de feindre, et quelque déplaisir que puissent vous causer les discours ou les actions de César, n'en laissez rien paraître. Approuvez tout. Plus tard, lorsqu'il aura quitté l'Égypte, vous changerez de ton et vous mettrez à bas l'orgueil de Cléopâtre.

— Merci, mon sage conseiller, fit Ptolémée un peu rasséréiné, tu me donnes le courage d'affronter César et de subir son joug avec patience. Viens ! je veux que tu sois auprès de moi quand je l'approcherai, pour m'encourager par ta présence.

Ptolémée et Photin se rendirent en hâte au port. Tout le peuple s'y pressait, dans une grande agitation. Le nom de César retentissait comme une menace. Et les galères innombrables du vainqueur de Pharsale mettaient, par leur vue imposante, l'épouvante dans tous les cœurs.

Ptolémée monta sur une trirème et, à la tête de toute la flotte égyptienne, il alla au-devant de César. Bientôt, les vaisseaux s'étant rejoints, il se présenta à lui. L'effroi qu'il éprouvait se lisait sur son visage, et sa suite, qui sentait le manque de fermeté du jeune monarque, en était tout humiliée.

César s'efforçait de rassurer Ptolémée sur ses intentions envers l'Égypte, car il pensait que c'était là tout le sujet de la crainte du roi. Mais, quand Achillas s'approchant, découvrit le hideux cadeau qu'on lui apportait, le grand Romain resta à son tour sans un mot.

Ptolémée retrouva un reste de courage pour dire alors :

— Seigneur, vous n'avez plus d'ennemis. Pompée n'est plus et Cornélie, que poursuivent mes soldats, va vous être livrée sans tarder...

— Misérable insolent ! murmura César en détournant la tête, pâle d'horreur.

Peut-être, au fond de son cœur, dans ce coin obscur d'où parfois jaillissent des sentiments que combat la volonté, y eut-il comme un

soulagement : son rival, ce Pompée que Rome opposait depuis si longtemps à son ambition était mort sans que ses mains eussent trempé dans le crime ! Mais tout de suite cette grande âme eut honte d'un pareil mouvement, et, devant cette tête pâle, César pleura.

Pendant un long moment, il se tint immobile, perdu dans ses pensées, sans répondre, même à ceux de sa suite. Ce ne fut que lorsque sa galère aborda, qu'il sembla se souvenir du lieu où il se trouvait.

Sur son ordre, trente de ses cohortes débarquèrent et occupèrent le port et les points importants de la ville. Ptolémée et toute sa suite, encadrés par les Romains, accompagnèrent le vainqueur au palais, en prisonniers plutôt qu'en gens prêts à lui faire hommage.

— Mon trône est à vous, Seigneur, osa enfin dire Ptolémée quand il se retrouva entre les murs de son palais, toute l'Égypte vous appartient.

— Être roi ! s'écria César d'un ton courroucé. Oubliez-vous que vous parlez à un Romain ? Oubliez-vous que Rome voit dans ce mot de « roi » une insulte à la liberté ? Que n'avez-vous offert cette même royauté au malheureux Pompée ! La reconnaissance vous en faisait un devoir. Et vous vous seriez ennobli en tombant avec lui. Je vous aurais pardonné avec estime. Tandis que j'ai pour vous mépris et horreur. Quoi ! Vous avez osé frapper un Romain ? Quels droits aviez-vous sur cette vie ? Vous ai-je donné la toute-puissance pour décider ainsi de la vie et de la mort ? Mais si Pompée m'avait vaincu à Pharsale, c'est ma tête que vous lui auriez offerte avec cette même atroce audace. Ce n'est pas à moi que vous avez fait ce triste don, c'est au vainqueur !

— Seigneur, balbutia Ptolémée, ce n'est pas à Pompée que j'avais à être reconnaissant de ma royauté. Je n'ignore pas que ce sont vos ordres qui ont permis à mon père de reprendre sa couronne et que Pompée ne fit que les exécuter. Tant que celui-ci ne vous a pas traité comme un adversaire nous l'avons respecté, mais vos luttes avec lui l'ont fait ennemi de ceux qui vous aiment. Et c'est pourquoi, en permettant sa mort, j'ai été certain de vous servir. Quand votre colère sera passée, vous comprendrez que je me suis montré fidèle à mon devoir de reconnaissance en vous aidant même contre votre gré...

— Assez ! s'écria César avec mépris, vous m'offensez par ces fausses excuses, et vous ne connaissez pas plus mon caractère que mon cœur. Cessez de feindre tant d'amour pour mon service, je ne vous crois pas. Et si je n'écoutais que les lois de la justice, je vous sacrifierais à l'instant à la colère de Rome. Mais vous êtes le frère de Cléopâtre et cette seule considération retient ma vengeance. Je veux croire que toute cette trahison est l'œuvre de perfides conseillers. Vous êtes jeune et votre cœur n'est pas à la hauteur du rang que vous occupez. Des misérables l'ont compris. Je vais voir comment vous allez les punir. Et les sentiments que vous montrerez envers eux me prouveront si vous

êtes innocent ou coupable. Cependant, élevez des autels à Pompée. Honorez ses restes, faites des sacrifices aux mânes de cette illustre victime. Allez !

Ptolémée, ainsi congédié, sortit éperdu. Comment obéir à César et lui sacrifier ceux qui depuis son avènement au trône avaient gouverné pour lui ?

Achillas, Photin, Septimius ? Il trembla. Qu'était son autorité sur ceux qui s'étaient faits ses complices ? La rage et la crainte au cœur, il les fit aussitôt mander auprès de lui.

Photin et Achillas accoururent à l'instant. Ils sentaient le danger qui les menaçait et contre ce péril, de si peu de valeur que fût cette ombre de roi, c'était quand même pour eux un bouclier.

Septimius ne les imita pas.

La galère où il était monté pour poursuivre Cornélie avait pu rejoindre assez vite le vaisseau de cette dernière. Il avait donc fait prisonnière la veuve de Pompée et était revenu rapidement vers Alexandrie afin de faire hommage lui-même de sa prise au vainqueur. Sans rien savoir de la colère de César, il se présenta à lui, escomptant la reconnaissance qu'il en allait recevoir.

César le reçut avec horreur et colère :

— Va-t'en vers ton maître, lui cria-t-il, lâche traître qui, Romain, n'as pas craint de servir un roi d'Égypte, qui, Romain, as trempé ses mains dans le plus pur sang de Rome !

Septimius sortit. Il avait compris à cet accueil le destin que lui réservait le courroux de César. Il savait de plus que la lâcheté de Ptolémée ne lui ferait pas défendre ses serviteurs. Et, prenant son glaive, rouge encore du sang de Pompée, il se le plongea dans la poitrine et tomba mort.

À ce moment, on amenait à César la veuve de Pompée. Celle-ci eut un mouvement de joie en apercevant dans la galerie qu'elle traversait le cadavre de l'assassin. Le Destin commençait la vengeance du héros. Et elle se présenta à César non en vaincue et en prisonnière, mais la fierté dans l'âme et en appelant la justice du vainqueur.

— César, lui dit-elle, je demande vengeance contre un traître. Les Dieux qui ont permis la mort de Pompée ont accordé aussi que ce fût toi et non pas Ptolémée que je trouve régnant sur Alexandrie. Tu feras justice pour Rome, afin que je voie le châtiment des assassins. Tu es vainqueur, César, et je suis la veuve du vaincu, mais ne t'enorgueillis pas trop de ta victoire, souviens-toi que je suis Romaine et fille de Scipion. L'ombre de ce Pompée dont tout l'univers admire les vertus, m'accompagne. Je ne te crains pas, je ne te demande pas grâce ; je ne veux que justice.

— Noble Cornélie, fit César avec respect, cette demande était superflue. Je n'oublie rien, ni ce que vaut le sang d'un tel homme, ni

ce que réclame la grandeur du nom romain. Si Pompée avait survécu à cette défaite, je lui aurais ouvert mes bras comme à un ami. C'est comme un ami que je le vengerai. Le sort a privé de la joie de nous voir unis Rome et le Monde, mais vous connaîtrez César, sa fidélité à ses devoirs et son âme. Je ne vous retiens prisonnière ici que deux jours afin que vous puissiez voir comment je venge votre époux. Puis vous reprendrez votre liberté, celle même de me haïr. Lépidé, ajouta César en faisant signe à un de ses officiers, veille à ce que la noble Cornélie soit traitée avec tout le respect qui lui est dû, en dame romaine, c'est-à-dire mieux que la reine.

Cornélie, précédée de Lépidé, se retira. Dans la galerie elle vit encore à terre le cadavre de Septimius qu'on n'avait pas osé emporter sans l'ordre de César, et ses larmes coulèrent, car elle songeait que le corps de son époux errait au gré des vagues, près des rives d'Alexandrie.

Ptolémée avait appris la fin de Septimius. Plein de crainte pour lui-même, il attendait l'opinion de Photin et d'Achillas, tout en leur reprochant cependant les faux avis qu'ils lui avaient donnés.

— Sans vous, leur disait-il, je pourrais ne rien craindre, je n'aurais pas de maître à qui plaire ou déplaire. J'aurais accueilli Pompée ; son vainqueur m'eût pardonné.

— Il est vrai, Seigneur, dit Photin, je me suis trompé sur l'âme de César. Mais nous ne pouvons revenir en arrière. Nous n'avons plus qu'une seule façon de nous sauver. César est mortel, comme Pompée. Délivrez Rome de sa tyrannie. Délivrez-vous vous-même de la disgrâce et sans doute de la mort. Je ne vous parle pas de nous car les bourreaux romains sont tout prêts à nous punir de vous avoir fidèlement servi ; mais songez à vous-même et sauvez votre vie et votre trône par cette seule chance de salut.

— Oui, fit Ptolémée d'une voix sourde, je punirai César de m'avoir traité avec mépris et de n'avoir vu en moi, pour m'excuser à ses yeux, que le frère de Cléopâtre. Cependant, Photin, Achillas, comment venir à bout de lui ? Nous sommes presque prisonniers dans le palais, la garde de César veille, le port, toute la ville, sont occupés par ses cohortes.

— À deux milles d'ici, fit Achillas vivement, vous avez six mille hommes que j'avais rassemblés au cas où il se produirait quelque événement dans Alexandrie, à cause des prétentions de Cléopâtre. Vous savez qu'un souterrain débouche de ce palais dans la campagne ; cette nuit, l'armée dont je vous parle peut faire irruption ici.

— Mais comment s'approcher de la personne de César ? Au moindre bruit, ses cohortes lui feraient un rempart de leurs corps.

— Seigneur, dit Photin, rassurez-vous ; nous avons tout prévu, Achillas et moi. Nous nous sommes assurés de la complicité des gens

de Cornélie. Ces Romains brident de venger leur général ; et comme César a donné le palais pour demeure à la veuve de Pompée, ils peuvent s'approcher de lui sans éveiller sa défiance. Ils frapperont, et nos Égyptiens réduiront les cohortes au silence. Mais voici votre sœur, nous vous quittons pour tout apprêter. Devant elle, cependant, ne témoignez rien pour ne pas lui donner de soupçons.

Cléopâtre entrait en effet. Elle venait rassurer son frère sur les effets de la colère de César. Ses supplications avaient obtenu pour le roi la vie sauve et le maintien de son trône. César lui faisait grâce et ne s'en prenait qu'à ses seuls ministres dont les détestables conseils avaient fait tout le mal.

— Ah ! je le vois bien maintenant, dit Ptolémée d'un air faussement contrit, j'aurais dû placer autrement ma confiance, et tant de crimes dont je souffre n'auraient pas eu lieu. Je ferai mieux à l'avenir. Et vous êtes si bonne que je veux vous demander d'obtenir de César grâce pour mes conseillers. Les condamner, c'est me condamner moi-même, et ma fierté s'offense à me voir aussi publiquement désavoué, moi qui n'ai eu en vue que le bien de César. Ma sœur, je vous en prie, dites un mot.

— J'essayerai, mon frère, dit Cléopâtre avec répugnance. Mais je ne puis vous rien promettre car j'ai déjà parlé à César pour ces misérables et il a détourné l'entretien.

— Où est-il ?

— On avait fait courir le bruit de quelques désaccords entre les habitants d'Alexandrie et les légionnaires. Mais j'entends César rentrer au palais. Je vais au-devant de lui.



Cléopâtre tendit les mains à César.

Cléopâtre rejoignit bientôt César. Celui-ci sourit à la voir et une expression de bonheur se montra sur son visage.

— Tout est calme, lui dit-il. Nous n'avons rien à redouter, reine, et je peux enfin vous dire le pourquoi de ma venue ici, le pourquoi de tant de guerres, de tant de désirs d'ambition. Je souhaite votre main et votre cœur. Je n'ai été vainqueur à Pharsale, je n'ai voulu être le premier dans Rome qu'à cause de vous, que pour vous mériter. Ne m'accorderez-vous pas le bonheur d'être votre époux ?

Cléopâtre regardait avec orgueil ce conquérant qui la priait. Cette tête couronnée de lauriers s'abaissait devant elle. Elle tendit ses mains à César.

— Seigneur, lui dit-elle tendrement, je vous dois tout ce que je suis. Vos soins ont rendu sa couronne à mon père ; ils viennent de me couronner de nouveau en obligeant Ptolémée à me donner ma part d'empire. Bonheur, puissance me viennent de vous. Mais Rome hait les rois, et de quels sarcasmes, de quelle exécution n'y recevrait-on pas la reine d'Égypte ? Faites-vous plus grand encore, gagnez d'autres empires à la puissance romaine, afin de m'offrir un trône à vos côtés. Que mon union avec vous me fasse monter encore. Je suis reine, faites de moi une impératrice.

— Oui, s'écria César enflammé d'orgueil, je ferai cela. J'obligerai Rome à vous demander comme une grâce de régner sur elle. Pour cette récompense, quelles fatigues et quels dangers m'arrêteraient ? Comptez sur mon amour. Vous entendrez la ville aux sept collines vous crier son allégresse... ou je ne serai plus.

— Si, vous aurez ma tendresse pour égide, fit Cléopâtre doucement, et nous serons heureux. Mais, Seigneur, ne commençons pas ce bel avenir dans le sang et les châtiments. Accordez-moi la grâce des conseillers de mon frère...

— Je ne puis, répondit César. À vos prières, j'ai pardonné à votre frère, mais gracier ces misérables serait me proclamer leur complice dans ce crime abominable. Choisissez des sujets plus dignes de votre bonté et je...

César fut interrompu à ce moment par l'arrivée soudaine de Cornélie. Elle était pâle et agitée.

— César, fit-elle, prends garde à toi ! On veut ta mort. À la tête de Pompée, les Égyptiens veulent ajouter celle de son vainqueur. Certains de mes gens se sont faits les complices du complot. D'autres esclaves m'ont dévoilé cette trame et je viens te dire le lieu, l'heure, les noms des assassins.

— Ah ! dit César en levant les yeux au ciel, les Dieux ont vu quels soins je prenais à venger Pompée, et ils ont désarmé le cœur de Cornélie !...

— Non, César, fit celle-ci fièrement, ma haine est toujours forte. Je

la sens là, dans mon cœur, et ta mort me paraîtra la seule vengeance digne de Pompée, le seul apaisement pour ses mânes. Je te chercherai partout des ennemis et je continuerai contre toi, contre ta soif d'ambition et de tyrannie, la lutte entreprise par mon époux. Mais je veux que ce soit des mains romaines qui versent ton sang. Je veux que ce soit Rome elle-même qui te punisse, en holocauste à sa liberté que tu menaces. Ce n'est pas sur les bords africains que tu dois tomber ni sous les coups d'un roi traître. Et c'est pourquoi je te crie : « Prends garde ! » Ptolémée te trahit comme il a trahi Pompée. Défends-toi ! Il ne faut pas que cette seule journée, pour le caprice d'un ingrat cruel, voie tomber les deux plus nobles têtes de Rome. Ce n'est pas sur le Nil que doit être vengé l'affront fait aux Romains dans ta vie ambitieuse. Adieu, César. Tu peux te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

— Eh bien ! dit César en se tournant vers Cléopâtre, reine, voyez-vous pour qui vous me demandiez grâce ?

— Ah ! Seigneur, dit Cléopâtre en joignant les mains, n'oubliez pas que cet ingrat est mon frère. Par pitié !

— Non, fit doucement César, je ne l'oublierai pas, je vous le promets. Mon cœur sait pardonner.

César s'éloigna, suivi de ses officiers. Et bientôt, dans tout le palais, une rumeur retentit, faite de mille cris de colère et de mort. Les légionnaires poursuivaient partout les soldats de Ptolémée, sans faire de quartier.

Du palais, les luttes descendirent dans la ville. La populace, qui haïssait les Romains, avait pris le parti de son roi, et, dans toutes les rues, ce n'était que batailles ardentes.

Les troupes de Ptolémée s'étaient concentrées près du port et là, le carnage était porté à son comble.

Ptolémée se battait en désespéré. Lui que ses conseillers avaient toujours trouvé lâche et flottant, sans force d'âme devant leurs avis, déployait un courage qui exaltait les Égyptiens.

Mais les légions romaines, toujours victorieuses, avaient pour elles cette discipline et cette habitude de la guerre qu'aucun courage ne peut longtemps remplacer.

L'une après l'autre les maisons qui servaient de forteresses aux troupes royales tombaient entre les mains des Romains. Photin fut pris le premier, des assassins de Pompée. César le livra aux bourreaux, et la lutte reprit plus âpre, plus désespérée de la part des Égyptiens qui perdaient un de leurs principaux chefs.

Achillas tomba le second. Mais bien que César se fût appliqué à faire respecter sa vie pour le donner lui aussi aux bourreaux, il mourut en soldat, les armes à la main.

Ptolémée, seul, résistait encore. Il croyait que César voulait sa perte, malgré les assurances de pardon que lui prodiguait celui-ci, quand les

hasards du combat les mettaient face à face. Aussi luttait-il sans prudence, cherchant le coup mortel. Mais les Romains, fidèles aux ordres de César, respectaient sa vie et détournaient leurs glaives de cette poitrine offerte.

Enfin, près d'être entouré et fait prisonnier, Ptolémée eut tout à coup l'idée de fuir. Une barque se trouvait là et plusieurs de ses soldats y étaient montés déjà dans le dessein de gagner la haute mer et de tâcher de sauver leur vie.

Le roi se jeta dans cette barque, et il fut imité aussitôt par les survivants de sa troupe. Mais le nombre de ces derniers était trop grand pour le frêle bateau. Il s'était à peine éloigné du rivage qu'on le vit s'enfoncer tout à coup, comme si une main invisible l'avait tiré au fond de l'eau. Tous ses occupants furent noyés, y compris Ptolémée.

Lorsque Cléopâtre apprit cette mort, elle la pleura. Elle avait espéré revoir son frère assagi, débarrassé de ses mauvais conseillers, digne de sa couronne.

— Enfin ! lui dit Cornélie qui se trouvait près d'elle quand Achorée leur apprit cette grave nouvelle, les Dieux ont prononcé. Pompée a reçu sa vengeance. Rends-moi mes galères, César, ajouta-t-elle en se tournant vers le Romain qui venait d'entrer, je vais partir : ces bords ne m'offrent plus qu'un souvenir douloureux. Mais je veux te présenter une requête : fais que me soit redonnée la tête de Pompée, que j'emporte ses cendres...

— Les voici, fit César. Ce corps illustre a été retiré de la mer par Philippe, l'affranchi de Pompée. Lui-même a brûlé les restes de son maître, et m'est venu porter cette urne où il a recueilli les cendres. Portez-les à Rome afin qu'on puisse les honorer et leur dresser des autels.

— Non, ce n'est pas à Rome que je vais, fit farouchement Cornélie, et ces cendres n'y entreront qu'au jour de tes funérailles, qu'au jour de la vengeance de la liberté opprimée. Jusque-là, elles reposeront en terre d'Afrique ; elles seront pour mes fils, pour Caton et Scipion, un encouragement dans leur haine de César. Car tous les honneurs que tu peux rendre à ton ennemi mort – qu'il est doux de plaindre le sort de celui qu'on ne redoute plus ! – ne peuvent toucher mon cœur et le faire renoncer à la lutte contre toi. Cependant, j'avoue que cette haine où m'oblige mon devoir n'est pas plus grande que mon estime pour César, pour la générosité de son caractère. Et les siècles jugeront comme moi. Ils détesteront le tyran qui détruisit la liberté romaine, mais ils aimeront les vertus de l'homme. Toute cette vie que tu me laisses sera employée à te combattre, et si mes forces m'abandonnent, c'est Cléopâtre elle-même qui continuera ma vengeance. Si – fit-elle ardemment en réponse à un geste de la reine – je sais l'amour de César pour vous, mais je sais aussi la haine du peuple romain pour les rois...

et les reines. Et cet hymen que César appelle de ses vœux sera le signal de sa mort.

— Seigneur, dit Cléopâtre à César avec douleur, si notre union doit être pour vous un sujet de périls, sacrifiez mon bonheur, ma vie.

— Non pas, fit César, l'emportement de Cornélie est vain. Les Dieux n'entendront pas les souhaits d'une âme blessée et injuste... Mais me pardonneriez-vous de n'avoir pas su empêcher la mort de votre frère ?...

Cléopâtre mit sa main dans celle de César. Son regard, où brillaient encore quelques larmes, s'attachait avec douceur et fierté sur le noble visage du Romain.

Sur la place, le peuple pressé acclamait à grands cris la reine. Le soleil se couchait sur l'horizon des sables, et sa pourpre envahissait le ciel d'un éclat de victoire. Tout ce qu'avait vu ce jour, de traîtrises, de douleurs, de craintes, d'agonies, s'ensevelissait dans le calme mystère de la nuit. Et « demain » allait apporter à ceux qui le vivraient, d'autres douleurs et d'autres craintes, d'autres traîtrises et d'autres agonies... « Demain », cette éternelle espérance des hommes !



Rodogune



OUT était en fête à Séleucie dont les souverains de Syrie avaient fait leur capitale. Le roi devait être couronné. Et cet avènement au trône allait marquer la fin des luttes et des troubles qui pendant bien des années avaient épuisé la Syrie.

Mais le choix du roi n'était pas aisé. Deux princes, frères jumeaux, prétendaient à la couronne. Ils étaient aussi vertueux et courageux l'un que l'autre et le peuple syrien regardait avec un égal amour Antiochus et Séleucus.

Ils avaient vingt ans, également beaux d'âme et de visage, et une si tendre amitié les unissait que la peine ou la joie de l'un devenait celle de l'autre, aussitôt.

Ils n'étaient arrivés à Séleucie que depuis un an. Une grande partie de leur jeunesse s'était écoulée à Memphis, sous la garde d'un fidèle précepteur nommé Timagène. Leur père, Nicanor, roi de Syrie, avait entrepris la guerre contre les Parthes dix ans auparavant. Mais vaincu et fait prisonnier par ses adversaires, il était resté éloigné de sa patrie.

Sa femme, Cléopâtre, qui était une reine despotique, avait, au bout d'un an de règne, lassé la patience de son peuple, qu'un ambitieux, nommé Tryphon, n'avait pas eu de peine à soulever contre la souveraine légitime.

Aussi, après quelques mois de luttes sanglantes, Cléopâtre avait-elle dû s'enfuir avec ses enfants à Memphis, pendant que Tryphon s'emparait de la couronne.

Mais la tyrannie du nouveau roi s'exerçait si rudement sur le peuple syrien qu'un parti se forma pour rappeler la reine Cléopâtre. Celle-ci ne pouvait entreprendre la vie de campagnes et de combats qu'exigeait la reprise du pouvoir. Elle confia le commandement de ses

troupes à son beau-frère, Antiochus.

Pendant plusieurs années la Syrie fut le théâtre de luttes sans nombre aux victoires incertaines. Enfin, Antiochus défit Tryphon, et, l'ayant fait prisonnier, le condamna au supplice.

Le frère de Nicanor avait entrepris la guerre contre l'usurpateur dans le but de rendre le trône de Syrie ou au roi prisonnier, ou, à son défaut, à l'un de ses fils qui venaient d'achever leur quinzième année. Mais, au moment où, débarrassé de Tryphon, il se retrouva commandant seul dans la Syrie pacifiée, l'amour du pouvoir s'empara de son âme, et il ne songea plus qu'à jouir lui-même du trône qu'il avait voulu reconquérir pour d'autres.

Sur ces entrefaites, on apprit que Nicanor, à qui le roi des Parthes, Phraates, témoignait beaucoup d'amitié, venait d'épouser la sœur de celui-ci, une princesse jeune et belle, du nom de Rodogune.

Cléopâtre, en apprenant ce mariage, témoigna d'une grande colère causée bien plus parce qu'une semblable union la privait à tout jamais de la couronne que par attachement pour son époux. Et, quittant Memphis, elle vint rejoindre Antiochus à Séleucie et lui offrit sa main.

Antiochus accepta. C'était, pour lui, une façon presque légitime de garder le pouvoir. Époux de la reine, il devenait régent du royaume jusqu'à l'avènement de l'un des deux princes, ses neveux. Et dès lors, il n'eut plus qu'une tâche : retarder cet avènement le plus longtemps qu'il lui serait possible.

Cléopâtre l'aida puissamment à éloigner ses fils du trône tout en se plaignant très haut de la rigueur dont son second mari en agissait avec les héritiers du premier. Le trône avait un attrait irrésistible sur cette âme ambitieuse et sans scrupule. Pendant plusieurs années, ce fut elle qui régna véritablement, sous le nom d'Antiochus, tandis que ses fils continuaient à mener à Memphis une existence cachée et modeste.

Un événement vint troubler le règne de Cléopâtre et d'Antiochus.

Phraates s'était mis en tête de rendre à son beau-frère le royaume de Syrie et il fit demander à Antiochus de redonner à Nicanor le pouvoir qu'il détenait sans fondement.

Antiochus, poussé par Cléopâtre, refusa de se priver de la couronne pour son frère. Phraates lui déclara aussitôt la guerre, et la Syrie, fatiguée par ses luttes civiles, dut retrouver encore de l'argent et des soldats pour combattre l'ennemi.

Celui-ci, supérieur en nombre et en armes, remporta une éclatante victoire. Antiochus, vaincu, se donna la mort pour ne pas tomber aux mains de Phraates, et la Syrie revint à son véritable roi : Nicanor.

En apprenant qu'il pouvait regagner enfin sa patrie pour y recevoir la couronne dont il avait été si longtemps dépouillé, Nicanor eut une grande joie.

C'était un prince généreux et doux dont les Syriens avaient toujours

chéri la mémoire et qu'ils appelaient de tous leurs vœux après les différentes tyrannies qu'ils avaient subies. La victoire de Phraates lui rendait son trône. Il se mit en route pour Séleucie, avec Rodogune.

Mais la haine de Cléopâtre veillait. Ce mari qui l'avait répudiée pour épouser une Parthe, elle le détestait de toute son âme puisqu'il venait lui enlever le pouvoir.

Elle l'eût laissé vivre heureux avec Rodogune en quelque autre lieu de la terre. Elle n'était jalouse que de la gloire de régner. Mais il allait lui enlever son sceptre ! Elle résolut sa mort.

Nicanor fut attaqué non loin de Séleucie par une troupe embusquée dans un chemin étroit qui ne laissa aux siens ni le temps ni la place de conjurer l'agression et d'y résister victorieusement.

Nicanor tomba sous les coups des assassins et Rodogune, faite prisonnière, fut envoyée à Séleucie pour y vivre comme otage et empêcher toute manifestation de colère, de la part de Phraates.

Celui-ci, en effet, voyant sa sœur au pouvoir de Cléopâtre qui, par l'assassinat de son mari, venait de prouver qu'elle ne s'embarrassait d'aucun scrupule, n'osa pas attaquer la Syrie ni venger son beau-frère. Et il entra en pourparlers de paix.

Cléopâtre réussit à faire traîner les choses en longueur. Mais il lui fallut enfin prendre une décision.

Le peuple qui avait espéré le retour de son roi avait senti augmenter sa haine pour l'instigatrice de l'assassinat de celui-ci, et, malgré la sévérité dont la reine avait usé pour réprimer quelques troubles, les Syriens osaient réclamer à voix haute le règne d'un des fils de Nicanor.

Mais quel était l'aîné de ces jumeaux ? La reine seule pouvait le dire, tous les autres témoins de la naissance étant morts.

Longtemps, Cléopâtre fit la sourde oreille aux réclamations du peuple. Mais voyant que des insurrections étaient probables, elle se décida à appeler à Séleucie Antiochus et Séleucus, ses fils, pour remettre la couronne à l'un d'eux, à l'aîné.

Ce grand jour était arrivé, et la ville présentait une animation extrême. Les noms des deux princes étaient sur toutes les lèvres. On vantait la bonté de leur âme, la douce fierté de leur maintien, leur ressemblance avec le feu roi. Et quand, chaque jour, montés sur le même char et escortés de grands lévriers, ils se rendaient à la chasse, le peuple faisait la haie sur leur passage et poussait des acclamations.

Un nom qu'on prononçait aussi mais plus bas pour ne pas déplaire à la reine, était celui de Rodogune.

La princesse des Parthes n'était plus prisonnière mais elle n'avait pas encore quitté le palais de Cléopâtre, et les bien informés parlaient d'un mariage entre elle et un des jeunes princes. L'idée d'une telle union, on le savait, avait eu l'agrément de Phraates.

Dans le palais, ce qui n'était qu'un « on dit » pour le peuple,

paraissait certain. La paix avec le roi des Parthes allait se conclure sur cette base de l'union de sa sœur et du roi de Syrie. Mais quel allait être ce roi ? Antiochus ? Séleucus ? Cléopâtre, en avouant publiquement quel était l'aîné de ses deux fils, allait en décider.

C'est de quoi s'entretenaient, dans une des galeries du palais, Timagène, le précepteur des jeunes princes, et Laonice, suivante de Cléopâtre, à qui celle-ci avait confié la surveillance de Rodogune.

Ils étaient tous deux fort attachés à la race de Nicanor, et ce jour qui allait décider entre des jeunes gens également aimables leur semblait lourd d'angoisse.

La venue d'Antiochus les interrompit. Le prince avait l'air rêveur et soucieux. Il prit le bras de Timagène et pria Laonice de l'écouter aussi :

— Ce jour est terrible pour moi, fit-il ; ou je suis roi ou je ne le suis pas. Si je le suis, c'est mon cher Séleucus qui ne peut l'être. Si je ne le suis pas, je perds à jamais Rodogune. La royauté ne m'est rien, mais mon amour pour Rodogune est tout-puissant en moi. Je voudrais offrir à mon frère de partager ces deux biens dont ma mère fait l'apanage exclusif de l'aîné. Je lui cède le trône en compensation de la main de Rodogune. Timagène, va voir Séleucus et peins-lui la douceur de régner avec des traits si agréables que cela lui apparaisse comme la seule chose enviable au monde. Quant à vous, Laonice, tâchez de sonder l'esprit de Rodogune pour savoir si elle daignerait accepter l'amour d'un sujet.

— Voici justement votre frère, dit Timagène, et vous ne sauriez trouver meilleur interprète que vous-même.

Séleucus s'avavançait en effet. En apercevant Antiochus, son visage s'éclaira.

— Mon frère, lui dit-il, que je suis aise de vous voir ! J'ai une grave proposition à vous faire et je ne saurais choisir un moment plus propice que celui-ci. Dans quelques heures, la Syrie connaîtra son roi. Mais je vais connaître le mien avant elle car je viens vous apporter ma renonciation au trône. Antiochus, soyez roi de Syrie, sans conteste, mais en revanche, laissez-moi la main de Rodogune.

— Hélas ! dit Antiochus dont un soupir douloureux souleva la poitrine.

— Recevez-vous cette offre avec déplaisir ?

— Je l'avoue. Rodogune, à mes yeux, vaut non seulement plus qu'un trône, mais plus que toute l'Asie.

— Vous l'aimez ? fit Séleucus tout tremblant.

— Depuis que je l'ai vue pour la première fois. Et vous, mon frère ?

— Depuis que je l'ai vue pour la première fois, dit Séleucus d'une voix sourde.

Les deux frères se regardèrent avec une tristesse infinie.

— Ainsi, dit Antiochus, nous voulions nous faire la même proposition. Quelle douleur ! et que le Destin mène durement nos vies. Cependant, Séleucus, je vois une chose, c'est que chacun de nous, dans son rêve de bonheur, n'a songé qu'à lui, sans se préoccuper trop de celui de la princesse.

— C'est vrai, dit Séleucus. Nous n'hésitions pas à faire d'elle une sujette quand elle est digne de toutes les couronnes du monde.

— Je pense comme vous, reprit Antiochus, et convenons ensemble, puisque, hélas ! nous sommes rivaux, que Rodogune épousera non pas vous ou moi, mais le roi de Syrie, c'est-à-dire celui-là que le Destin a marqué voici vingt ans. Dans l'incertitude où nous sommes l'un et l'autre, qu'une seule chose soit certaine : la royauté de Rodogune.

— Oui, fit Séleucus en serrant longuement la main de son frère, cela et notre amitié. Au-dessus des rivalités de l'ambition et de l'amour, élevons ce trésor de nos cœurs. Aimons-nous, Antiochus, là où tant d'autres se haïraient !

Les deux frères s'étreignirent avec force.

— Allons nous jurer cette tendresse au pied des autels, dit Antiochus en entraînant son frère.

— Quels cœurs ! fit Timagène en les suivant du regard avec admiration. Quels rois !

— Voici Rodogune, interrompit Laonice. Son visage est sombre aussi ; un nuage voile sa beauté. Ce jour que tout le peuple célèbre déjà avec gaieté met sur les fronts royaux une angoisse profonde.

Rodogune marchait, les yeux fixés au sol. Sa longue tunique blanche flottait par instants autour d'elle au gré de la brise, comme un voile irréel. Timagène s'était éloigné avec respect.

— Laonice, fit la princesse, pourquoi, moi qui ne suis plus une prisonnière dont la vie dépend d'un caprice royal, moi qui vais recevoir aujourd'hui une couronne, suis-je si triste et si glacée ?

— Je ne sais, dit Laonice en souriant d'un air encourageant, ce qui peut causer votre inquiétude.

— L'attitude de la reine, peut-être, fit rêveusement Rodogune.

— Vous n'avez plus rien à lui reprocher, plus rien à en craindre : vous allez être reine, et c'est elle-même qui met sa couronne sur votre front.

— Oui. Tu dis vrai, mais mon cœur reste en défiance. La reine me hait.

— Impossible, fit vivement Laonice. Si elle vous a mal traitée au moment de la mort du roi Nicanor...

— De l'assassinat, veux-tu dire, Laonice ! Pourrais-je oublier que c'est la propre main de Cléopâtre qui enfonça le poignard dans ce cœur sans pareil !

— Certes, balbutia Laonice, la colère de la reine fut cruelle et les

sentiments qu'elle vous témoigna, dignes de cette colère. Vous aviez été sa rivale heureuse dans le cœur de Nicanor... Mais depuis, l'affection a succédé à cet emportement... D'ailleurs, quel que soit le roi choisi par elle, vous savez l'amour qu'Antiochus et Séleucus ont pour vous. Vous n'avez à craindre aucune autre puissance que vous sur leur cœur et sur leur volonté.

— Ah ! fit Rodogune, la pensée de ce mariage me trouble. J'aime l'un des deux princes, Laonice, mais le devoir d'État, qui est au-dessus du pouvoir royal, me forcera à prendre celui que désignera le Destin. Et s'il s'agit de l'autre !... J'obéirai sans mot dire, mais imagines-tu la blessure de mon cœur ?

Et Rodogune, soupirant, s'appuya au bras de Laonice et fit quelques pas avec elle dans les jardins.

Une femme la suivait des yeux, d'une fenêtre du palais, et si son regard avait pu foudroyer la princesse, il l'aurait fait en un instant.

Cette femme au regard si menaçant et qui portait sur tous les traits durs de son visage la marque des plus bas sentiments, des plus cruels instincts, avait sur la tête une couronne d'or ; un manteau de pourpre l'enveloppait. C'était la reine Cléopâtre.

Elle songeait. Et sa pensée devait être bien terrible à en juger par l'éclat sombre de ses yeux.

Elle songeait : Phraates, confiant dans les traités qu'elle venait de signer, s'était éloigné de Séleucie. L'armée syrienne, profitant de la trêve entre les deux pays, s'était renforcée ; l'argent remplissait de nouveau les coffres royaux. Une guerre ne pouvait plus maintenant accabler Cléopâtre. La mort de Rodogune, qu'elle avait décidée, en serait la cause. Ignorante du cœur de ses fils, et peut-être les croyant à l'image du sien, elle entrevoyait, comme une vision délicieuse pour sa pensée, un roi de Syrie tuant, le jour de ses noces, la rivale détestée de sa mère : la nouvelle reine.

Quand Laonice la rejoignit, Cléopâtre n'interrompt pas ses projets de mort, et elle exprima à sa suivante son espoir de leur réussite. Ces confidences firent trembler Laonice. Ainsi donc, les craintes de Rodogune étaient fondées. La reine méditait sa mort !

— Je veux régner, disait Cléopâtre d'une voix sombre et terrible. Et la Syrie, en me forçant de passer le pouvoir à l'un de mes fils, signe l'arrêt de mort de Rodogune. Phraates m'a obligée à mettre sur le trône cette rivale haïe. Elle mourra.

— Mais votre fils ?... balbutia Laonice.

— J'ai de quoi peser sur sa volonté. J'ai mené Antiochus par la crainte de ses neveux, je mènerai l'un ou l'autre de mes fils par la pensée de son frère. Tu pâlis ? Quand on a le diadème, on n'est pas frère, père, fils, on n'est que roi, et l'attrait du pouvoir est tel que tout autre sentiment paraît puéril. Mais voici Antiochus et Séleucus que j'ai

mandés près de moi... Approchez, princes, il est venu enfin ce jour souhaité de mon cœur où je vais couronner l'un de vous ! Vous savez combien j'eus de peine à vous garder cette couronne, quelles luttes, quelles amertumes ont été mon lot. Quand enfin, après tant de traverses, la mort d'Antiochus eut semblé ôter tout obstacle à votre royauté, votre père – mais puis-je donner un titre si doux à l'époux d'une étrangère, ramené dans sa patrie par des troupes étrangères – votre père, dis-je, vint menacer à son tour l'héritage sacré de ses fils. Un autre hymen allait lui donner d'autres héritiers et la couronne vous eût été enlevée à tout jamais. Je n'ai pu supporter cette pensée. Par amour pour vous, j'ai agi, j'ai tué...

— Madame, dit Antiochus avec vivacité, ne nous rappelez pas ce que nous cherchons à oublier. Nous ne mettons pas en doute votre tendresse pour nous, ni les longs et grands travaux que nous vous avons coûtés. Nous attendons tous deux le trône, mais sans impatience. Ne nous le donnez que quand vous en serez lasse.

— Oui, fit Séleucus, l'ambition n'est pas notre plus grand désir. Réglez encore.

Cléopâtre regarda ses fils avec étonnement. Ces sentiments, si différents des siens, lui semblèrent joués. Elle ne pouvait imaginer que la couronne ne fût pas l'unique préoccupation de ces jeunes cœurs. Et sa haine contre Rodogune lui voilant la juste appréciation d'autrui, elle crut deviner la cause des refus d'Antiochus et de Séleucus.

— Ô mes fils, vraiment mes fils, s'écria-t-elle avec ivresse, vous ne voulez pas du trône à cause de celle que des traités vous y imposent comme compagne. Il vous faudrait le partager avec votre ennemie, avec cette infernale magicienne qui sut envoûter votre père et qui m'a conduite au crime ! Mes fils, soyez contents ! De même que je vous ai gardé votre part de puissance, je vous ai laissé aussi votre part aux vengeances... Votre droit d'aînesse, celui qui vous sacrera roi ? C'est la mort de Rodogune... Mais pourquoi me regarder ainsi ? Redoutez-vous Phraates ? Il est loin et l'armée syrienne a recouvré ses anciennes forces. Vos yeux se détournent ? Vous pâlissez ? Ah ! ingrats, je comprends ! Vous n'épouserez pas ma querelle. Eh bien ! le trône ne sera pas à vous. Je chercherai quelque autre roi !

Cléopâtre s'éloigna, maugréant avec fureur. Laonice, tremblante, la suivait. Les deux frères échangèrent un regard de douleur.

— Est-ce là une mère ? fit Séleucus avec horreur, et en sommes-nous nés ? Impossible. Toutes les Furies n'auraient pas de mots ni de regards plus terribles.

— Taisez-vous, dit Antiochus vivement. C'est notre mère. Nous ne devons rien examiner d'elle. Tout ce qu'elle a fait c'est par amour maternel et...

— Un tel amour ne peut être bien grand pour des fils élevés au loin,

dans une condition presque misérable et qu'elle n'a rappelés à elle que pour les rendre criminels. Elle ne nous aime pas, mon frère, et le seul sentiment de ce cœur, malgré de si tendres et maternelles assurances, c'est sa haine contre Rodogune. Antiochus, l'unique moyen de sauver la princesse, c'est de ne pas attendre qu'on nous impose un roi. Régions unis par notre amitié et nous triompherons...

Tandis que les deux frères se concertaient sur le moyen d'empêcher le crime médité par leur mère, Rodogune écoutait, angoissée et indignée, le récit que lui faisait Laonice des intentions cruelles de la reine.

Oronte, ambassadeur de Phraates, se tenait près de la princesse et cherchait dans son esprit quels secours la sœur de son roi pourrait attendre de ceux qui lui étaient fidèles. Les soldats parthes étaient en si petit nombre au palais ou dans la ville qu'ils pouvaient, en défendant Rodogune, tout juste mourir sans la sauver.

— Que faire ? demanda enfin la princesse au vieux guerrier et à Laonice. Me faudra-t-il donc mourir ? Fuyons plutôt.

— C'est impossible, dit Oronte en secouant la tête. Le palais est bien gardé. Je m'étonnais d'une telle surveillance puisque Phraates et Cléopâtre étaient en paix. Je la comprends maintenant... Mais, princesse, une issue nous reste : l'amour des princes. Sur eux, vous pouvez plus qu'elle. Croyez-moi : si vous voulez régner, faites régner l'amour.

Oronte et Laonice s'éloignèrent, laissant Rodogune à ses pensées.

Devant elle se levait l'image de Cléopâtre avec sa haine et son implacable ambition. Elle la voyait telle qu'elle lui était apparue pour la première fois, le bras rouge du sang de Nicanor et si pareille aux monstrueuses visions de l'enfer. Et elle entendait la voix mourante de son époux lui répéter dans un murmure : « Je meurs pour vous. Adieu. Vengeance ! »

— Ah ! se disait Rodogune, j'oubliais cette mission sacrée. J'allais baiser la main qui a percé le cœur de Nicanor. J'obéissais, victime résignée, à cette raison d'État qui nous ploie d'autant plus que nous sommes plus près de la couronne. Quelle lâcheté ! Prince, vivant portrait du roi assassiné, toi que j'aime sans jamais permettre à mes yeux de te le dire, sache que je ne t'appartiendrai désormais que si tu venges ton père sur l'assassin.

Rodogune releva brusquement la tête : Antiochus et Séleucus se tenaient devant elle. L'émotion de voir aussi soudainement celui qui était l'objet de ses pensées la troubla et elle fut quelques minutes avant de pouvoir redonner à son visage cette expression de fierté royale qui était sienne. Antiochus parla :

— Princesse, dit-il, les traités vous soumettent comme nous à cette épreuve d'attendre dans l'incertitude. Nous ne savons qui de nous sera

roi et vous ignorez quel sera votre époux. L'amour que nous avons l'un et l'autre pour vous s'offense de voir votre volonté esclave d'une autre. Réglez votre destin ; votre préférence sera notre seul droit d'aînesse. Prononcez entre nous, et celui qui restera votre sujet pourra au moins vous prouver toujours son fidèle dévouement.

— C'est à la reine et non à vous, princes, qu'appartient ce choix. Si j'empiétais sur son pouvoir, de quelle fureur ne m'accablerait-elle pas ? Vous savez peut-être que sa haine pour moi n'est pas morte.

— Ah ! Madame, fit avec chaleur Séleucus, régner c'est justement condamner cette haine à l'impuissance. Ne vous laissez pas arrêter par un scrupule que nous ne pouvons avoir puisque l'un de nous « doit » être roi. Nous pouvons à notre gré, et sans faire insulte à qui que ce soit, nous léguer l'un à l'autre la couronne. Mais choisissez, afin que le hasard ne puisse pas attrister votre cœur par un choix qui ne serait pas le vôtre.

— Princes, fit Rodogune émue et se contraignant avec peine à la fermeté et au calme, craignez de me dégager de l'obéissance que je dois à la raison d'État. Car mon cœur libre est peut-être un orgueilleux qui vous demandera, pour prix de sa tendresse, de périlleux services.

— Parlez, princesse, s'écrièrent les deux jeunes gens. Quel est ce prix de votre cœur ?

— Ne me le demandez pas.

— Je vous en prie, fit Antiochus.

— Parlez ! supplia Séleucus.

— Vous le voulez ? demanda Rodogune avec répugnance.

— Oui.

— Eh bien, princes, souvenez-vous que votre père est mort pour moi, assassiné par votre mère ; souvenez-vous que si je puis aimer les fils du roi, je hais ceux de la reine. Ah ! vous soupirez. Je l'avais dit. Votre amour cède devant ma vengeance. Sachez-le pourtant ; si je n'obéis plus, je ne me donne qu'à ce prix : venger les mânes d'un roi sur une reine cruelle. Osez me mériter. Adieu, princes.

Rodogune s'éloigna avec dignité.

— Hélas ! fit Antiochus, voilà donc le résultat d'un amour comme le nôtre !

— Ah ! mon frère, s'écria Séleucus, je vois avec douleur ce qu'est un trône et ce qu'est une femme. Leur prix me semble si effroyable qu'il dépasse la joie qu'on peut ressentir à leur possession. Je vous cède l'un et l'autre sans jalousie. Et je vous plains. Ne vaudrait-il pas mieux, cher Antiochus, laisser ces âmes cruelles à leurs luttes et regagner le doux Memphis de notre jeunesse ?

— J'aime trop pour ne pas espérer encore un peu, répondit Antiochus tristement. Nous n'avons pas essayé des prières auprès d'elles. Si fières, si implacables dans leur haine qu'elles puissent être,

elles auraient, je le crois, cédé devant nos larmes.

— Oui, pour un temps, pour une heure, vous gagnerez votre cause. Mais sans cesse, après cela, il vous faudra parer leur rancune mutuelle. Vous vous trouverez au milieu de ces coups, et peut-être est-ce vous qu'ils atteindront. Antiochus, ce n'est ni à Rodogune, ni à notre mère qu'il appartient de choisir le roi. Ce n'est pas sur la haine que nous assoirons notre trône. Mon frère, acceptez-le des mains de l'amitié. Rodogune est à vous puisque je vous fais roi. Ne les suppliez pas. Commandez ; et dites-vous que Séleucus, votre sujet, loin de vous envier, tremble pour son roi.

Séleucus jeta un long regard sur son frère pensif et s'éloigna en hochant la tête.

— Allons, se dit Antiochus, je vais trouver Rodogune. Je ne puis croire que mon amour n'obtienne rien de cette âme. J'aurais donc si mal deviné ce qu'elle vaut ! Non. Je dénouerai ces masques de fierté cruelle qui cachent ces vrais visages.

Antiochus se mit à la recherche de la princesse. Il ne tarda pas à la trouver. Elle regardait, pensive, l'eau jaillir d'une vasque et, négligemment, elle cherchait à emprisonner entre ses doigts les gouttes transparentes. Aux pas d'Antiochus, elle leva la tête, puis la rebassa vivement pour cacher la rougeur de son visage.

— Vous soupirez ? dit le prince, est-ce la pensée de nous perdre l'un ou l'autre qui vous attriste ainsi ? ou est-ce la peine de nous avoir chargés, dans un élan de colère, d'une cruelle mission qui maintenant répugne à votre cœur ?

— Non, fit avec fermeté Rodogune sans toutefois oser lever les yeux vers le jeune homme. Ce qui m'arrache des soupirs, c'est le souvenir de votre père, c'est la pensée que ses mânes sont restées sans vengeance. Ce n'est pas à vous qu'allait ma douleur.

— Princesse, dit Antiochus d'une voix émue, ce cœur que vous pleurez revit en ses fils ; nous vous aimons, mais ne nous demandez pas, par tendresse pour vous, de nous faire parricides. Ou bien, si vraiment il vous faut apaiser votre colère et venger cette mort, prenez-moi comme victime. Punissez en moi les crimes de ma mère, mais par contre acceptez Séleucus comme époux et payez-le ainsi de ce que vous devez à mon père. Je suis à vos genoux, prenez ce poignard. Frappez ici. Vous vous détournez ! Dieux, vous dédaignez donc bien ce cœur qui vous adore !

— Ah ! s'écria Rodogune dont les larmes coulèrent, rappelez près de vous votre frère ; quand vous êtes seul devant moi, je tremble, moi qui vous bravais tous les deux. Entendez-vous maintenant mes soupirs ? Ce n'est pas un souvenir ni un regret qui les éveille. Je l'avoue, j'aime. Et ce soupir dit assez que c'est vous.

Antiochus poussa un cri de bonheur.

— Mais, reprit Rodogune, si je renonce à ma vengeance – et je vous estime davantage de me l'avoir refusée – si je renonce à ce crime, je rentre sous la loi faite par les traités, et j'épouserai celui de vous deux que désignera la reine. Ma fierté, mon bonheur me le commandent ainsi.

— Que puis-je vouloir de plus ? fit Antiochus dont le cœur bondissait de joie. Savoir que vous m'aimez, il y a là de quoi vivre sans envier rien d'autre. Si le sort vous donne à mon frère, mon amitié se réjouira, même si mon amour s'attriste. Je puis en mourir de douleur, mais je mourrai content.

— Et moi, fit Rodogune à voix basse, si mon destin me livre à un autre !... – Elle eut un sanglot et saisissant les mains d'Antiochus. – Ah ! fit-elle, je ne veux vous revoir qu'avec le diadème !

Et elle s'enfuit, légère et rapide, tandis qu'Antiochus, le cœur bondissant, marchait comme porté par des nuages et couronné des lauriers du héros. Une main soudain l'arrêta. Il avait passé près de Cléopâtre sans la voir. Laonice accompagnait la reine :

— Eh bien ? fit celle-ci d'une voix dure et menaçante, qu'avez-vous résolu ? Attendez-vous que votre frère se soit emparé du pouvoir, en accomplissant, plus tôt que vous, ma vengeance ?

— Aucun de nous, Madame, dit Antiochus d'un ton ferme, ne se rendra criminel pour un déplaisir de votre part. Notre amour pour la princesse...

— Vous aimez Rodogune ? s'écria Cléopâtre avec une fureur indicible. Misérables, fils dénaturés ! Vous chérissez mon ennemie !

— La nature et l'amour ont leur domaine à part dans un cœur, fit doucement Antiochus. Pour vous, s'il le fallait, mon frère et moi nous donnerions notre vie. Mais aussi...

— Eh bien ?

— Nous donnerions notre vie s'il fallait périr pour Rodogune.

À ces mots, la colère de Cléopâtre ne connut plus de bornes.

— Mourez ! mourez ! s'écria-t-elle, et je n'aurai pas une larme. Je ne verrai en vous que mes ennemis.

— Ma mère, dit alors Antiochus en tremblant, auriez-vous bien le courage de tuer votre fils ? J'aime Rodogune.

Les yeux de Cléopâtre semblèrent lancer des flammes. Mais par un effort de suprême volonté elle se contint. Ses mains qui se crispaient sur le manche d'un poignard se portèrent à ses yeux. Et, cachant son visage, elle dit d'une voix qui tremblait, sans qu'on sût dire si c'était de colère ou d'émotion :

— Ah ! mon fils, que puis-je refuser à vos soupirs ? Vos larmes me font sentir que je suis mère. Je me rends. Je n'ai plus de colère. Recevez de ma main l'empire et Rodogune. Les dieux vous avaient fait l'aîné. C'est à vous que revient le royaume.

— Est-ce possible ? fit Antiochus qui ne pouvait croire à une victoire si prompte et si complète.

— Oui, mon cœur est dompté. Allez porter cette nouvelle à la princesse et soyez heureux, votre mère vous en prie. Ce soir vous viendrez tous les deux, selon notre vieille coutume syrienne, recevoir de ma main la coupe nuptiale. Courez, afin de ne pas dérober plus de temps à notre bonheur à tous. Et donnez des ordres. Je veux que Séleucie fasse retentir sa joie. Tous heureux, oui, tous heureux, ce soir !

Sans prêter attention à l'accent étrange qui avait accompagné ces derniers mots, Antiochus s'éloigna, ivre de bonheur, afin de partager cette félicité imprévue avec Rodogune.

Cléopâtre fit alors un signe à Laonice.

— Va chercher Séleucus, lui dit-elle avec une douceur feinte. Le coup sera dur pour lui. Mais ne lui apprends rien ; laisse à sa mère le soin de panser sa blessure.

Et tandis que Laonice courait joyeuse à la recherche du jeune prince, Cléopâtre eut sur les lèvres un terrible sourire. Elle essuya ses yeux brillants de larmes de rage.

— Oui, vous serez tous heureux ce soir, fit-elle en serrant les dents. Fous que vous êtes de croire qu'un cœur comme le mien pouvait changer pour de sottes pitiés !

— Vous m'avez demandé, Madame ? fit à ce moment Séleucus qui s'approchait.

— Oui, mon fils. Apprenez qu'on m'a vengée et que Rodogune est morte.

Séleucus pâlit affreusement à ces mots.

— Je vois, reprit avec un sourire cruel Cléopâtre, que vous l'aimiez puisque vous regrettez sa mort. Mais je n'avais pas achevé ma phrase, Rodogune est morte seulement pour vous.

— Ah ! fit Séleucus, soulagé.

— N'entendez-vous pas ? Je l'ai donnée à votre rival, elle et l'empire. J'ai déclaré faussement qu'Antiochus était votre aîné...

— Vous ne m'affligez pas par cette feinte, et j'avais avant vous donné à mon frère la couronne et la princesse.

— Quoi ! c'est là ce grand amour ? cria la reine avec rage, tu peux voir à un autre celle que tu aimes ! Tu peux supporter de perdre ainsi l'amour et la puissance qui t'étaient dus !

— Pourquoi prenez-vous plaisir à m'irriter contre mon frère ? demanda Séleucus d'un ton froid. Faut-il voir encore là-dedans l'amour d'une mère ? Quel est votre intérêt ? Quoi que vous fassiez, je vous le déclare, je n'aurai qu'amitié pour mon frère et que zèle pour le roi.

Et Séleucus, après un long regard de méfiance à sa mère, descendit

lentement aux jardins.

Cléopâtre frissonnait de rage. Ses doigts tâtèrent entre sa robe et sa ceinture d'or la lame d'un long poignard.

— Il ne doit plus parler, fit-elle d'une voix sourde, car il se défie de moi. Infernale Rodogune, qui m'a pris leurs deux cœurs sans les diviser, sans y jeter de haine ! Je me vengerai de toi ! Mais pour l'atteindre, je vois bien qu'il me faut les tuer ! Après le père, les fils. Bah ! qu'importent les crimes, je veux régner. Dans la coupe nuptiale, tout à l'heure, ce couple heureux boira le poison qui ne pardonne pas. Oh ! même si le peuple me déchire ou les Parthes, même si la foudre du ciel tombe et m'écrase, si j'ai pu me venger, qu'importe !

Cléopâtre assura son poignard dans sa main et silencieuse comme une ombre, se dissimulant derrière les massifs, elle alla se poster près d'un buisson épais, au coude d'une allée. Bientôt les pas d'un promeneur retentirent. Séleucus s'avançait.

Il y eut un bondissement semblable à celui d'une bête fauve, un faible cri, puis une fuite rapide tandis que sur le sable de l'allée, une flaque sombre grandissait...

Une heure plus tard, le peuple se massait devant la terrasse principale du palais où des trônes avaient été placés. Ceux d'Antiochus et de Rodogune étaient aussi haut et sur le même rang. Celui de Cléopâtre, à droite du roi, était moins haut, pour marquer l'inégalité de puissance.

Une foule animée et respectueuse guettait les paroles et les gestes des souverains. Et, oubliant leurs anciennes querelles, Parthes et Syriens fraternisaient.

Antiochus et Rodogune, le regard brillant de joie, s'avancèrent vers Cléopâtre qui, déjà assise sur son trône, se leva pour les recevoir.

— Approchez, mes enfants, dit-elle avec une feinte douceur. Mon amour maternel vous donne déjà ce nom, Madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Rodogune.

— Il m'est bien doux, Madame, répondit celle-ci en s'inclinant, et je vous respecterai en mère.

— Aimez-moi seulement, reprit Cléopâtre avec la même douceur. C'est moi qui dois vous respecter puisque vous êtes rois.

— Non, dit vivement Antiochus, ce sont vos avis et vos lois qui nous dirigeront.

Cléopâtre inclina la tête en souriant, puis, prenant la coupe nuptiale où quelques minutes auparavant elle avait laissé tomber une pincée de poudre, elle la tendit à Antiochus. Alors, se levant :

— Peuple, s'écria-t-elle, voici ton roi, voilà ta reine. Ainsi que les traités l'ordonnent, je descends du trône et le laisse à mon fils aîné. Vous tous qui m'entendez, honorez vos souverains et soyez, s'il le faut, prêts à mourir pour eux...

À ce moment, et tandis qu'Antiochus approchait la coupe de ses lèvres, un homme pâle et pleurant se précipita vers le roi.

C'était Timagène. Des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres.

À sa vue, Antiochus reposa la coupe et s'adressant, plein d'angoisse, au vieillard :

— Qu'y a-t-il ? Mon frère ?... Pourquoi n'est-il pas ici ?

— Ah ! Seigneur, fit Timagène en sanglotant, il est mort.

— Mort ! s'écria Cléopâtre en se cachant le visage entre ses mains. Il n'a pu survivre à son amour. Il s'est tué, ô mon fils !

— Non, reprit Timagène, on l'a tué.

À ces mots Antiochus qui défailait de douleur rouvrit des yeux pleins d'horreur.

— On... l'a... tué ? fit-il d'une voix imperceptible.

— Oui, dit Timagène, et je...

— C'est toi qui l'as assassiné, misérable ! s'écria Cléopâtre.

— Je l'ai trouvé couché au détour d'une allée. Il avait reçu au cœur un coup de poignard, mais avant de rendre le dernier soupir, il a pu parler.

Cléopâtre devint livide.

— Qu'a-t-il dit ? balbutia Antiochus que Rodogune soutenait en pleurant.

— Il a dit : « Antiochus, prends garde ! Une main qui nous fut bien chère m'a tué. C'est... » Il est mort sur ce mot. Et moi j'ai couru, couru, pour empêcher peut-être un second crime.

— Mon frère, gémit douloureusement Antiochus, ma joie est morte avec toi !... Et ma quiétude. « Une main qui nous fut bien chère... » Qui dois-je soupçonner ? Rodogune ou la reine ?... Mais, Timagène, as-tu bien entendu ?

Timagène inclina tristement sa tête blanche.

Rodogune avait poussé un cri et saisissant la main d'Antiochus :

— Vous pouvez vous défier de moi ? dit-elle d'un ton déchirant.

Cléopâtre, éclairée d'une idée subite, la désigna du doigt et cria d'une voix indignée :

— C'est toi qui l'as tué, démon. Non contente de me prendre le cœur d'Antiochus, tu m'as privée de la seule consolation qui pût me rester. Que les Dieux me vengent !

— Mensonge ! s'écria Rodogune redressée sous l'accusation inattendue. Vous accusiez Timagène avant de savoir que Séleucus avait parlé, et maintenant l'ambiguïté de la phrase vous montre la voie du salut en m'accusant.

Cléopâtre et Rodogune se défiaient du regard : l'une tremblait de rage, l'autre d'indignation.

« Je te hais ! » disaient les yeux de Cléopâtre et ceux de Rodogune répondaient : « Je te hais ! »

— Ma mère ! Ma femme ! fit Antiochus avec désespoir ; et tirant son glaive – mieux vaut mourir ! ajouta-t-il.

Rodogune se jeta sur lui et le désarma.

— Non, non, fit Antiochus que secouaient les sanglots. Que m'importe maintenant ! Je ne peux pas vivre avec un soupçon perpétuel. Je veux rejoindre mon frère, et j'espère que le coup qui l'a tué va venir jusqu'à moi. Je ne me défendrai pas.

En disant ces mots, Antiochus prit la coupe d'un geste lassé et la porta à ses lèvres.

— Arrêtez ! s'écria Rodogune. Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine.

— Vous osez m'accuser ? s'écria celle-ci au paroxysme de la rage.

— Il doit tout craindre de nous deux, fit froidement Rodogune, et le roi ne boira que si quelque domestique fait l'essai de ce breuvage.

— Ah ! s'écria furieusement Cléopâtre, c'est moi-même qui l'essayerai.

— Pardonnez-lui, ma mère, dit Antiochus prenant la coupe des mains de Cléopâtre, quand elle eut bu. Mais vous l'accusez, alors elle se défend. Oh ! triste, lugubre vie !...

— Seigneur, s'écria Rodogune cramponnée au bras d'Antiochus, si vous doutiez, regardez-la !

Les traits de Cléopâtre devenaient livides ; ses yeux s'ouvraient fixes et vitreux ; de larges gouttes de sueur tombaient de son visage.

— Dieux, fit Antiochus, vous vous vengez ! Mais elle est ma mère. Il faut la rappeler à la vie.

— C'est inutile, dit Cléopâtre d'une voix mourante. Ce poison est foudroyant. Je ne regrette qu'une chose, c'est de partir seule, de n'avoir pas la joie de vous voir expirer tous les deux. Votre règne commence sur des crimes, et j'espère que les Dieux vengeront sur vous ceux que j'ai commis. Soyez malheureux ! et pour comble de malédiction, puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

Antiochus serra Rodogune dans ses bras, et tous deux eurent vers le ciel un regard d'appel et de confiance. Cléopâtre, glacée déjà, s'accrocha à Laonice.

— Sauve-moi, lui dit-elle, de l'affront de tomber à leurs pieds.

Et tandis que la suivante entraînait à l'intérieur du palais la reine mourante, le peuple, par son silence respectueux, montrait à ses rois la peine qu'il ressentait de si cruels événements. Dans le temple, les cérémonies de deuil remplaçaient celles de l'allégresse. Seul, l'amour qui unissait deux cœurs leur parlait tout bas de jours plus propices.



Nicomède



'ÉTAIT dans le palais de Prusias, roi de Bithynie. Le soleil se levait à peine et on apercevait de loin en loin la silhouette d'un serviteur ou d'un garde. Sur une terrasse qu'enguirlandait le chèvrefeuille, une jeune fille et un jeune homme étaient accoudés côte à côte.

La jeune fille portait le bandeau royal qui seyait bien à sa fière beauté. Elle s'appelait Laodice et était reine d'Arménie. Mais son royaume était momentanément aux mains de troupes ennemies et son père en mourant avait confié la jeune reine à la garde du roi Prusias, son tuteur.

Le jeune homme avec qui elle s'entretenait d'un air animé, à la fois avec joie et inquiétude, avait nom Nicomède. Il était fils d'un premier mariage du roi Prusias et héritier du trône. Fiancé dès l'enfance avec la reine d'Arménie, tout semblait devoir lui faire une vie heureuse. Son courage indomptable et sa science de guerrier lui avaient fait agrandir les États de son père. Laodice l'aimait pour ses vertus et sa beauté, le peuple l'adorait pour sa valeur et sa justice.

Mais l'envie veillait.

Et c'est pourquoi les voix des deux fiancés se faisaient basses, c'est pourquoi leurs regards erraient furtivement autour d'eux.

— Pourquoi être revenu du camp sans avoir été rappelé par votre père, cher Nicomède ? disait Laodice inquiète. Votre belle-mère va en prendre prétexte pour vous desservir auprès du roi, et qui sait, peut-être pour attenter à votre vie. Votre frère, son fils Attale, est à la cour depuis une semaine. Rome l'a rendu à ses parents.

— Je le sais, ma princesse, fit Nicomède, et l'on m'a dit que, oublieux des promesses qui m'ont été faites, on le considérait ici

comme votre fiancé. Je sais que je n'ai rien à craindre de votre cœur. Mais Flaminius, l'ambassadeur de Rome, est ici également. Et si Rome veut ce mariage, elle l'imposera à Prusias, son allié... et à vous peut-être.

— Jamais, fit fermement Laodice. Et si vous n'êtes venu qu'à cause de cette inquiétude !...

— J'ai senti ma reine en danger, dit Nicomède avec tendresse. Et puis j'espérais arriver assez à temps pour sauver mon maître Annibal. Mais le roi, conseillé par sa femme, a livré ce grand homme, son hôte, aux Romains, Quelle honte ! Le poison a sauvé Annibal de la prison et des supplices. Jugez de mon angoisse pour vous à cette pensée.

— Ah ! Nicomède, j'aimerais mieux vous savoir au milieu de votre armée, vous y seriez plus en sûreté qu'à cette cour pleine d'intrigues et d'embûches.

— On a essayé de m'assassiner à l'armée même et l'assassin, Métrobate, a avoué n'avoir fait sa tentative que sur l'ordre de la reine. Je vais m'en plaindre au roi. S'il est l'époux d'Arsinoé, il est mon père aussi. Et il me doit tant de gloire que je ne doute pas de son affection.

Laodice soupira. Un doigt sur les lèvres, elle commanda le silence à Nicomède. Quelqu'un approchait.

C'était Attale, fils de Prusias et d'Arsinoé, beau jeune homme au regard ouvert. Il était vêtu à la romaine et tout dans ses manières portait le cachet de Rome où il avait été élevé et instruit depuis l'âge de quatre ans. Rome en agissait toujours ainsi avec les rois ses alliés. Elle gardait un de leurs fils, moitié en otage, moitié pour mettre en lui la culture romaine et s'assurer ainsi de son obéissance et de son attachement pour l'avenir.

Attale n'avait jamais vu Nicomède et il crut d'abord avoir affaire à un officier de Laodice.

— Madame, dit-il à celle-ci qui s'était détournée en le voyant, ne daignerez-vous jamais regarder moins dédaigneusement un homme qui vous aime...

— Prince, je vous ai déjà dit que les traités signés entre nos pères me donnent pour épouse à l'héritier du trône de Bithynie. Mon cœur n'est plus à moi.

— Mais si le roi, si Rome désirent qu'il m'appartienne ? fit Attale avec vivacité.

— Quoi ! dit ironiquement Nicodème, Rome qui hait les rois voudrait vous voir épouser – vous qu'elle a nourri, vous qu'elle a imbu de ses préjugés et de ses lois – une reine ! Mais il vous faut, à vous, une fille de tribun ou de préteur. Puisque vous vous réclamez de la civilisation de Rome, laissez les reines barbares aux rois barbares.

— Imposez silence à cet homme ! s'écria Attale irrité et s'adressant à Laodice. Je suis fils de roi.

— Et savez-vous si je ne le suis point ? Savez-vous quel est celui de nous qui doit à l'autre du respect ?

La venue d'Arsinoé, femme du roi Prusias, interrompit cet entretien.

— Madame, dit Nicomède, répondant par un léger salut au salut d'Arsinoé, apprenez à votre fils qui je suis.

— Et votre armée ? demanda Arsinoé en feignant la surprise, sans toutefois pouvoir empêcher ses regards de briller de contentement.

— Je l'ai laissée à un bon lieutenant. Mais j'ai ramené avec moi Métrobate... Vous vous troublez ; pourquoi ? Ce nom vous est-il particulièrement connu ?

Arsinoé détourna la tête comme si elle ne pouvait soutenir le regard de Nicomède, mais le sourire de ses lèvres minces disait sa joie.

— Je viens ici pour protéger ma reine, reprit le jeune homme. N'ayant pu sauver Annibal de vos mains ni de celles de Rome, je m'emploierai mieux pour Laodice. Et je compte, ajouta-t-il avec ironie, que vous me servirez de tout votre pouvoir auprès du roi, selon votre coutume.

— Seigneur, fit Attale, excusez-moi, je ne savais pas que vous étiez le prince Nicomède...

— Oui, je suis Nicomède, je suis le fiancé de la reine Laodice. Vous convoitiez mon bien : son cœur. Mais, de grâce, pour me l'ôter, attaquez-le comme je le défendrai, tout seul, sans vous appuyer du roi ou de Rome. Et ainsi nous verrons la supériorité de ceux qui nous ont instruits, celle de Rome ou d'Annibal.

Les jeunes gens s'éloignèrent et Arsinoé ayant fait signe à sa suivante de la rejoindre, fit quelques pas avec elle.

— Tu vois, Cléone, lui dit-elle, que ma ruse a réussi et qu'alarmé des bruits que je lui ai fait parvenir par mes émissaires, Métrobate et Zénon, Nicomède est venu jusqu'ici. Enfin, je puis donc le perdre ! Si son cœur est grand, son esprit sans adresse n'a pas su lui faire voir que Métrobate et son complice suivaient mes ordres en lui disant avoir été envoyés par moi pour l'assassiner. Il va les mener lui-même à Prusias, et là ils parleront encore, je te le promets, pour ma joie, le bien de mon fils et la confusion de Nicomède. Ce grand guerrier est un piètre courtisan. As-tu vu le trouble que j'ai feint, et ma surprise ? Ce fut bien joué. Si les Dieux me secondent encore, Attale sera roi. Mais je ne lui découvre pas ma ruse. J'ai peur des principes de droite vertu qu'il a puisés dans les leçons de Rome. Il dédaignerait la fourbe si nécessaire parfois au pouvoir.

— Souhaitez-vous donc, Madame, demanda Cléone, que le prince votre fils épouse la reine d'Arménie ? Vous l'en pressez si fort !

— Non. S'il l'épousait, il ne servirait pas mes desseins. Tout ce que je veux, en lui conseillant de persévérer dans sa recherche de Laodice, c'est irriter le cœur de celle-ci et de Nicomède. Le prince, attaqué dans

son amour s'aveuglera ; il est prompt, il est bouillant, il bravera son père que je dresserai contre lui, de mon côté. Il sera déshérité, et ainsi Attale recevra le trône de Bithynie. C'est là le but de tous mes efforts.

Pendant que sa femme et ses fils heurtaient dans son palais leurs intérêts divers, Prusias écoutait le rapport d'Araspe, le capitaine de ses gardes.

Celui-ci lui narrait l'arrivée subite de Nicomède et comme il était l'un des ennemis du prince et tout à la reine, il cherchait à mettre du ressentiment contre ce dernier, dans le cœur de Prusias. Il le faisait avec tant d'adresse que le vieux roi, irrité contre Nicomède par toutes ces perfides insinuations, en venait à reprocher à Araspe sa trop grande indulgence pour le prince.

Ce fut sur ces entrefaites que Nicomède se présenta devant son père.

— Comment se fait-il, dit Prusias avec colère, que vous ayez quitté l'armée ? Vous en ai-je donné l'ordre ?

— Non, Seigneur, fit Nicomède en baisant la main de son père avec respect. Mais j'ai voulu vous apprendre une nouvelle histoire. Le Cappadoce va se trouver réuni à Bithynie. Et je n'ai pu me retenir de vous annoncer moi-même cet heureux résultat de nos armes.

L'irritation qu'Arsinoé puis Araspe avaient eu soin de verser dans le cœur de Prusias s'évanouit aussitôt. La victoire de Nicomède, comme aussi la douceur et la beauté de ce mâle visage, amenèrent sur les lèvres du vieux roi un sourire de contentement. Il pressa la main de son fils.

— Je suis heureux, lui dit-il. Tu as fait disparaître mon mécontentement. Mais maintenant que tu m'as vu, repars aussitôt pour l'armée, afin de donner à tous l'exemple de l'obéissance envers ton roi.

— Seigneur, fit Nicomède, je demande comme prix de mon obéissance l'honneur de reconduire dans son royaume d'Arménie la reine Laodice. Nos derniers combats l'ont délivrée de ses ennemis. Les chemins sont sûrs. Il est temps qu'elle reprenne son pouvoir.

— Mon fils, dit le roi avec embarras, je t'accorde volontiers ta demande, mais... il faut que ce départ se fasse avec cérémonie... Les apprêts en prendront du temps... On viendra t'avertir au camp... Ah ! voici l'ambassadeur de Rome. Écoute-le avec moi, et pour t'apprendre ton métier de roi, je te charge de lui répondre à ma place.

Les gardes firent sonner leur lance sur le sol ; l'ambassadeur romain, Flaminius, entra. Il salua Prusias sans humilité.

— Seigneur, dit-il, je vous ai fait demander audience, car Rome m'a chargé d'un désir auprès de vous. Elle a instruit pendant près de vingt ans le prince Attale. D'après les vertus et les talents de son caractère, on peut se rendre compte qu'il saura régner. Or, Rome désire le voir roi. Permettez-moi d'emporter l'assurance que vous lui réservez le

souverain empire.

— Voici, dit Prusias en montrant Nicomède, mon fils aîné à qui je dois trois couronnes et qui vient encore de m'annoncer une victoire. Il va vous répondre pour moi.

Nicomède regarda Flaminius bien en face et lui dit d'une voix rude :

— De quoi se mêle Rome, de venir dicter ses volontés à un roi sur son trône ? Il vit et il règne. De quel droit s'assurer si tôt de son héritage ? Et si Rome est à ce point satisfaite du fils qu'elle lui renvoie, pourquoi ne le garde-t-elle pas pour un consultat ou une dictature ?

— Voici un effet des leçons d'Annibal, fit avec aigreur Flaminius. Votre cœur a reçu de lui son mépris et sa haine pour Rome.

— Ce qu'Annibal m'a surtout appris, dit Nicomède avec hauteur, c'est à estimer la puissance de Rome, mais à ne pas la craindre. Eh quoi ! Attale serait roi, uniquement parce que cela plaît à Rome ! Quels sont ses victoires, ses exploits, ses services ? Voyons, donnez-lui une armée, mon roi, pour voir ce qu'il sait faire. Je me ferai son lieutenant, s'il le veut. Les bords de l'Hellespont et de la mer Égée et tout le reste de l'Asie sont des champs ouverts à sa valeur...

— Le reste de l'Asie est sous la « protection » de Rome qui ne verrait pas sans vous écraser y faire de conquêtes, dit Flaminius vivement et d'un ton de menace.

— Ah ! ah ! s'écria Nicomède. Eh bien ! mettez-y donc des postes romains, mais je vous préviens que lorsque, un jour, je dépendrai de moi seul, tous les Flaminius pourront venir s'y battre contre moi, ils retrouveront là-bas une seconde défaite de Trasimène, une leçon à l'image de celle que votre père reçut du grand Annibal.

Flaminius releva la tête avec une insolence courroucée.

— Mon fils, dit Prusias apeuré, tu abuses du pouvoir de réponse que je t'ai conféré...

— Quoi donc, s'écria Nicomède, on me menace et je ne dirais rien ! On veut borner vos États, arrêter mes conquêtes, et j'accepterais cette humiliation ! Mais, Seigneur, si je n'avais pas agrandi votre royaume, Rome ne s'en inquiéterait pas. Ses alliés ne deviennent pas ses ennemis s'ils restent sans grande force. Mais que l'un d'eux, à mon exemple, élargisse ses frontières, aussitôt un ambassadeur vient demander qu'on éloigne du trône cet heureux conquérant et que ce qu'il a su gagner soit la proie de quelqu'un qui, élevé à Rome, se montrera bon domestique des Romains !

— Calmez-vous, prince, dit Flaminius ; si vos conquêtes vous coûtent tant à partager, Rome saura bien donner un royaume au prince de son choix. Seigneur, continua-t-il en s'adressant à Prusias, la reine d'Arménie est d'âge à avoir un époux, et elle dépend de votre volonté...

— Je vois la ruse ! fit Nicomède avec indignation. Mais sachez,

Flaminius, que cette reine ne dépend que d'elle-même, et que je soutiendrai ses droits jusqu'au bout, ou je périrai.

— Est-ce là tout, Nicomède ? fit Prusias, les sourcils froncés.

— Non, Seigneur, un mot encore. La reine Arsinoé me pousse vraiment trop à bout...

— Vous voulez insulter la reine, maintenant ! dit le vieux roi avec colère.

— Je vous le répète, reprit Nicomède avec respect mais avec fermeté, songez aux droits de Laodice.

Restés seuls, le roi et Flaminius se regardèrent.

— Je crains, fit le dernier, que la reine d'Arménie ne soit pas plus traitable.

— Essayons cependant. Je vais lui faire annoncer notre visite. Elle épousera Attale, je le veux.

L'ambassadeur romain secoua la tête d'un air de doute. Il prévoyait que Laodice devait avoir la même fermeté de sentiments que le prince qui l'aimait.

Flaminius ne se trompait pas. Laodice reçut les ordres de Prusias et les conseils du Romain avec calme et sans crainte, proclamant fièrement l'indépendance que lui valait son titre de reine. Et lorsque l'ambassadeur, à bout d'arguments, osa la menacer des armées romaines, elle lui répondit qu'il existait un autre Annibal qui, non moins valeureux quoique plus prudent que l'autre, saurait la défendre et faire triompher les droits de sa race comme ceux de son cœur.

Nicomède survint au moment où, demeuré seul avec Laodice, le Romain, après la menace, essayait de la persuasion.

— Eh bien ! fit le prince avec ironie, vous n'êtes point encore parti pour Rome ?

— Non, dit sèchement Flaminius, je voulais d'abord éclairer un esprit aveuglé.

— Vraiment ? Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés, Princesse ?

Flaminius eut un mouvement de colère :

— Vous trouvez que je traite mal un ambassadeur ? reprit le prince. Mais c'est aussi que vous excédez vos droits. Si vous êtes conseiller, vous n'êtes plus ambassadeur. D'ailleurs, vous avez reçu, je pense, une bonne réponse ?

— Oui, dit Laodice en souriant.

— Donc, reprit Nicomède avec dédain, vous cessez, pour moi, et tout à fait, d'être l'ambassadeur de Rome. Vous n'êtes que Flaminius, l'agent d'Attale et j'ajouterai, l'empoisonneur d'Annibal.

— Prenez garde, Prince, fit Flaminius serrant les dents avec rage. Votre père me fera justice de ces insolences.

— C'est trop lasser ma patience, dit Nicomède quand le Romain fut sorti. Et je vais frapper à mon tour. J'ai amené au roi Zénon et

Métrobate. Ils lui ont répété les aveux qu'ils m'avaient déjà faits. Et le roi continue de les interroger, tant sa stupeur a été grande en apprenant les misérables projets de sa femme.

— Ah ! cher Nicomède, dit Laodice, que toutes ces ruses et ces fourberies sont inquiétantes ! Que je voudrais vous voir hors de la cour ! Votre rude franchise est si peu capable de comprendre tout ce qui s'y trame, tout ce qui s'y cache sous telles et telles apparences !... Mais j'aperçois Attale et sa mère, puis Araspe. Que veulent-ils ? Je m'éloigne, je ne veux pas voir Attale...

— Le roi vous demande, Seigneur, fit le capitaine des gardes en s'adressant à Nicomède.

— Prince, dit Arsinoé avec un sourire moqueur, la calomnie est facile à détruire.

— Pourquoi me dites-vous cela ? demanda Nicomède.

— Métrobate et Zénon en ont dit au roi plus que vous ne pensiez, reprit la reine, souriant toujours. Et cela n'est pas de nature à vous couvrir de gloire.

Nicomède la regarda avec attention, cherchant à démêler ce qu'Arsinoé voulait dire.

— Le roi vous attend, Seigneur, dit Araspe avec impatience.

— Le roi vous apprendra ce que vous voulez savoir, fit la reine avec le même sourire.

— J'ai compris, dit Nicomède : de tout ceci je sortirai coupable et vous innocente. Mais...

— Mais ? demanda Arsinoé avec quelque inquiétude.

— Mais... je respire.

— Et pourquoi ?

— Vous le saurez du roi, je ne veux pas le faire attendre plus longtemps...

— Mon fils, dit Arsinoé à Attale quand Nicomède se fut éloigné avec Araspe, les ruses de ce misérable prince tournent à sa honte. Il a présenté au roi deux hommes qui lui avaient avoué, disait-il, qu'ils avaient été chargés, par moi, de l'assassiner. Or, le roi les a interrogés, seul, et, frappés de terreur devant la majesté royale, ils ont reconnu m'avoir accusée à tort, et cela, sur le conseil de Nicomède lui-même. Qu'en penses-tu ?

— Je suis ravi, dit Attale, que cette imposture tombe aussi vite qu'elle est née, mais je vous dirai que je n'ajoute pas plus foi à cette deuxième accusation. Nicomède est d'un si grand courage, d'un si haut caractère qu'une trahison de sa part est impossible. Et puis, il est mon frère. Il ne peut agir que comme moi, tout me le dit. Il a mille jaloux à la cour, et ces deux misérables ont été soudoyés par l'envie.

— Mon fils, dit Arsinoé avec reproche, vous chantez les louanges de votre rival ? C'est beau. Mais celles de mon ennemi, est-ce d'un bon

fil ? Vous avez besoin qu'on vous apprenne ce que c'est qu'une cour et quelles qualités il faut pour régner.

— Je n'ai vu que des vertus à Rome, fit doucement Attale.

Arsinoé secoua la tête d'un air mécontent, et, laissant là son fils, elle courut chez le roi. Elle y arriva avant Nicomède et se jeta aux pieds de Prusias en essuyant des larmes.

— Hélas ! dit-elle avec des soupirs feints, je sais bien, Seigneur, que vous ne m'avez pas crue capable d'une telle noirceur. Mais combien d'autres – tous les jaloux que me font votre tendresse et vos bontés – croiront, en voyant l'imposteur sans châtiment, que vous ne m'avez justifiée que par complaisance. Pardonnez mes larmes, Seigneur, mais la pensée de ma vertu flétrie, soupçonnée peut-être par le peuple, me cause une telle peine !...

Prusias releva la reine avec attendrissement. Et tandis qu'il s'efforçait de la consoler par l'assurance de sa tendresse, Nicomède se présenta devant son père.

À sa vue, Arsinoé feignit une vive émotion.

— Grâce pour lui ! fit-elle en embrassant les genoux du roi, grâce !

— Relevez-vous, Madame, dit Nicodème avec dédain et ironie. Je ne suis coupable que d'avoir agrandi les états du roi et d'avoir trop rempli votre cour du bruit de mes victoires, d'avoir une âme incapable de sonder de noirs artifices et, vivant sans remords, d'avoir marché sans défiance.

— Seigneur, fit Arsinoé toujours aux genoux du roi et prenant une voix douce et plaintive, non, ce n'est pas un criminel, il me hait simplement. Une marâtre est toujours un objet d'horreur. Il m'impute la mort d'Annibal, l'amour d'Attale pour Laonice, l'appui que Rome donne à notre fils. Il a tâché de m'éloigner de votre cœur par cette accusation. Tout mon crime à ses yeux, c'est d'être votre femme, car en dehors de cela, que peut-il me reprocher ? Depuis dix ans qu'il commande l'armée, n'ai-je pas sans cesse pressé auprès de vous les secours nécessaires, les renforts d'hommes et d'argent ? Il oublie tout cela. Il veut me nuire près de mon roi. Mais je l'excuse. Mais je lui pardonne !

— Ingrat ! fit, à Nicomède, Prusias attendri.

— J'admire les bontés de la reine, dit le prince ironiquement. Mais je crois que son aide d'autrefois se bornait à amasser des biens pour Attale. Que les Dieux en jugent. Cependant, à mon tour de m'inquiéter de la réputation de la reine. Métrobate et Zénon doivent être exécutés, car les calomnies qui s'attaquent aux rois sont d'exemple trop dangereux. Je demande le supplice de ces deux traîtres.

— Quoi ! fit la reine en tressaillant, et, s'adressant au roi, vous pourriez punir ceux dont la tardive franchise m'a permis de garder votre estime ?

— Pourquoi vous opposer à cette justice ? fit Nicomède. Ne craindriez-vous pas qu'aux portes de la mort, ils ne se dédisent encore une fois ?

— Qu'il me hait ! fit Arsinoé d'autant plus inquiète qu'elle voyait le regard du roi s'étonner de sa résistance, et quelle rage ma vue lui met au cœur ! Mais je ne le crains pas, car jamais je ne serai sa sujette. Quand vous mourrez entre mes bras, Seigneur, je cesserai de vivre. Votre mort entraînera la mienne, vous le savez !

Les larmes d'Arsinoé redoublèrent. Elles étaient sincères cette fois, car l'angoisse la tenaillait. Mais bientôt l'inquiétude de son âme cessa : Prusias, bouleversé par les sanglots de la femme qu'il aimait, regardait son fils avec colère. La rougeur qui montait à son front et le tremblement de ses lèvres disaient son irritation. Arsinoé se tut et sortit, comme pour ne pas montrer davantage sa peine.

— Nicomède, fit le roi qui se contraignait, hésitant devant le regard droit et fier de son fils, je ne veux pas voir entre la reine et toi cette haine perpétuelle. Je suis mari et père...

— Seigneur, dit Nicomède ardemment, croyez-moi, ne soyez ni l'un ni l'autre, soyez roi ! Jugez de tout librement, sans plus craindre personne.

— Ah ! Tu le veux ! Tu veux que je règne ? Eh bien ! choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes. Ton roi fait ce partage entre toi et ton frère, obéis !

— Vous n'êtes pas le roi de Laodice, dit Nicomède avec fermeté. Qu'elle choisisse entre mon frère ou moi. Quant à votre trône, donnez-le à Attale, puisque vous le voulez.

— Quelle bassesse d'âme ! s'écria Prusias, préférer un amour à la couronne !

— Votre couronne ne m'appartient pas : vous êtes vivant. Après vous – car un monarque enfin comme un autre homme expire – vos peuples choisiront entre Attale et moi. Il y a, je le crois, quelque différence entre nous deux. Et puis le droit d'aînesse parerait un prince sans courage. D'ailleurs, s'ils jugent ainsi que vous, mon bras n'est pas las de victoire.

— Va ! fit Prusias bégayant de colère, je saurai bien assurer mes volontés...

— Oui, c'est facile. Si les Romains, dont voici venir l'ambassadeur, vous forcent à me tuer. Autrement...

— Qu'y a-t-il ? fit Flaminius en s'avancant et s'adressant au roi. Est-ce l'offense que j'ai reçue qui vous met en colère ?... Évidemment, elle indignera le Sénat, mais...

— Tranquillisez-vous, dit Prusias d'une voix sombre. Le Sénat aura d'autre part un sujet de contentement... Je fais Attale roi du Pont, et Nicomède prendra sa place à Rome, comme otage.

— Comme otage ! s'écria Nicomède, tandis qu'Attale, qui venait d'entrer, écoutait les paroles du roi avec étonnement.

— Oui, tu iras à Rome, tu lui demanderas ta chère Laodice.

— Eh bien, oui, Seigneur, j'irai, dit Nicomède avec une calme fierté, et j'y serai plus roi que vous ne l'êtes ici.

— Prince, dit Flaminius d'un air doux, Rome vous aime déjà pour tant d'exploits.

— Je n'y suis pas encore, répondit Nicomède d'un ton sardonique, la route est longue et peu sûre. On peut s'y égarer.

— Araspe, fit le roi, le prince Nicomède est votre prisonnier. Allez, et faites bonne garde !... Et toi, mon fils, ajouta-t-il en s'adressant à Attale, avant de sortir sur les pas de Nicomède, songe à ne jamais déplaire à Rome !

— Comment vous remercier, Seigneur, dit Attale à Flaminius quand ils se trouvèrent seuls. Je dois ce trône à vos soins aux bontés de Rome. Mais je vous avoue que ce qui cause ma joie, c'est la pensée de mon union avec Laodice.

— Que voulez-vous dire ? fit le Romain d'un ton froid.

— Les traités la font l'épouse de l'héritier du trône de Bithynie.

— Pardon, dit Flaminius du même air composé, elle est reine et il n'est nulle loi pour elle. Je doute que son cœur puisse avoir pour vous quelque penchant puisque votre couronne a été arrachée du front de son cher Nicomède.

— Mais contre lui, fit Attale avec surprise, n'aurai-je pas encore le secours de votre amitié ? N'allez-vous pas compléter mon bonheur ? N'en avez-vous pas l'ordre ?

— Je n'avais d'ordre qu'au sujet du prince Attale, fit Flaminius avec circonspection. Je n'en ai point encore pour le roi du Pont et de Bithynie.

— Quoi ! ma grandeur naissante pourrait faire des jaloux à Rome ?

— Non, fit avec embarras Flaminius, mais puisque vous êtes roi déjà, pourquoi chercher encore un trône ?

— Mais enfin, si Laodice m'aimait ?...

— N'y songez plus, cela vaudra mieux, ou du moins n'y songez pas sans l'aveu du Sénat.

Attale avait écouté avec attention les paroles et surtout le ton du Romain. Il le regarda longuement et dit avec lenteur :

— Bien. Je vois. Rome hait Nicomède, mais elle ne m'aime pas et ce qu'elle cherche ce n'est pas mon bonheur, c'est l'abaissement du prince qu'elle redoute.

— Vous êtes déjà ingrat, dit Flaminius d'un ton de menace. Prenez-y garde. Sans l'appui de Rome, vous ne serez plus rien.

Attale, resté seul, réfléchit profondément. Il comprenait à présent toute la politique romaine ; mesurant le pouvoir de ses alliés, Rome

gardait de chacun d'eux un otage dont elle se servait habilement comme d'un épouvantail.

— Dieux ! se dit Attale, vais-je donc faire de ce pays une province de Rome, dépendant du caprice du Sénat ? Mes ancêtres étaient-ils des esclaves pour que j'en use ainsi de leur héritage ?

Son regard étincela. Une pensée s'était emparée de lui. Rendre à la Bithynie son héros, le seul homme qui eût assez de fermeté et de grandeur d'âme pour ne pas courber humblement la tête sous le joug romain.

Occupé de cette idée, mais la gardant secrète, il soutint, sans rien laisser voir de son projet à sa mère, les reproches que vint lui faire Arsinoé sur son entretien avec Flaminius. Il sentait, il voyait la reine tout acquise à la puissance romaine et préoccupée d'ambition personnelle plus que du bonheur de son fils. Il dissimula donc ses sentiments avec elle, bien qu'il lui en coûtât et il reçut ses conseils en silence.

D'ailleurs, un bruit lointain et qui allait se rapprochant l'intriguait. Il ressemblait au bruit des vagues poussées par le grand vent d'orage, ou aux grondements venus des profondeurs de la terre.

Attale avait fait signe à la reine ; ils écoutaient tous les deux le tumulte grandissant. Puis, ils le reconnurent : c'était la clameur d'une foule.

Flaminius accourut vers eux. Il était pâle ; le roi le suivait, tout agité.

— Ah ! fit Prusias, l'émeute est menaçante et elle a pour chefs des gens de Laodice. On vient de massacrer Zénon et Métrobate. Entendez-vous ces cris : « Nicomède ! Nicomède ! » Ils réclament le prince.

— Seigneur, fit Araspe tout essoufflé en courant au roi, que faire ? La garde est débordée. Le prince Nicomède m'échappera, je n'en réponds plus.

— Eh bien ! dit Prusias saisi d'une subite fureur, allons lui rendre à ce peuple, son cher Nicomède. Mais il n'en aura que la tête. Je la lui enverrai du haut de mon balcon.

— Vous vous perdrez vous-même ! s'écria Attale.

— Le prince est mon otage, objecta à son tour Flaminius, et, seule, Rome peut décider de sa vie ou de sa mort. Ma galère est toute prête à partir, là, dans le port ; une des portes de derrière du palais m'y conduira en sécurité avec Nicomède.

— Oui, s'écria Arsinoé, et vous, Seigneur, tandis qu'Araspe ira chercher le prisonnier avec une faible escorte pour éviter les trahisons possibles, montrez-vous au peuple. Promettez-lui de lui rendre le prince. Et lorsqu'on s'apercevra de la fuite de la galère romaine, faites l'étonné, menacez Rome, envoyez à la poursuite de Flaminius. Les esprits s'apaiseront tandis que vous feindrez de réclamer Nicomède au

Sénat. Enfin, nous fuirons si l'aventure tourne à notre désavantage... Pendant ce temps, je vais m'assurer de Laodice. Nous aurons cet otage, en cas de danger. Et vous, Attale, où courez-vous ?

— Je vais, fit le prince échappant à la reine, vous dégager du péril où vous vous jetez !

Laodice, que cherchait la reine, se trouva soudain devant elle : ses yeux brillaient de fierté, et loin de se considérer comme prisonnière d'Arsinoé, elle la rassura sur son sort, d'un ton souverain.

— Votre peuple va être maître du palais, dit-elle, mais sa colère ne montera pas jusqu'à vous si Nicomède m'est rendu. J'ai su allumer cette fureur, je saurai l'éteindre.

— Ah ! fit Arsinoé avec une joie méchante, votre Nicomède doit être loin d'ici maintenant ! La galère de Flaminius l'emporte. Si vous voulez le suivre, il faut vous hâter.

Laodice crispa ses poings avec colère :

— Si cela est vrai, cria-t-elle d'une voix terrible, tremblez ! Car je n'aurai ni respect ni générosité. Vous êtes mon otage jusqu'à ce que j'aie délivré mon époux. Oh ! pour le sauver, j'irai jusqu'à Rome, avec tout mon peuple. Et s'il le faut, je ne laisserai pas un mur debout. Mais voici un second otage qui vient se livrer de lui-même.

Attale apparaissait, frémissant et blême, mais avec un regard d'une telle joie que la reine se méprit sur le résultat de la lutte.

— La galère a pu prendre le large ? fit-elle.

— Non. Nicomède s'est échappé.

Laodice jeta un grand cri de bonheur.

— Mais, comment ?... dit Arsinoé tremblante et dont une sueur froide inondait le visage.

— Les gardes qui conduisaient le prince allaient passer par la porte secrète, dit Attale, quand Araspe est tombé, un poignard dans le cœur. Les soldats ont fui. Le roi et Flaminius, apeurés, ont couru vers la galère, et peut-être voguent-ils déjà... Mais non, les voici !

— Ah ! Seigneur, fit Arsinoé en pressant le roi dans ses bras. C'est fini ! Il faut mourir !

— Oui, mais nous mourrons ensemble ! dit Prusias s'efforçant au calme.

— Non, non, s'écria Laodice, c'est méconnaître un si grand cœur que de craindre de lui une vengeance. Et puisque je lui ai donné ma tendresse, il ne peut qu'être digne de moi. Oh ! les cris se sont apaisés ! Entendez ces chants. Ils célèbrent la gloire de mon cher Nicomède.

Ce nom était à peine prononcé que Nicomède lui-même apparut. Il s'inclina avec respect devant le roi.

— Tout est calme, Seigneur, lui dit-il. Vous n'avez à craindre aucune insulte.

Prusias leva les yeux sur son fils, et en le voyant respectueux comme à son habitude, tout ce qu'il y avait dans son cœur d'amertume et de honte, tous les mots blessants qui se pressaient sur ses lèvres s'évanouirent.

— Seigneur, reprit Nicomède, pardonnez à votre peuple d'avoir mis trop de chaleur dans sa compassion pour moi. Et vous, Madame, soyez clément aussi. Je sais quel est le motif de votre haine contre moi. C'est votre amour maternel. Vous voudriez voir régner mon frère. L'Asie est grande, choisissez en quel lieu vous voulez que règne Attale et je jure de vous en apporter la couronne. Commandez !

À ces mots, Arsinoé sentit son cœur se fondre. Elle tomba aux pieds de Nicomède.

— Seigneur, lui dit-elle d'une voix brisée, vous venez de conquérir mon cœur. Ce ne fut pas votre moindre tâche car, vous l'avez dit, je vous haïssais. Tandis que si vous le voulez bien, à présent, je vous aimerai comme mon second fils.

Nicomède avait relevé la reine. Prusias mit son bras sous celui du prince.

— Je vois bien, dit-il, que ma plus grande gloire est d'avoir un fils tel que toi. Mais par quel heureux sort as-tu pu t'échapper ? Qui a tué Araspe ?

— Je ne sais pas le nom de cet allié mystérieux car son visage était masqué. Mais il m'a demandé ma bague de diamant comme marque de reconnaissance et il doit me la rapporter demain.

— Souffrez, prince, dit Attale en s'approchant, que je vous rende cette bague aujourd'hui !

Il y eut un cri d'étonnement général. Nicomède pressa son frère contre son cœur.

— Oh ! belle âme, dit-il, notre libérateur à tous ! Non, vous n'êtes pas l'esclave des Romains. Vous êtes mon frère ! Mais, pourquoi vous être caché ainsi ?

— Je voulais, fit Attale, voir comment vous agiriez dans la victoire. Je vous avais placé si haut dans mon estime, je savais que vous seriez généreux. Mais j'ai désiré cependant en faire l'épreuve.

— Seigneur, dit Nicomède à Flaminius, tandis qu'il prenait avec bonheur la main de Laodice, les ambassadeurs de Rome seront toujours les bienvenus ici. Nous leur demandons seulement de se souvenir que l'amitié n'oblige pas au servage, et que la conquête du Monde se fait plus sûrement par la persuasion et la droiture que par la ruse ou la violence !

— Le Sénat en délibérera, fit gravement Flaminius, mais je crois pouvoir vous affirmer qu'ami ou ennemi, vous aurez toujours l'estime de Rome.

— Que les Dieux vous entendent ! conclut Prusias avec bonhomie, et

dans les sacrifices de reconnaissance que nous allons leur offrir pour une si belle union de tous nos cœurs, nous leur demanderons comme bonheur suprême l'amitié des Romains !

